
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LE

CHEVALIER ROBERT.

I

DU MÊME AUTEUR :

CHAVORNAY. . . . . 2 vol. in-8.

ROME SOUTERRAINE. . . . . 2 vol. in-8.

UNE ANNÉE EN ESPAGNE. . . . . 2 vol. in-8.

IMPRIMERIE D'AD. ÉVERAT ET Ce,
rue du Cadran, 14 et 16.

LE CHEVALIER

ROBERT

PAR

Charles Didier.

« Dilexi justitiam et odivi iniquitatem,
» propterea morior in exilio. »
— Grégoire VII. —

I

PARIS,
AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR
DES SOUVENIRS D'UN ENFANT DU PEUPLE, PAR MICHEL MASSON,
7, RUE VIVIENNE.

1858.

I.

LA TERRASSE.

Par une belle soirée du mois de mai, un vieillard à barbe blanche fumait silencieusement son bouca sur la plus haute terrasse de la Kassaba de Tanger; il portait un turban blanc, et un haïk de même couleur l'enveloppait tout entier dans ses plis onduleux. A demi couché

sur un moelleux tapis de Doucalla, il laissait son œil errer au hasard dans l'espace; l'odorante fumée du latakié se jouait autour de lui comme un nuage vaporeux, fidèle image de la rêverie vague et voluptueuse où il paraissait absorbé. Immobile comme lui, une cigogne apprivoisée était perchée sur une patte à l'un des angles de la terrasse, et un petit nègre, vêtu d'un caftan écarlate et d'un caleçon blanc, se tenait accroupi non loin d'elle, prêt à voler au premier signe de son maître. Le maître, l'esclave et l'oiseau étaient plongés dans un silence profond.

La Kassaba ou château de Tanger est bâtie au sommet d'une colline qui commande non-seulement la ville, mais la campagne et la mer; cette mer est le détroit de Gibraltar, fermé au nord par les magnifiques montagnes de la côte espagnole; on dirait un fleuve immense roulant ses eaux bleues et profondes au sein d'une vallée gigantesque. Les derniers rayons du soleil

embrasaient la crête des rochers andaloux, et les flots étaient sillonnés de longues traînées de feu. Quelques voiles traversaient le détroit d'un vol rapide, comme des hirondelles marines et disparaissaient bientôt derrière les promontoires dont la côte africaine est hérissée. Les bruits de la ville tombaient avec le jour, et l'on n'entendit bientôt plus que la voix du muedzin qui appelait les fidèles à la mosquée du haut du minaret.

En ce moment, un bâtiment français vènu de la Méditerranée doubla le cap Malabatte, et, poussé par un vent favorable, il entra à pleines voiles dans la rade de Tanger. Il jeta l'ancre à la pointe du môle et l'on mit la chaloupe à la mer pour débarquer ; comme elle se disposait à prendre terre, une contestation sembla s'engager entre les hommes qui la montaient et les officiers du port.

— Guzzul, dit le vieillard au petit nègre, va voir ce qui se passe là-bas.

L'enfant se précipita au bas de l'escalier, et, resté en tête-à-tête avec la cigogne, le vieillard continua à fumer en silence. Le nègre n'avait pas atteint le pied de la colline où est bâtie la Kassaba, qu'une femme parut au haut de l'escalier de la terrasse, et là, s'arrêta timidement comme si elle eût craint de déplaire au vieillard en faisant un pas de plus sans sa permission. Cette femme n'était plus jeune, mais elle était belle encore; sa chemise de toile fine, ce qui est un grand luxe au Maroc, était brodée en or sur la poitrine; elle portait par-dessus un caftan bleu et le haïk indigène, vêtement commun aux deux sexes, flottait, ouvert, autour de sa taille. Sa coiffure était fort riche : ses longs cheveux noirs, entrelacés de rubans, étaient semés de perles, de monnaies d'or, et la sfifa, diadème incrusté de pierres précieuses, brillait sur son front. Tout le reste de sa personne était chargé plus qu'orné de joyaux; elle en avait aux oreilles, au cou, à

tous les doigts, et de larges bracelets d'or et d'argent lui ceignaient le poignet, les genoux et jusqu'aux chevilles. Ses ongles étaient peints en rouge, et ses sourcils en bleu foncé.

N'osant provoquer l'attention du vieillard, dont les yeux étaient toujours fixés sur le port, elle attendait patiemment que le hasard lui fît tourner la tête de son côté, et elle demeurait suspendue entre la crainte et l'attente. Enfin il l'aperçut.

— Que me veut ma belle Kadidjah? dit-il en lui faisant signe d'approcher.

Encouragée par ces bienveillantes paroles, elle traversa la terrasse, et vint s'agenouiller auprès de lui.

— Seigneur Abdalah, répondit-elle en baisant respectueusement la main qu'il lui tendit, pardonnez à votre humble et dévouée servante de troubler vos pensées. C'est la douleur qui m'a

enhardie jusque-là. Hélas! le prophète veut nous éprouver.

— Dieu est grand; sa volonté soit faite! Qu'y a-t-il, ô femme, dans ton intérieur qui puisse t'affliger à ce point?

— Notre fille Agla est la cause de mes larmes.

— Sèche-les, ô ma belle Circassienne! elles terniraient l'éclat de ces yeux dont les houris sont jalouses au royaume de Mahomet. Que t'a fait notre fille chérie? comment a-t-elle pu engendrer la douleur, elle qui est fille de l'amour?

— Seigneur, écoutez-moi, et vous jugerez vous-même si nous n'avons pas lieu de nous plaindre de son ingratitude.

— J'écoute, dit Abdalah en avalant comme pour se concentrer d'avantage un nuage de fumée.

— Depuis que l'âge du mariage est venu pour Agla, vous n'avez cessé de lui chercher un époux digne d'elle et de vous. Enfin vous l'avez trouvé, et le riche Arzaïm de Tétouan a fixé votre choix. Vous pouviez lui donner votre fille sans la consulter; au lieu de cela, vous avez poussé la condescendance jusqu'à lui faire part de votre projet, et voilà que, pour vous témoigner sa reconnaissance, elle vient de me déclarer qu'Arzaïm ne sera jamais son époux. N'êtes-vous pas indigné comme moi d'une si audacieuse révolte?

— Ne t'irrite pas, femme, et parle sans colère. Quelles raisons donne-t-elle à ses refus?

— Aucune autre que son caprice; elle dit qu'elle ne veut point se marier.

— C'est la réponse de toutes les jeunes filles; elles commencent toutes par le refus et finissent

par se rendre. Le mystère du harem alarme ces imaginations virginales.

— Mais Agla, vous le savez, seigneur, ne ressemble pas à toutes les autres : c'est une nature altière et opiniâtre ; ses résolutions sont inébranlables autant qu'elles sont fantasques et bizarres. Je crains que nous n'ayons bien de la peine à vaincre sa résistance.

— Il en sera ce que Dieu voudra ; je ne veux pas affliger la fille de mes entrailles.

— Seigneur, seigneur, vous êtes bien faible pour elle, et c'est votre bonté qui fait son audace : prenez garde qu'elle ne vous fasse repentir de votre facilité. Il est temps enfin qu'elle fixe sa destinée ; elle a seize ans, et à son âge la mienne était déjà fixée ; la porte de votre harem s'était fermée sur moi. Agla n'y peut vivre plus longtemps ; c'est une fleur éclose qu'il faut cueillir avant qu'elle n'ait perdu son parfum ?

— On dirait, à voir ton insistance et ton empressement à bannir ta fille du toit paternel, que sa présence t'importune, et qu'elle est un fardeau pour toi. Kadidjah est donc jalouse d'Agla?

— Comment mon seigneur peut-il avoir une pareille idée! répondit l'artificieuse Circassienne en baisant le pied d'Abdalah; n'ai-je pas eu toujours pour vous le dévouement d'une épouse fidèle et aveuglément soumise? quel reproche avez-vous à me faire?

— Je ne t'en fais aucun. Tu as toujours été ma femme de prédilection, et si Agla m'est plus chère que tous mes autres enfants, c'est qu'elle est ta fille : ce que tu appelles ma faiblesse pour elle, n'est que mon amour pour toi.

En disant ces mots, Abdalah caressait de la main les belles épaules de la Circassienne qui l'enlaçait, comme un serpent, de ses replis insidieux.

— Voici la nuit, dit-elle ; nul œil profane ne saurait atteindre jusqu'ici ; les génies même en passant sur notre tête ne pourraient nous voir ; souffrez que je vous envoie Agla, afin que vous lui exprimiez vos volontés et mes vœux.

Kadidjah quitta la terrasse, et Agla y parut quelques instants après ; elle se présenta d'une tout autre manière que n'avait fait sa mère ; elle s'approcha résolument d'Abdalah la tête haute, l'œil fier, le pied ferme et assuré. Quand elle fut devant lui, elle se croisa les bras sur la poitrine, et attendit en silence qu'il lui adressât la parole. C'était une jeune fille élancée et svelte qui unissait à la beauté circassienne de Kadidjah quelque chose de la noblesse et de la grâce européenne. Son costume était élégant et dégagé comme elle; elle portait au lieu du haïk à larges plis, la monsoria, espèce de tunique légère serrée à la taille par une ceinture de velours cramoisi. Son pied nu était à demi caché dans une pantoufle

rouge, et sa tête enveloppée d'un bandeau de gaze blanche à raies d'or, qui se nouait sur la nuque comme le voile des nonnes, et dont les bouts retombaient par derrière confondus avec ses noirs cheveux tressés en nattes : c'est cette coiffure que les femmes maures appellent *a'brouc*. Plus simple que sa mère, Agla n'avait sur elle ni or ni pierreries, et ses ongles ni ses sourcils n'étaient peints. Le goût chrétien semblait respirer dans sa toilette ; on eût dit qu'elle dédaignait les grossiers atours des femmes de son pays.

On remarquait et l'on aimait en elle je ne sais quelle timidité fière qui parfois rendait son geste brusque et saccadé, et il y avait une sorte d'imprévu dans toute sa personne ; mais, par un contraste charmant, la vivacité un peu heurtée de ses mouvements n'altérait ni l'harmonie de son visage ni la sérénité de son front. Ses traits étaient parfaitement purs, son teint et ses grands yeux bruns et veloutés brillaient d'un

éclat incomparable. Une jeune fille de seize ans est plus formée dans ces pays précoces qu'une de vingt-cinq ne l'est dans les nôtres. Agla avait seize ans, Agla était femme. Son regard vif et chaste était profond ; il avait l'intelligence et comme la prescience des passions:

Elle resta quelque temps debout et immobile devant Abdalah dans l'attitude où elle s'était placée en l'abordant, et comme il ne se disposait pas à rompre le silence :

— Ma mère m'envoie auprès de vous, lui dit-elle, pour recevoir vos reproches et vos plaintes. En quoi, mon père, vous ai-je offensé? comment ai-je perdu votre amour?

— Tu es toujours la fille de mon cœur. Viens auprès de moi ; place-toi à mes côtés et parle-moi comme à ton meilleur ami, si mon titre de père t'intimide.

— Non, mon père, vous ne m'intimidez

point ; je n'ai qu'une crainte auprès de vous, celle de vous déplaire.

— Réponds-moi dans la sincérité de ton âme ; pourquoi refuses-tu d'épouser Arzaïm ?

— Parce que je ne le connais pas, et que le connaissant, je suis sûre de ne point l'aimer.

— Il est jeune et beau cependant, et les plus magnifiques jardins de Tétouan lui appartiennent. Tu vivras avec lui dans le luxe et l'opulence.

— Mais je vivrais dans l'esclavage, et je ne veux pas d'une richesse achetée au prix de la liberté. Non, votre fille ne saurait appartenir à un Maure, et les chaînes du harem, fussent-elles d'or, ne sont pas faites pour moi ; vous m'avez ouvert un nouveau monde, le jour où vous m'avez dit votre secret.

— Silence, enfant, silence ! ce secret doit rester enseveli dans le fond de ton cœur, et ne jamais sortir de tes lèvres, même dans le tête-à-

tête le plus intime et au milieu des ténèbres les plus profondes ; mille oreilles sont tendues autour de nous pour nous surprendre, et ne le fussions-nous que des génies de la solitude et de la nuit, ce serait déjà trop que de les avoir pour confidents.

— Rassurez-vous, mon père, votre secret est tombé dans un abîme, il ne sortira pas du sein où vous l'avez déposé ; mais, enfin, ce secret, qui est aussi le mien, vous me l'avez révélé, et je ne puis faire comme si je l'ignorais; ma vie en dépend désormais; je vous le répète, mon père, la fille d'Abdalah ne sera jamais l'épouse d'un musulman ; le sang qui coule dans mes veines ne subira jamais l'affront du harem : ces mœurs-là ne sont pas mes mœurs; je fais d'autres rêves, je forme d'autres vœux et je préfère à la servitude des femmes de l'Orient la solitude éternelle.

— Enfant, enfant, que dis-tu là? Veux-tu me faire repentir de t'avoir initiée aux

mystères de mon passé? Aurais-je empoisonné ta vie en te révélant la mienne? T'aurais-je rendu le bonheur impossible?

— Ne vous reprochez rien : la vérité, si dure et si sévère qu'elle soit, porte en elle des consolations que n'a pas l'erreur la plus douce et la plus flatteuse; vous m'avez estimée assez pour me juger digne de votre confiance; j'aurai la force d'en supporter les conséquences, et je saurai souffrir ma destinée sans murmure.

Il se fit un silence pendant lequel le regard d'Abdalah demeura fixé sur sa fille avec une tendresse mêlée d'inquiétude.

— Agla, lui dit-il, chère Agla, ton avenir m'alarme; je suis bien vieux; la mort me réclame; que feras-tu après moi si tu te refuses au mariage?

— Au nom de Dieu! mon père, ne me parlez plus de mariage; mes résolutions sont

fixées, et vous savez bien qu'une fois prises, elles sont immuables. Que mon avenir ne vous effraie pas. Dieu ne m'abandonnera point dans la solitude à laquelle lui-même m'a condamnée, et si ma destinée doit s'accomplir, elle s'accomplira malgré tout. J'ai quelque chose en moi qui me dit : Persévère, un bonheur inconnu t'attend.

— L'espérance sied à ton âge, et je me reprocherais de troubler par mes alarmes et par mes doutes ce bonheur anticipé. Jouis de celui-là à défaut d'autre.

— Mon père, écoutez-moi; j'ai un projet qu'il faut enfin que je vous confie : ma présence sous votre toit est devenue un sujet de discorde et de rivalité; certes, je suis fière et reconnaissante de la préférence que vous m'accordez; mais cette prédilection excite l'envie de vos femmes et de tous leurs enfants; ma mère elle-même en est jalouse, et me reproche de l'avoir détrônée dans

votre esprit. De là mille récriminations, mille plaintes, et Arzaïm n'a trouvé en elle un avocat si chaud que parce qu'il devait m'éloigner de vous à jamais : ces divisions domestiques troublent votre vieillesse, et au lieu de finir vos jours dans la paix, vous les finissez dans la guerre. J'en suis doublement contristée, car c'est à cause de moi. Souffrez donc que j'apaise, en m'éloignant de vous, les orages que j'ai soulevés.

— Que veux-tu dire? quelle est cette contradiction? Ton refus d'épouser Arzaïm serait-il un prétexte pour en épouser un autre? Est-ce que tu aimes ailleurs?

— Vous vous méprenez, je n'aime point; mon cœur est libre, et ce que je veux épouser, c'est le désert.

— Quel délire et quel rêve!

— Ce n'est point un rêve, c'est un parti pris, et, permettez-moi de vous le dire, pris

irrévocablement. J'ai toujours, vous le savez, envié le sort des santons, qui vivent dans la solitude, protégés par la vénération publique et par leur propre sainteté; je regrettais qu'un si beau privilége n'appartînt qu'aux hommes, et j'en étais jalouse comme de leur plus noble attribut et du seul bien digne d'être désiré; je me disais que si j'eusse été homme, j'aurais été santon, et je déplorais mon sexe comme un irréparable malheur. Jugez avec quelle joie j'appris qu'il n'était pas un obstacle à la réalisation de mes vœux, et que la vie cénobitique n'était pas interdite aux femmes; il y a même en ce moment, aux environs de Saffi, une sainte dont la retraite est un objet de respect pour les tribus les plus farouches; oracle vivant, elle impose ses volontés aux peuples; on la consulte, on la vénère, on la redoute, et sa vie est un miracle perpétuel. Ce récit que l'a'lem nous fit un soir du ramasan fut pour moi comme une illumination d'en haut; je

baisais la main du prêtre avec un transport de gratitude, car il venait de me révéler ma destinée. Et moi aussi, me dis-je, je serai sainte! Voilà pourquoi vous m'avez vue, depuis ce jour, rêveuse et absorbée en moi; alors que vous me croyiez préoccupée de mariage et des mystères voilés du harem, je songeais à la retraite et au renoncement; le désert m'apparaissait comme un port, le seul qui me fût ouvert; et si j'ai différé jusque aujourd'hui de vous instruire de mes résolutions, c'est que je craignais de vous attrister en vous annonçant mon départ; mais je puis vous le dire, maintenant que vous m'avez parlé le premier d'une séparation devenue nécessaire; vous vouliez me donner à Arzaïm; moi, je me donne à Dieu. Je ne vous demande qu'une chose, c'est d'approuver mon dessein, puisqu'il est inébranlable, et de me garder le secret fidèlement.

— Nous verrons cela, répondit Abdalah avec

la résignation de la faiblesse; dans tous les cas, la volonté de Dieu se fasse et qu'Agla, la fille de mon amour, soit heureuse dans son sacrifice!

A ces mots le vieillard, quittant son houca, étendit ses deux mains sur la tête de sa fille agenouillée devant lui, et il la bénit plusieurs fois à la clarté des étoiles. La nuit était venue; elle était profonde; le silence ne l'était pas moins, et l'on ne distinguait dans la ville que quelques formes vagues et vaporeuses qui paraissaient et disparaissaient bientôt dans les ténèbres : c'étaient les femmes maures qui prenaient le frais sur les terrasses, mais l'ombrageuse jalousie des maris ne les y laissait pas longtemps.

La jeune fille redescendit dans les appartements; Abdalah, resté seul, reprit son houca d'une main impassible, et le petit nègre Guzzul ne tarda pas à venir rendre compte de sa commission.

II.

DÉBARQUEMENT.

Le bâtiment qui avait provoqué l'attention d'Abdalah était un brik de commerce français. Le capitaine du port, avec sa lenteur orientale, ne s'étant pas assez pressé de l'envoyer reconnaître, le patron, qui était Provençal, avait perdu patience, et, avec la *furia* française, il s'était

jeté dans la chaloupe, afin de se venir faire reconnaître lui-même. C'était une infraction aux ordonnances de la police marocaine, et le capitaine du port s'était fâché; une altercation s'en était suivie; le patron avait répondu, l'officier maure avait répliqué et l'on en était venu de part et d'autre aux injures et aux menaces. La nécessité de recourir pour s'entendre aux interprètes faisait qu'on ne s'entendait pas du tout, et ce ne fut bientôt plus qu'une incompréhensible confusion de cris et de gestes passionnés.

A la poupe était assis un passager qui n'avait point pris part au débat : c'était un homme d'une trentaine d'années, grand, bien fait et d'une figure triste et distinguée; soit qu'il fût malade, soit que la mer l'eût éprouvé, il était fort pâle. Impatienté d'une contestation dont on ne pouvait prévoir la fin, il se leva brusquement, s'élança à l'avant de la chaloupe, le pistolet à

la main, et présentant de l'autre son passe-port aux officiers du port, il leur ordonna d'une voix impérative de l'envoyer immédiatement au consul de France. Intimidés par le ton d'autorité avec lequel cet ordre fut donné, et plus encore par le regard résolu qui l'accompagna, les officiers obéirent sans répliquer.

L'intervention de ce nouvel acteur fit cesser la querelle; on permit à l'étranger de prendre terre, et, en attendant la réponse du consul, on le conduisit dans une espèce de hangar, couvert de nattes de sparte, où on le garda à vue sans en avoir l'air. Une demi-douzaine de soldats coiffés de la calotte rouge et drapés les uns dans le haïk blanc, les autres dans le bournouss bleu, rôdaient silencieusement autour de lui, et le capitaine du port, qui est en même temps le chef de la douane, le surveillait à distance, accroupi sur une espèce d'estrade d'où il dominait d'un regard tout son empire. Il était habillé

comme le dernier des soldats, calotte rouge et haïk blanc, car rien n'est plus uniforme, comme rien n'est plus simple que le costume marocain.

Tout le peuple du port, ceux-ci vêtus d'un simple caleçon de grosse toile, ceux-là du dgilabab, sarreau de laine grise qui se met par la tête comme un sac, s'était rassemblé autour du hangar afin de contempler de plus près le chrétien. Quelques juifs, nu-tête et couverts du soulam, longue robe noire agrafée sur l'épaule, comme la toge romaine, s'approchaient de lui d'un air obséquieux, prêts à lui rendre toute espèce de services. Les juifs sont les interprètes-nés du Maroc, comme ils en sont les courtiers universels; les uns lui adressaient la parole en espagnol, les autres en mauvais français; celui-ci lui offrait sa maison, celui-là... bien autre chose. Quelques femmes voilées sillonnaient la foule d'un pas lent et sans grâce, et un petit

nègre, qui n'était autre que Guzzul, allait et venait d'un pas alerte à travers les groupes, voyant tout, écoutant tout, interrogeant tout le monde, afin de rendre compte de tout à son maître Abdalah.

Cependant les derniers rayons du soleil couchant doraient les blanches murailles de la cité maure; les sentinelles des batteries s'appuyaient nonchalamment sur les canons de fer, comme le laboureur fatigué d'une longue journée d'été se repose le soir sur sa charrue; des pêcheurs tiraient leur barque à sec, d'autres mettaient la leur à flot; des groupes de travailleurs revenaient des champs avec leur tablier de cuir. Le pavillon rouge du Maroc flottait sur les remparts, et le minaret vert de la grande mosquée était couronné du drapeau blanc qui marque l'heure de la prière.

Seul Européen au milieu de ce monde étranger, le nouveau débarqué fixait un œil distrait

sur les tableaux mouvants qui se déroulaient devant lui et répondait par le silence aux regards fanatiques des Maures et aux empressements intéressés des juifs; la tristesse dont son visage était empreint semblait plus sombre à mesure que la pensée de son isolement le pénétrait davantage; quand il vit les montagnes de la côte espagnole pâlir et se perdre peu à peu dans les vapeurs du soir, il laissa échapper un profond soupir, comme l'homme qui voit fuir sa dernière espérance, et une indicible mélancolie se répandit sur ses traits. Quel intérêt si puissant l'attirait donc sur la rive africaine, puisque le regret de l'Europe était si fort en lui?

Il était là depuis quelque temps absorbé dans sa contemplation muette et l'attente commençait à lui sembler longue; la réponse du consul n'arrivait pas, enfin le consul parut lui-même.

— Pardonnez-moi, dit-il au voyageur d'une

voix pleine de cordialité, de m'être fait attendre si longtemps ; ce n'est pas ma faute, nul étranger ne peut pénétrer dans la ville sans la permission du kaïd, et j'ai dû faire chercher cette permission pour vous ; mais le kaïd ne s'est pas trouvé chez lui et je prends sur moi de vous introduire, venez !

Un accueil si gracieux, si inattendu, cette voix amie au milieu de ces voix hostiles, ces doux accents de la langue paternelle, si loin de la patrie, tout cela parut faire sur le voyageur une heureuse impression ; son front s'éclaircit ; il serra avec effusion la main que le consul lui tendait, lui prit le bras, et, la foule s'ouvrant devant eux, ils montèrent ensemble dans la ville sans que personne osât s'y opposer. Le patron du navire obtint du même coup sa libre pratique.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, dit le consul, en faisant asseoir le voyageur

dans l'élégant et frais salon du consulat, et je lis votre nom pour la première fois; mais vous êtes Français, votre passe-port est en règle, quoiqu'un peu vieux; je vous dois aide et protection, et je vous prie de considérer cette maison comme la vôtre. Ne me remerciez pas, la rencontre d'un compatriote est une bonne fortune pour nous autres exilés, que nos fonctions condamnent à vivre au milieu des barbares. Vous venez sans doute pour visiter le pays; disposez de moi pour tous les renseignements dont vous aurez besoin.

— En effet, monsieur, vous voyez en moi un malheureux possédé par le démon des voyages. L'Europe ne me suffit plus et je viens en Afrique chercher des mœurs et des impressions nouvelles. Je voudrais pousser jusqu'à Fez, et, si possible, jusqu'à Maroc; je brûle de voir de près le Grand-Atlas.

— Vous avez du courage, et l'entreprise est

gigantesque ; mon devoir est de vous en dissuader ; mais si vous persistez dans votre projet après avoir entendu mes raisons, je vous aiderai à l'exécuter. Je vous préviens d'avance que cela n'est pas facile ; sa majesté marocaine est fort jalouse de ses états; elle ne se soucie guère qu'on vienne les visiter et tout européen lui est suspect depuis la conquête d'Alger, surtout si c'est un Français ; on ne peut faire un pas dans l'empire sans sa permission : je la demanderai pour vous de bien grand cœur, mais je ne réponds pas de l'obtenir ; dans tous les cas, attendez-vous à des lenteurs interminables et à des dépenses exorbitantes.

— Oh ! pour attendre, j'attendrai ; je ne suis point pressé, et les voyages rendent patient. Quant aux dépenses, je suis résigné aux sacrifices.

— Je vous félicite d'avoir de la patience ; car vous allez en avoir besoin. Voici la marche à

suivre et comment les choses se passent. Nous allons envoyer un messager à Miquenez où la cour se trouve en ce moment, pour demander à l'empereur l'autorisation nécessaire. Il faudra à ce courrier quinze jours au moins pour aller, quinze jours pour revenir, autant et plus pour arracher une réponse à leurs excellences africaines ; ainsi, toutes choses allant pour le mieux, vous voilà cloué à Tanger pour deux grands mois, sans compter la lenteur des préparatifs si la réponse est favorable; mais enfin on tâchera que le temps ne vous paraisse pas trop long parmi nous. Nous reparlerons de tout cela ; commençons par prendre le café.

La perspective d'une si longue attente ne parut ni contrarier ni même surprendre le voyageur ; on eût dit, au contraire, qu'il recevait cela comme une bonne nouvelle.

— Maintenant, monsieur, reprit le consul après le café, il est temps de vous rendre votre

liberté ; vous êtes ici chez vous, agissez sans gêne et sans contrainte.

Un domestique juif qui parlait français conduisit le voyageur dans son appartement ; son bagage et son valet y étaient déjà, et tout était prêt pour le recevoir.

Telle est l'hospitalité qu'on trouve en général chez les consuls qui représentent l'Europe auprès des nations musulmanes ; les voix de la patrie parlent d'autant plus puissamment au cœur des hommes, qu'ils sont plus loin d'elle ; un compatriote est un frère qu'on retrouve avec joie, et dont la place est marquée d'avance dans la famille : qu'il se présente, on l'accueille, on l'embrasse, sans s'informer de ses autres titres. C'est ainsi que l'hospitalier consul en avait agi avec l'inconnu, sans savoir de lui autre chose que ce que son passe-port en disait, c'est-à-dire qu'il était Français, qu'il venait de Marseille,

qu'il avait trente ans, et qu'il s'appelait le chevalier Robert.

Ses manières nobles et distinguées l'avaient prévenu en sa faveur; il avait reconnu en lui, dès le premier coup d'œil, les caractères indélébiles de l'homme comme il faut, et le voyage coûteux qu'il entreprenait supposait un homme riche; or de tels hommes sont reçus partout à bras ouverts.

Interrogé sur son passager, le patron du navire qui l'avait amené répondit qu'il ne le connaissait pas autrement; qu'il l'avait pris à son bord à Marseille, et que la traversée lui avait été payéè généreusement.

— Du reste, ajoutait-il, c'est un homme plutôt taciturne et concentré, parlant peu des autres et jamais de lui.

Son valet ne le connaissait pas davantage, il

était entré à son service le jour même de l'embarquement ; il ignorait ses antécédents et n'en savait pas plus que le dernier des gens de l'équipage.

Les jours qui suivirent l'arrivée du chevalier Robert, son hôte le présenta à tous ses collègues, et partout l'accueil fut proportionné à la distinction supposée du client et à la considération établie du patron ; le voyageur se prêta à ces formalités d'étiquette avec un laisser-aller parfait, dissimulant sous un air d'aisance et de facilité l'inévitable ennui de toutes ces visites, et des dîners qu'elles enfantèrent.

Cependant au milieu de ces devoirs, et à travers les propos du monde, on remarquait en lui un fond de tristesse dont rien ne pouvait triompher ; dans les conversations les plus animées, ses rechutes sur lui-même étaient fréquentes, et alors, se sentant faiblir, il réagissait violemment et devenait d'une gaieté folle et

presque fébrile; mais ces éclats d'esprit n'étaient pas en harmonie avec la pâleur de son visage ni avec la sévérité de ses traits et la gravité de son maintien : ce cliquetis de paroles creuses n'était visiblement pour lui qu'un moyen de s'étourdir, et l'attitude légère qu'il affectait dans le monde une tâche qu'il s'était imposée d'avance. C'était un feu d'artifice qui éblouissait un instant et qui faisait paraître en s'éteignant la nuit plus sombre et plus profonde; il n'en avait pas moins été déclaré charmant par les femmes des consuls et leurs filles, et ces contrastes même étaient un attrait de plus pour elles; elles le trouvaient ainsi plus piquant, plus original, et, supposant quelque secret dans sa vie, elles l'avaient baptisé l'homme mystérieux.

— Il a une peine de cœur, disaient les unes, et l'amour a passé par là.

— C'est un homme blasé, disaient les autres; comme Childe-Harold, il voyage pour se fuir lui-même et pour se donner des émotions.

— Mais il est bien distingué, ajoutaient-elles, bien intéressant et bien aimable quand il veut l'être.

Sur ces deux points, elles tombaient toutes d'accord, et ces diverses hypothèses ne faisaient qu'enflammer leurs imaginations.

Les hommes étaient plus embarrassés, car on ne lui avait jamais entendu exprimer d'opinion politique.

— C'est un légitimiste, disaient ceux-ci, qui boude la dynastie cadette, et qui, ne voulant pas se rallier, voyage pour passer son temps.

— C'est un républicain, disaient ceux-là, qui promène sa chimère ne pouvant la guérir.

— Qui sait, disaient les plus malins, s'il ne serait pas compromis dans les troubles de son pays et si son voyage ne serait pas un exil!

Peu s'en fallut qu'on ne fit un espion de bonne

compagnie de l'hôte du consul de France. Un espion politique à Tanger ! l'idée était pour le moins hasardée et quelque peu ridicule ; mais la vanité est habile à se donner de l'importance, et il n'est pas de petit consul qui ne se tienne sérieusement pour un grand diplomate.

Le chevalier Robert avait l'air d'ignorer tous les commentaires dont il était l'objet, ou, s'il s'en doutait, il n'y prenait pas garde ; son hôte lui en parla un jour.

— Vous ne pensiez pas, lui dit-il, trouver la petite ville en Afrique, et cependant Tanger n'est que cela : mes collègues ont l'air de vivre dans la meilleure intelligence : rien n'est plus trompeur que ces apparences. Les consulats sont des nids d'intrigues, un enfer en miniature; tous ces hommes qui vous semblent si bienveillants, si polis, se détestent cordialement et ne cherchent qu'à se nuire ; ils sont tous jaloux les uns des autres, et leur plus grand bonheur

est de se porter des coups fourrés ; ils ne rêvent que dénonciations, et interprètent tout d'une manière sinistre. Vous n'avez pas l'idée de la curiosité puérile qu'éveille votre présence. On ne veut absolument pas que vous soyez un voyageur et l'on vous prête mille rôles plus absurdes les uns que les autres. Le plus inquiet de tous et le plus âpre à l'intrigue est M. de Dorpat, mon collègue de Russie ; c'est l'homme le plus poli de la résidence, celui qui vous a fait le meilleur accueil, et dont les rapports extérieurs ont le plus de grâce et d'aménité ; mais je ne m'y fie pas, et je ne suis pas sa dupe ; je le tiens pour un homme faux, et pour un intrigant fieffé : c'est le véritable grec du Bas-Empire, et si quelque méchante trame s'ourdit dans l'ombre, je suis bien sûr que c'est lui qui en tient le fil. Il hait surtout les Français, et se plaît à me susciter des obstacles. Tenez-vous pour averti, et défiez-vous de ses politesses. On prétend qu'il a fait son éducation

dans la police russe, et que c'est là qu'il a gagné ses éperons; il fut chargé à Varsovie de je ne sais quelle commission occulte, pour prix de laquelle on a créé pour lui le consulat de Tanger, sinécure fort agréable et fort bien rétribuée. Il n'a pas changé d'habitude en changeant de carrière, et il est demeuré fidèle à son premier métier.

— Et dit-on à quelle époque il se trouvait à Varsovie? demanda négligemment le chevalier Robert.

— A l'époque de l'insurrection : il y joua, à ce qu'il paraît, un personnage double, trahissant la cause qu'il semblait servir.

Cette réponse parut faire impression sur l'esprit du voyageur, et un œil pénétrant aurait pu remarquer sur son visage une légère altération. Toutefois il ne fit pas d'autres questions, et la conversation en resta là.

— Ah ! justement, reprit le consul, voilà notre homme, il vient sans doute vous rendre votre visite.

Au même instant, on annonça le consul de Russie.

M. de Dorpat était un homme de trente-six à quarante ans, grand, mince, et de manières parfaitement distinguées ; il était blond, et son œil, d'un bleu très-clair, exprimait la douceur; une certaine bonhomie, vraie ou feinte, respirait dans toute sa personne; sa bouche seule, à l'examiner attentivement, n'était pas en harmonie avec l'ensemble de sa physionomie ; fermée, elle n'exprimait rien d'équivoque, mais en s'ouvrant, elle prenait une expression ambiguë et même inquiétante : c'était une chose qu'on sentait plus qu'on ne pouvait l'analyser ; mais on en était préoccupé malgré soi ; on se trouvait mal à l'aise avec lui ; l'abandon et l'intimité devenaient impossibles. C'est surtout quand il

souriait que sa physionomie se démentait; il se formait aux deux coins de cette bouche suspecte un pli qui n'accusait pas précisément la dissimulation ou la fausseté, mais qui faisait douter de la sincérité du sourire.

M. de Dorpat venait en effet rendre visite au voyageur ; il le combla de politesses, et se confondit en offres de services ; mais ces démonstrations étaient trop vives pour être vraies , et, soit prévention , soit antipathie , le chevalier Robert ne répondit à cet étalage d'obséquiosités que par une civilité froide ; deux ou trois fois, pendant la conversation, il avait surpris des regards furtifs , inquisiteurs que le visiteur jetait sur lui à la dérobée , comme s'il eût cherché à ressaisir les traits d'une ressemblance vague et lointaine : cette muette enquête lui avait déplu, et il se sentait pour le Russe un invincible éloignement : cet homme lui faisait froid, et il lui semblait que sa main , s'il l'eût touchée , l'eût glacé comme le contact d'un reptile.

Il fut préoccupé le reste du jour et parut plus sombre que de coutume; le soir, il monta sur la terrasse du consulat, et y demeura longtemps seul, absorbé dans une rêverie profonde; il ne pouvait détacher ses yeux de la côte d'Europe, comme un amant contemple de loin avec une fixité ardente le toit sous lequel repose sa maîtresse; et si la nuit ne fût venue cacher son émotion, on aurait pu voir des larmes couler sur ses joues pâles.

— Plus de doutes, ma chère, dit M. de Dorpat à sa femme, en rentrant chez lui; c'est *le Français,* c'est bien lui, je viens de le voir de trop près pour m'y méprendre; il a changé de nom, mais il n'a pu changer de visage; aussi bien, j'ai là de quoi rafraîchir nos souvenirs, voici son signalement que j'ai retrouvé dans mes papiers; vois toi-même s'il n'est pas conforme.

— Oui, c'est bien cela, répondit madame de Dorpat : taille haute, front large, cheveux

bruns, yeux bleus, nez aquilin, teint pâle, c'est lui ou son Sosie.

— Dieu lui-même nous l'envoie ici; grâces lui en soient rendues! je suis fatigué de cette affreuse vie de Tanger; le Français va nous en tirer sans s'en douter. Toute la question est de nous emparer de lui, et il faudra bien que nous y réussissions; après un si grand service, on ne me refusera rien : sa tête avait été mise à prix.

— Cependant mets-y de la prudence, de peur de nous faire quelque fâcheuse affaire avec le consul de France, qui ne manquera pas de le protéger contre nous.

— Oh! je saurai bien tourner la difficulté, et je vais faire placer auprès de notre homme, en qualité d'interprète, un juif dont je suis sûr et qui me répondra de lui.

— Qui?

— Isaac Benchimol.

III.

LE JARDIN D'AMÉRIQUE.

On a pu voir, d'après ce qui précède, qu'il y a à Tanger deux villes en une, la ville maure et la ville chrétienne ; il y en a même une troisième, la ville juive, qui forme comme le lien entre les deux autres. Les trois populations respectives vivent confondues sans qu'aucune ait

son quartier à part. La cité chrétienne est composée des consuls et d'une centaine de familles espagnoles ou génoises qui vivent là sous la protection des pavillons européens. Les maisons consulaires sont de beaucoup les plus vastes et les plus apparentes de la ville, elles écrasent toutes les autres, et quelques-unes ont l'air de forteresses destinées à soutenir des siéges ; l'intérieur est distribué et meublé à l'européenne. Outre la grandeur et la magnificence qui les distinguent, on les reconnaît à leurs fenêtres ; les maisons maures n'en ont point, toutes s'ouvrent en dedans ; la jalousie musulmane ne souffre pas ces jours extérieurs ; la maison d'un mahométan est un livre clos, où le maître seul a le droit de lire : le moindre regard étranger jeté sur ces pages mystérieuses est une profanation et un crime.

Toutes les maisons, celles des Maures comme celles des chrétiens, sont couronnées de terrasses qui en sont la partie la plus agréable, alors

que les brises du soir viennent tempérer les ardeurs de la journée : c'est alors seulement, et quand le rideau de la nuit s'abaisse sur la cité rafraîchie, que les Maures permettent à leurs femmes, et se permettent à eux-mêmes de venir respirer le grand air sur ces précieux belvédères. Les chrétiens en usent moins sobrement, et les consuls passent de longues heures à épier, la lunette à la main, les bâtiments qui vont et viennent dans le détroit, et à en reconnaître les pavillons. C'est là l'occupation principale de ces vies désœuvrées, et presque les seuls événements de ces longues journées oisives et monotones.

Indépendamment de leurs palais de Tanger, les consuls ont, à quelque distance de la ville, des jardins où ils vont en promenade, mais sans y jamais coucher ; le plus éloigné de ces jardins, qui ne sont guère qu'à une portée de mousquet des murs, est celui d'Amérique. Il

occupe à quelques milles, au midi de Tanger, le sommet d'une montagne isolée, qui appartient, quoiqu'elle s'en détache, à la chaîne du Gébel-Kébir, laquelle n'est elle-même qu'une ramification du Petit-Atlas. Le consul américain qui a consacré cette cime solitaire, en lui donnant le nom de sa lointaine patrie, fut séduit par la beauté du site, et y bâtit une villa qui est le séjour le plus poétique de la résidence.

Cette montagne, où l'Amérique a mis son sceau, servait auparavant de retraite à un santon qui en avait pris possession, et qui en interdit longtemps l'approche aux infidèles. Ces santons maures sont des espèces d'anachorètes qui fuient le monde et vivent au désert dans l'abstinence et la prière. Prophètes et magiciens, ils règnent sur l'imagination du peuple, qui vient les consulter dans ses épreuves, et qui croit à leurs paroles comme à la voix de Dieu même; ils prédisent l'avenir, conjurent les

influences malignes, possèdent des remèdes pour tous les maux du corps, et guérissent indistinctement les hommes et les troupeaux. Un drapeau rouge arboré sur leur demeure la signale de loin à la superstition populaire, et ces demeures vénérées jouissent des mêmes priviléges que les mosquées : un juif n'oserait passer devant sans retirer ses souliers.

La mort d'un santon est considérée comme une calamité publique, et leurs tombeaux, également ombragés d'un drapeau rouge, deviennent des pèlerinages et des lieux d'asile comme les temples de la Grèce et les églises du moyen âge; le criminel qui s'y réfugie devient inviolable, et les lois humaines expirent au seuil de ces sanctuaires redoutables. Nous avons vu qu'il y avait aussi des santons féminins revêtus des mêmes attributs que les santons masculins, et voués à la même adoration. En justice, le témoignage d'une sainte compte à l'égal de celui

d'un homme, tandis que pour les simples mortelles il en faut six ou sept pour faire un témoin.

Mais pour en revenir à la villa d'Amérique, le santon qui en occupait la place avant le représentant du nouveau monde étant mort, il avait été enterré au lieu même où il avait vécu, et ce n'est pas sans peine qu'un chrétien avait obtenu la permission de s'établir si près de son tombeau; enfin la consigne avait été levée, et le fanatisme africain s'était apprivoisé jusqu'à fermer les yeux sur cette nouveauté sacrilége. Le fondateur de la villa l'avait léguée à ses successeurs en quittant le Maroc, et, prêt à le quitter à son tour, un de ces derniers y donnait au corps consulaire une fête de congé peu de jours après l'arrivée du chevalier Robert. Celui-ci, comme de juste, y était prié.

On devait se trouver au rendez-vous dès le matin et y passer toute la journée. C'est presque

un voyage que d'arriver jusque-là, et même un voyage fatigant. L'ascension de la montagne est fort difficile; le sentier raide et découvert est tout hérissé de rochers, d'où l'on ne se tire qu'avec peine, et où le pied des chevaux glisse à chaque pas; mais parvenu au but, on est bien dédommagé des fatigues et des périls de la route par les enchantements du site; autant le pied de la montagne est aride et désolé, autant la cime en est fraîche et boisée: c'est un paradis d'ombre et de verdure; les chênes verts, les liéges, les caroubiers et autres arbres vivaces s'entrelacent étroitement les uns aux autres et forment d'épais massifs et des berceaux impénétrables aux traits les plus ardents de la canicule; le genévrier odoriférant distille au soleil ses parfums fortement aromatiques, et l'on respire là je ne sais quel air suave et robuste qui reporte aux forêts vierges des régions primitives.

Le chevalier Robert arriva l'un des derniers

et trouva la société déjà rassemblée; la réunion était brillante et nombreuse; les consuls et les vice-consuls s'étaient piqués d'exactitude, et ils étaient tous présents avec le ban et l'arrière-ban de leurs familles. Les femmes étaient fort parées, beaucoup étaient belles; le plaisir et la liberté brillaient dans tous les yeux. Robert fut frappé de l'éclat et de la variété du coup-d'œil : c'était un spectacle bien neuf en effet et bien pittoresque que de voir un Américain traiter toutes les nations de l'Europe sur une montagne d'Afrique. Les filles du consul d'Angleterre, véritables miss de keepseakes, donnaient le bras à deux Portugaises à l'œil noir, au teint olivâtre. La gravité un peu théâtrale des Espagnoles rendait plus vive, plus légère la grâce et l'élégante souplesse des Françaises, et les blondes et dolentes filles des représentants de Suède et de Danemarck étaient assises à côté d'une ardente et brune Italienne, comme une ballade de Bürger mise en regard d'une strophe de l'Arioste. Toutes ces

fleurs rivales de l'Occident émaillaient la pelouse africaine et s'épanouissaient à ce soleil puissant.

Quoique moins sensible, la même variété de traits, de physionomies, de langages, régnait parmi les hommes; et les cavaliers maures qui accompagnent partout les consuls, comme garde d'honneur et de sûreté, étaient réunis sous une tente dressée pour eux à l'entrée de la villa; on eût dit, de ce côté, une halte au désert; et, pour rendre cette vivante image de l'Afrique plus complète, plus saisissante, quelques chameaux, qui avaient servi aux transports, ruminaient gravement à l'écart. Les chevaux hennissaient d'impatience et d'orgueil sous leurs selles rouges et leurs caparaçons d'argent.

Quant à Robert, la véritable fête était dans ces contrastes; tout le reste, les jeux, la table et les mille divertissements de la journée n'étaient pour lui que l'accessoire. Le site d'ailleurs pré-

tait ses prestiges à ces tableaux animés; la villa d'Amérique domine la campagne de Tanger, et le détroit dans toute son étendue; les montagnes d'Andalousie ferment l'horizon au nord, flanquées d'un côté par le promontoire historique de Trafalgar, de l'autre par la double crête de Gibraltar. Que de souvenirs et quels noms! Au midi, l'œil se repose avec tristesse sur une bruyère morne, mélancolique, solitaire qui s'étend à perte de vue jusqu'aux merveilleuses campagnes où le génie superstitieux des poëtes avait placé le jardin des Hespérides et le dragon fabuleux.

Le voyageur, avide de ces sites illustres, n'en pouvait arracher ses yeux, et, transportée tout d'un coup au sein des fantaisies orientales, son imagination ébranlée poétisait encore et transfigurait ces réalités fantastiques. Pourtant le fond de son âme était triste et le sourire montait rarement à ses lèvres; il errait mélancoliquement

au milieu de ce parterre de femmes qui s'animaient sous son regard comme les fleurs au soleil, et, quoiqu'il fût leur intérêt visible et leur préoccupation la plus vive, leur présence ne réussissait pas toujours à dissiper les nuages de son front; il n'était pas sombre, mais il était sérieux et souvent rêveur, comme si son cœur eût été fermé aux séductions qui l'environnaient et que sa pensée eût été ailleurs. Seul, étranger au milieu de cette fête, où il ne jouait que le rôle de spectateur, il voyait voltiger autour de lui toutes ces femmes, essaim charmant, sans qu'aucune obtînt sa préférence. Parfois, cependant, il faisait effort pour s'échapper à lui-même, il se jetait dans le tourbillon, il redevenait par éclairs l'homme du monde empressé et déclaré charmant. Puis il retombait, et son œil quittait la fête pour s'aller fixer avec un attendrissement visible sur la côte d'Europe, comme l'aigle captif cherche à l'horizon la crête des monts paternels.

Le lieu, du reste, lui plut tellement, qu'il forma le projet de venir l'habiter en attendant le retour du messager parti depuis quelques jours pour Miquénes; il se trouverait là plus libre et dégagé des visites et des devoirs qu'il lui fallait subir à Tanger, étant, surtout, l'hôte du consul de France.

— Monsieur, dit-il au consul d'Amérique, j'ai une grâce à vous demander; vous partez; votre villa va demeurer déserte; permettez-moi de l'habiter en attendant votre successeur.

— Comment donc! monsieur, vous me rendrez un véritable service, et bien loin que vous soyez mon obligé, c'est moi qui serai le vôtre; considérez-vous ici comme chez vous, et disposez de tout ce qui y est comme de votre propriété.

— Vous n'y pensez pas, dit le consul de France, vous ne savez pas ce que vous demandez là, ni à quels dangers vous vous exposez; les

habitants de Riff n'auraient qu'à savoir que vous êtes ici pour venir vous piller et vous massacrer.

— Quels sont donc ces terribles hommes?

— Ce sont les bédouins du Maroc, une tribu sauvage et indisciplinée qui habite les montagnes que vous voyez poindre là-bas vers le levant et qui ne vit que de rapine et de brigandage.

— Pour moi, répondit le consul d'Amérique, je ne les ai pas craints, et j'ai passé ici bien des jours et bien des nuits seul avec mon soldat et mon valet de chambre sans qu'il me soit jamais arrivé malheur.

— Mais vous n'y étiez pas à demeure; vous y passiez une nuit de temps en temps, et l'on n'en savait rien, vous étiez ainsi à l'abri des surprises.

— Allons, mon cher collègue, dit M. de

Dorpat qui venait de se mêler à la conversation, le plaisir que vous avez à garder chez vous votre compatriote vous fait exagérer le danger; je comprends cela; mais, entre nous, il n'est pas si grand; ce que vous redoutez ne s'est jamais vu et monsieur le chevalier pourra dormir ici en toute sécurité.

— Si je plaide pour le garder à Tanger, vous semblez, vous, mon cher confrère, plaider pour l'en éloigner. Prenez garde que les dames ne vous entendent.

— Moi, éloigner monsieur le chevalier! vous n'y pensez pas, vous savez bien que personne ne tient plus que moi à le conserver; seulement, je rétablis les faits; et d'ailleurs, vînt-il habiter cet ermitage, j'espère bien qu'il ne serait pas perdu pour nous; il n'y a pas si loin d'ici à Tanger.

Le Russe entourait le voyageur de soins et d'attentions, il le comblait de prévenances et

poussait avec lui l'obséquiosité jusqu'à la flatterie; cependant la boutade du consul de France l'avait un peu déconcerté, et, malgré son aplomb, il avait un instant perdu contenance, comme si son collègue eût posé le doigt sur la lettre; mais il s'était bientôt remis et ne semblait plus occupé qu'à chasser de l'esprit de Robert l'impression fâcheuse qu'y avait pu faire naître les remarques indiscrètes et trop clairvoyantes de son consul. Le chevalier recevait les assiduités de M. de Dorpat avec sa froideur accoutumée; il était civil avec lui tout juste ce qu'il fallait pour n'être pas impoli; en vain se serait-il efforcé de lui témoigner davantage, il ne l'aurait pas pu; son éloignement pour cet homme était invincible. Quelle barrière mystérieuse s'élevait donc entre eux? Était-ce la crainte? un secret? une inquiétude vague, ou quelqu'une de ces haines instinctives et spontanées qui naissent au premier coup d'œil, et dont la raison n'est pas maîtresse?

Quant à la résolution du voyageur, de venir habiter la villa d'Amérique, elle était fixée, et le débat contradictoire auquel il venait d'assister ne l'avait point ébranlé; il se mit à parcourir ces lieux avec un intérêt nouveau, comme devant se lier bientôt avec eux d'une manière plus étroite, et il se promit là des jours de calme et de liberté.

On avait attendu la fraîcheur du soir pour revenir à Tanger tous ensemble; l'ordre du retour avait été réglé d'avance par l'amphitryon; à un coup de trompette, les cavaliers maures furent aussitôt en selle; ils se divisèrent en deux troupes, dont l'une devait ouvrir la marche et l'autre la couvrir; la société marchait entre deux; tous les hommes et la plupart des femmes étaient à cheval; chaque amazone avait fait choix d'un écuyer qui devait marcher à côté d'elle et la protéger. Robert était le chevalier né de la femme de son hôte.

Le centre du cortége était occupé par quelques litières portées par des Maures et destinées aux femmes moins aguerries qui craignaient le cheval ; une trentaine de domestiques, juifs ou chrétiens, bordaient la haie avec des torches ; les chameaux et les mules de transport venaient en traînards.

La brillante caravane descendait la montagne à pas lents ; les difficultés du sentier absorbaient l'attention de chacun ; et le fer des chevaux heurté contre les rochers rendait un son clair et métallique qui troublait seul le silence universel. Les chameliers y joignaient par intervalles leur cri rauque et guttural ; les chamaux leur répondaient à l'envi, puis tout se taisait, et les échos de la montagne rentraient dans leur repos. La tête du cortége commençait à déboucher des fourrés, et les flambeaux sortaient un à un du sein épais des ombrages comme les étoiles jaillissent le soir du fond du firmament. Le gros de l'armée

se trouvait en ce moment près de la tombe du santon ; tout à coup les cavaliers qui ouvraient la marche s'arrêtèrent, et tout le cortége après eux : une femme vêtue de blanc leur était apparue sur la pointe d'un rocher, et tendant ses bras vers eux :

— Loin d'ici ! leur avait-elle crié dans leur langue, loin d'ici les infidèles ! L'ombre du santon, qui repose en ces bois sacrés, ne veut plus être troublée dans son tombeau. Allah reprend possession de cette sainte montagne trop longtemps profanée, et le prophète m'en a donné la garde ; malheur à qui viendra m'y braver! Mon bras a la force de l'ange Gabriel, et ma voix seule peut donner la mort. Que les infidèles tremblent, et que les croyants bénissent les décrets d'en haut !

A ces mots prononcés d'une voix jeune et sonore, la sainte inspirée avait grandi de vingt coudées aux yeux des soldats terrifiés ; les uns

l'avaient vue s'envoler vers les étoiles ; d'autres soutenaient qu'une troupe de génies étaient descendus du ciel pour la prendre sous leurs ailes. Le fait est qu'elle avait disparu.

— Eh bien ! dit le consul de France au chevalier Robert, voulez-vous encore habiter la villa d'Amérique ?

— Plus que jamais ; si ma résolution n'était pas déjà prise, je la prendrais sur l'heure. Je ne serais pas fâché de contempler de près la terrible Euménide, et de voir comment elle va endurer ma rébellion. Je compte pousser l'aventure jusqu'au bout ; dès demain je m'installe et j'affronte le tête-à-tête.

— Oh ! nous verrons bien si vous tiendrez la gageure.

La conversation continua sur ce ton jusqu'à Tanger ; les esprits forts affirmaient que la redoutable apparition n'était qu'une invention du

consul d'Amérique, qui avait dignement couronné sa fête par ce bouquet facétieux; lui-même ne s'en défendit pas trop, soit qu'il fût flatté de l'hypothèse, soit qu'il voulut, en l'accréditant, disputer sa villa à l'usurpatrice inconnue qui menaçait de l'envahir.

IV.

RENCONTRE.

On ne parlait le lendemain, sur le sauck [1] de Tanger, que de l'apparition de la veille et de la sainte du jardin d'Amérique.

—C'est une grande bénédiction pour nous, disait un campagnard, qu'elle ait choisi ce lieu

[1] Marché.

pour sa résidence; elle va conjurer les esprits malfaisants qui détruisent les récoltes et qui tuent les bestiaux.

— Et puis, dit un vieux a'lem [1] à l'œil fanatique, il était temps que le sacrilége eût un terme, et que le tombeau du santon fût purgé de l'approche des mécréants; ils n'oseront plus désormais, grâces en soient rendues au Prophète, souiller de leur présence notre sainte montagne; c'est bien assez de les rencontrer tous les jours dans les rues, et de les voir insolemment passer devant les mosquées sans se déchausser. Si j'étais le maître, il y a longtemps que j'aurais fait cesser un pareil scandale; mais la foi s'en va, il n'y a plus de religion.

— Est-elle jeune? demanda quelqu'un.

— Elle a l'âge des houris, répondit un des soldats qui avait été témoin de l'apparition.

[1] Docteur marocain.

— Est-ce que les saintes ont un âge! dit l'a'lem; elles vivent dans les douceurs d'une éternelle jeunesse, et quand leur mission est accomplie sur la terre, elles remontent au sein d'Allah, comme des roses en fleurs que la brise du soir emporte aux cieux.

— Dit-on d'où elle vient?

— Les uns disent de Tarudant, les autres de Mogodor; mais on ignore sa famille; on croit seulement qu'elle est fille d'un des premiers schériffs de l'empire, un descendant des anciens rois de Fez; les Iemdoucha [1] prétendent qu'elle appartient à leur secte, mais les Aïsaoua [2] la revendiquent.

— Elle appartient au prophète, et c'est le prophète qui nous l'envoie; prions-le tous, soir

[1] Secte du Maroc.

[2] Autre secte du Maroc.

et matin, de ne pas la retirer à lui, et de nous la laisser longtemps.

Pendant que ces propos se tenaient dans la foule, le petit nègre Guzzul voltigeait de groupe en groupe, ne perdant rien de ce qui se disait, et quand sa moisson fut faite, il reprit le chemin de la Kassaba. Abdalah l'attendait dans son harem ; Kadidjah, l'épouse favorite, était couchée à ses pieds, comme une gazelle privée, le flattant du regard et de la voix.

— Seigneur, lui disait-elle, vous êtes triste ; votre front est chargé de nuages comme l'Atlas dans un jour d'automne : la présence de votre fidèle et dévouée Kadidjah ne pourra-t-elle donc les dissiper, ni vous distraire du départ de votre fille? Ne puis-je rien pour votre bonheur?

— Femme, tu peux beaucoup, tu as toujours occupé la première place dans mon cœur, et tu es la douceur de ma vieillesse ; mais Agla

était la fille de nos beaux jours; ils revivaient en elle, et la possession du bien qui nous reste n'empêche pas de regretter celui qu'on a perdu.

— Mais n'est-ce pas une consolation de penser qu'Arzaïm rendra notre fille heureuse? Tétouan d'ailleurs n'est pas si loin de Tanger que vous ne puissiez l'aller voir aussi souvent que votre cœur paternel vous le commandera.

— Une fille mariée est une fille perdue pour sa famille; le rameau arraché du tronc qui le nourrissait devient la racine d'un arbre nouveau. Mais notre fille accomplit sa destinée; il faut savoir aimer ses enfants pour eux-mêmes, et vouloir leur bonheur aux dépens du nôtre; que notre Agla soit heureuse, et que les décrets d'Allah s'exécutent!

La résignation du vieillard contrastait avec la satisfaction mal déguisée qui brillait dans les yeux de Kadidjah; l'éloignement de cette fille,

dans laquelle elle voyait une rivale, était pour elle une victoire qui raffermissait son empire ébranlé; elle s'était ressaisie d'Abdalah comme d'une proie prête à lui échapper, elle l'avait remis sous son joug, et le sentiment du triomphe la rendait peu sympathique à sa douleur; mais elle jouait les regrets qu'elle n'éprouvait pas, et pour mieux s'emparer de l'esprit du vieillard, elle feignait de partager sa peine. Pourtant elle cherchait à l'en distraire, et déployait pour y parvenir tous ses artifices, toutes ses séductions; elle ne portait alors ni caftan ni monsoria; un simple haïk blanc, si fin qu'il en était diaphane, était jeté sur elle, et ses cheveux dénoués inondaient sa poitrine et ses épaules nues; la main d'Abdalah se jouait lentement dans ces longues boucles flottantes, et son œil épris se reposait sur ces formes que la nature avait faites si pures, et que l'art rendait encore plus séduisantes.

— Tu es belle, ô ma Circassienne! lui disait-

il, et tant d'années de possession n'ont fait que t'embellir à mes yeux; non certes, je n'ai pas tout perdu puisque tu me restes, et que je puis m'enivrer de ta beauté comme aux premiers jours de notre union; mes autres femmes, que sont-elles auprès de toi? Des jouets dont j'use par caprice et que je brise après par ennui. Aucune n'a pas pu me fixer, aucune ne saurait me plaire, et je reviens toujours à toi, la plus belle et la plus aimée ; tu es la fleur de mon harem; ton parfum l'embaume, et toutes les autres auprès de toi sont sans odeur et sans éclat.

Kadidjah recevait cet encens avec ivresse. La vanité, qui est la passion dominante du harem, s'exaltait en elle à chacune des paroles d'Abdalah, et elle y répondait par des caresses pleines à la fois d'adresse et de volupté.

Guzzul, à qui son âge, sa couleur et la pré-

dilection de son maître donnaient l'entrée du harem, troubla le tête-à-tête.

— Eh bien! enfant, lui demanda Abdalah, que dit-on de la nouvelle sainte?

Le petit nègre lui rapporta avec la fidélité littérale et minutieuse des hommes de son pays, tout ce qu'il en avait entendu dire au sauk et ailleurs.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Abdalah, je veux être le premier à lui rendre hommage sur sa montagne ; j'irai la supplier de veiller sur le bonheur d'Agla, et de la recommander au prophète dans ses prières. Va, enfant; fais seller mon cheval et prépare-toi à m'accompagner.

L'ordre fut exécuté aussitôt que donné; couvert d'une selle écarlate à laquelle pendaient deux larges étriers d'argent, le cheval d'Abdalah frappait du pied la terre en attendant son cavalier à la porte de la Kassaba; quelques in-

stants après, ils descendaient le rude et étroit sentier qui conduit hors des murs. Ils furent bientôt dans la campagne ; Guzzul marchait d'un pied léger en chantant d'une voix joyeuse des airs du Soudan, sa patrie. Sa gaieté d'enfant contrastait avec la gravité du maître. Celui-ci montait fort court suivant la mode arabe ; ses genoux atteignaient presque au pommeau de la selle taillée en fauteuil, et il flattait de la main le noir poitrail de sa fière et douce monture. Les larges plis de son haïk blanc flottaient au gré de l'air, et il portait pour chaussure une bottine de maroquin jaune armée d'un éperon d'argent. Arrivé à l'endroit de la montague d'Amérique où le sentier cesse d'être rocailleux et découvert, et où commencent les bois, Abdalah mit pied à terre, il laissa son cheval aux mains de Guzzul, et, s'enfonçant seul sous les mystérieux ombrages où la sainte rendait ses oracles, il la trouva assise devant le tombeau du santon qui l'avait précédée dans ces lieux sacrés; elle se leva aussitôt

qu'elle l'aperçut, et vint à lui précipitamment.

— Mon père! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, je pensais à vous et je vous attendais; je savais bien que votre visite serait la première.

— Eh bien! mon enfant, ne te repens-tu point de ce que tu as fait?

— M'en repentir! oh! non; le désert m'a donné d'autres conseils, et je m'applaudis de ma résolution.

— Prends garde: tout ce qui est neuf est doux, mais l'expérience est amère.

— C'est l'expérience au contraire qui sera douce pour moi, j'en ai l'intime conviction. Mais vous, mon père, comment supportez-vous mon absence, et comment l'avez-vous expliquée à ma mère?

— Elle te suppose à Tétouan, dans le harem d'Arzaïm.

— Mais Arzaïm?

— Il ne viendra pas de longtemps nous démentir; il s'est trouvé si humilié de ta résistance, et la blessure de son orgueil a été si sensible, qu'il a entrepris, pour la guérir et pour se distraire, le grand pèlerinage de la Mekke; il est parti pour Fez immédiatement après ton refus afin d'y attendre le départ de la grande caravane. Ta mère te croit enfin résignée et occupée à attendre le retour de cet époux supposé dans la solitude du harem.

— Que celle-ci m'est chère auprès de celle dont j'étais menacée, et que je bénis Dieu de m'avoir inspiré l'idée de la retraite, et vous, mon père, de m'avoir permis de l'exécuter!

— Puisse-t-il éloigner de toi les regrets et peupler ta solitude en l'habitant avec toi. Puisque tu n'as voulu d'autre époux que lui.....

— En pouvais-je choisir un autre?

— ... que celui-là, du moins, te soit fidèle!

— Ma fidélité me sera un garant de la sienne; ce n'est pas Dieu qui abandonne la créature; il ne se retire jamais que de ceux qui se sont retirés de lui; puisqu'il m'a donné la pensée de me vouer à son service, il me donnera aussi la force d'y persévérer.

— Pauvre et chère enfant! quand le malheur vient, il aveugle; c'est moi qui ai fait le tien en te révélant imprudemment et sans nécessité le secret de ma naissance; Dieu me punit de ma coupable faiblesse, en me montrant la fille de mon amour aux prises avec les éléments et en butte à toutes les privations; sa vengeance ne pouvait m'infliger un supplice plus cruel. Si j'avais gardé mon secret, je serais arrivé à mon but, qui était ton bonheur; mais ce secret m'étouffait; il a fallu m'en délivrer pour respirer; voilà pourquoi j'ai levé la pierre qui scellait mon cœur muet depuis tant d'années.

— Ce qui est dit est dit, ce qui est fait est fait; à quoi bon revenir toujours sur le passé? Tournez plutôt les yeux vers l'avenir, et ne vous repentez de rien.

— Eh! c'est l'avenir qui me trouble bien plus encore que le repentir et les regrets du passé. Tant que je vivrai, je pourrai du moins te protéger de loin et veiller sur toi comme un génie invisible; mais quand je ne serai plus, que deviendras-tu, seule au monde, livrée à l'inclémence des éléments et aux mille périls de ces bois solitaires?

— Pourquoi faut-il que je vous donne l'exemple de l'espérance, et que la fille ait plus de force que le père? Ne doutez pas plus de ma destinée que je n'en doute moi-même, et ne souffrez pas plus que moi de mes souffrances. Je me confie en Dieu, confiez-vous aussi en lui, et, si ma foi vous manque, ayez du moins ma résignation.

— La résignation est le refuge du désespoir.

— La mienne est sœur de l'espérance.

— Mais que veux-tu donc que j'espère? en quoi veux tu que j'aie foi?

— Dans l'inconnu.

— L'inconnu! l'inconnu! il n'y a pas d'inconnu pour toi. Je sais ta vie comme si je l'avais vue déjà se dérouler devant moi; les événements en sont marqués d'avance et tous prévus.

— Non, mon père, non, rien n'est écrit comme vous le dites; l'imprévu est le dieu de ce monde d'ignorance et de ténèbres, c'est lui qui préside aux destinées humaines, et c'est en lui que j'espère. L'avenir garde dans son sein des trésors voilés qu'il répand jour par jour, et chaque être reçoit à son tour quelques gouttes de cette rosée bienfaisante. Mes aspirations, mes espérances ne sont que des pressentiments,

et comme les voix prophétiques de mon sort futur. Je prélude par le désert à des jours meilleurs; je puise dans le sein de Dieu des forces pour affronter toutes les épreuves; quelles qu'elles soient, elles seront toujours moins dures que la dégradante captivité du harem : ç'aurait été pour moi un effroyable supplice : née libre sur la terre des esclaves, j'ai pris la seule voie qui me fût ouverte; je ne pouvais demeurer plus longtemps sous votre toit, car, au lieu d'être pour vous un sujet de joie et une consolation, ma présence était devenue une occasion de trouble et de divisions. Je ne pouvais penser sur rien comme vos femmes; ma mère même ne pouvait pas me comprendre, et j'étais isolée à votre foyer. Je n'avais que vous, mon père; vous seul me compreniez; mais notre intimité était la source de tous ces orages; la langue que nous parlions ensemble était suspecte à vos femmes, à vos esclaves, veux-je dire, parce qu'elles ne l'entendaient pas; elles bâtissaient sur leur

ignorance je ne sais quel échafaudage absurde et puéril, et leur jalousie empoisonait votre intérieur; j'ai dû m'immoler à votre repos. Je pouvais vous le rendre en me mariant, mais le mariage, c'est-à-dire l'esclavage, n'est pas fait pour moi; j'ai refusé Arzaïm, non point parce qu'il est Arzaïm, mais parce qu'il est Maure, et qu'instruite de votre naissance et fière de mon origine, je ne veux pas me mésallier. Ne pouvant être l'épouse d'aucun homme en ce pays, je suis l'épouse de Dieu, et je garderai pur et intact le généreux sang que vous m'avez transmis. Non, la fille d'Abdalah ne rendra jamais son cœur aux barbares. Ne m'avez-vous pas dit souvent vous-même qu'il faut joindre l'égal à son égal, et que les contraires ne se réunissent point?

— Dieu est grand, dit le vieillard avec une résignation triste, que sa volonté se fasse!

— Elle se fera, n'en doutez pas : ce qu'il

veut est bien et j'ai confiance en sa bonté. Qui sait ce qu'il me promet et quelles réparations me sont réservées? qui sait s'il ne m'a pas attiré dans son sein pour me garder de plus près, et s'il ne m'enverra pas quelque enfant de ma patrie lointaine pour m'appuyer dans la vie, et pour réaliser les rêves de ma solitaire adolescence.

— O tête romanesque! ô cœur crédule et plein d'illusions!

— Mes illusions sont des espérances et ma crédulité de la foi. Je suis jeune, comment n'aurais-je pas les pensées de mon âge? Encouragez-m'y, bien loin de les combattre, car je suis dans la sagesse en pensant ainsi. J'ai résolu de ne pas désespérer, de ne jamais douter et de supporter patiemment l'attente; ne désespérez pas non plus, et ne livrez pas votre âme au découragement.

— La perte de l'espérance est un doux repos.

On entendit à ces mots les pas d'un cheval tout près du tombeau.

— Qui vient nous troubler? s'écria Agla en s'élançant du côté d'où venait le bruit.

A peine avait-elle fait quelques pas qu'elle se trouva face à face avec un cavalier vêtu à l'européenne : à cette vue, elle se rejeta en arrière; le cavalier s'arrêta tout court; ils échangèrent un regard fixe, ardent, électrique; il y avait de la colère, de la surprise dans celui de la sainte, de la surprise et de l'admiration dans celui du chrétien. Un long silence régna pendant lequel ils se mesuraient de l'œil et cherchaient à se deviner l'un l'autre et à recueillir leurs esprits. Agla était la plus émue; elle voulait rester fidèle à son rôle de sainte et renouveler la scène de la veille en fulminant l'anathème sur le profane étranger; mais elle n'était pas assez sûre d'elle pour se risquer à lancer la foudre; elle craignait que le tremblement de sa voix ne tra-

hît son trouble intérieur. Le chevalier Robert (c'était lui) fut le premier à se remettre.

— Si tu es la sainte de ces bois, lui dit-il, et que ton prophète t'inspire, tu dois savoir qui je suis, car tu as sans doute le don de divination ; je t'ai vue hier apparaître sur ces rochers comme une sibylle sur son trépied ; j'ai entendu tes anathèmes et je viens, malgré tes menaces, et à cause de tes menaces même, prendre possession de la villa dont tu m'as interdit l'approche. Punis ma témérité si je t'offense, sinon, laisse-moi me réjouir d'un si doux voisinage.

Agla écoutait ces paroles moitié tendres, moitié ironiques avec une attention profonde ; miroir sincère de son âme, son visage candide et noble exprimait tour à tour le courroux, la joie, l'étonnement, l'espérance ; elle attachait sur l'inconnu des regards naïfs et désarmés jusqu'à l'abandon ; un sentiment qui ressemblait à la

reconnaissance s'était emparé tout à coup de ce cœur jeune et confiant, comme si cet homme, qui lui apparaissait pour la première fois, eût ouvert devant elle des horizons nouveaux, des perspectives jusqu'alors invisibles. Le rideau de l'avenir venait-il de se déchirer à ses yeux? une clarté soudaine avait-elle illuminé les ténèbres de sa destinée?

Robert s'était tu pour donner à la sainte le temps de se recueillir; penché sur le cou de son cheval et l'œil fixé sur Agla, il attendait sa réponse avec une curiosité pleine de trouble et d'anxiété.

— Pardon si je te brave, reprit-il enfin, voyant qu'elle ne se disposait pas à répondre, tu es si belle que je voudrais te plaire et non t'offenser; mais je te parle en vain; tu ne me comprends pas, à moins que tu n'aies reçu le don des langues, comme les apôtres de notre messie.

— Oh! oui, répondit-elle en posant une main sur son cœur, je comprends ta langue et je te remercie de me l'avoir parlée.

Ces paroles, dites dans un français pur et correct, jetèrent le voyageur dans une inexprimable surprise; un esprit superstitieux aurait pu croire à un miracle; il demeura pétrifié sur sa selle, dans un véritable saisissement.

— Qui es-tu donc, s'écria-t-il, toi qui parles la langue de ma patrie?

— Je suis l'épouse du prophète, s'écria Agla d'une voix éclatante, en rentrant tout d'un coup dans son rôle; je suis la gardienne de cette sainte montagne. Malheur à qui vient m'y braver! le glaive d'Allah est sur son cœur et l'ange de la mort plane sur sa tête. Malheur à toi!

A ces mots elle s'enfonça dans les fourrés et disparut.

— Un Français! mon père, s'écria-t-elle tout éperdue, en rejoignant Abdalah qui s'était tenu caché dans le tombeau du santon; un Français! un.

— Silence! silence! dit le vieillard en l'interrompant avec effroi et en l'entraînant au fond du tombeau; ces bois ont des échos perfides.

Le voyageur continua sa route fortement préoccupé de la singulière apparition qu'il venait d'avoir, mais si peu intimidé par les menaces et les anathèmes de la sainte, que le soir même il était installé dans la villa d'Amérique avec son valet et un soldat que le kaïd lui avait donné, comme aux consuls, pour l'escorter dans ses promenades et veiller à sa sûreté.

Les autres habitants de la villa étaient un vieux jardinier maure, nommé Aboul, et sa femme Aïchah, une juive renégate qui faisait l'office de ménagère. C'était là une armée bien faible pour résister aux entreprises des

Riffins, si jamais les prédictions sinistres du consul de France venaient à s'accomplir.

J'oublie de dire que Robert, avant de quitter Tanger, avait pris un interprète, tant pour rester auprès de lui pendant son séjour, que pour l'accompagner dans son voyage à l'Atlas, s'il obtenait la permission de l'exécuter.

Ces fonctions d'interprète sont abandonnées aux juifs qui en ont seuls le monopole, parce que seuls ils sont en état de les remplir; outre l'arabe qu'ils parlent, malgré la loi qui leur défend d'user de la sainte langue du koran, ils savent tous l'espagnol, et plusieurs quelque autre idiome européen; versés de plus dans les mœurs et les cérémonies du pays, ils sont indispensables aux étrangers et leur rendent des services de toutes sortes. Celui qu'avait pris Robert était le type du genre: c'était un jeune homme alerte, toujours prêt à tout faire, bien informé de tout, avec cela fertile en ressources

et en expédients, ne doutant de rien, et se tirant habilement des plus mauvais pas.

Cet interprète modèle se nommait Isaac Benchimol.

V.

COMMENT ON FAIT SON CHEMIN.

L'orage de curiosité que l'arrivée du chevalier Robert avait soulevé parmi les consuls commençait à s'apaiser; avec l'habitude de le voir, on avait pris celle de l'accepter pour ce qu'il se donnait, c'est-à-dire pour un riche désœuvré; personne n'ignorait que son

intention était de visiter le Grand-Atlas, et qu'il attendait à Tanger l'autorisation nécessaire; la demande en avait été rédigée dans toutes les formes par le taleb[1] du consul de France, et le messager porteur de la dépêche était en route pour Miquenez. Le voyageur avait donc devant lui six semaines ou deux mois d'attente.

On trouvait qu'il aurait bien pu passer ce temps-là à Tanger, au lieu de s'en aller vivre comme un ermite dans cette villa solitaire; c'était se montrer bien farouche; mais à tout prendre, ces humeurs sauvages ne lui messeyaient pas, et les femmes étaient si prévenues en faveur du mystérieux étranger, qu'elles étaient disposées à tout lui pardonner; elles regrettaient seulement que son éloignement les empêchât de le voir aussi souvent qu'elles le désiraient.

Il n'avait trouvé jusqu'ici d'hostilité réelle que

[1] Sorte de tabellion.

chez le consul de Russie; je dis réelle, car les apparences témoignaient une bienveillance parfaite. M. de Dorpat était Russe de cœur encore plus que de naissance; lancé de bonne heure à Pétersbourg pour y faire sa carrière, son esprit naturellement porté à l'intrigue l'avait servi au delà de ses espérances. Chargé plusieurs fois de missions clandestines, et plus que suspectes, il avait fait preuve, dès ses débuts, d'une aptitude et d'un goût prononcé pour ces sortes de rôles; il s'emparait avec un empressement instinctif de tous ceux qui s'offraient à lui, et les recherchait bien loin de les fuir. C'était un esprit ténébreux qui ne se plaisait que dans les ténèbres; son œil était habile à découvrir les trames les plus subtiles, les plus secrètes, et sa main en saisissait les fils et les faisait jouer avec une dextérité merveilleuse. L'intrigue était sa vie et lui était aussi nécessaire que l'air même qu'il respirait; il en faisait pour le plaisir d'en faire, avec amour, avec passion, je dirais avec enthousiasme, si un cœur

de cette trempe était susceptible d'un sentiment aussi noble.

Une fois qu'il s'était proposé un but, il y arrivait d'autant plus sûrement qu'il était plus que facile sur l'emploi des moyens, et n'était gêné dans sa marche par aucun scrupule, aucune considération supérieure. Sa morale à lui, comme à tant d'autres, était le succès ; il immolait tout à ce Dieu corrupteur, insolent, et les habiles étaient les saints qu'il invoquait.

Ce n'était pas un méchant homme au fond, il n'aurait pas fait volontiers le mal gratuitement et en pure perte ; il s'en servait seulement comme d'un instrument nécessaire, en avouant que c'était un malheur ; mais ce n'était pas sa faute, le monde était ainsi fait, et n'ayant pas la prétention de changer les hommes, il fallait bien les prendre comme ils étaient. C'était un cœur sans principes, sans croyances, sans frein, et chez lui la dépra-

vation s'était greffée sur le septicisme. Sa foi politique était de n'en point avoir; il servait le pouvoir, non qu'il y crût et qu'il le trouvât bon, mais parce que c'était le pouvoir, et qu'il faut bien servir quelqu'un ou quelque chose; Russe, il était vendu au czar; Américain, il l'eût été au président.

Ce n'est pas qu'il n'eût une sympathie déclarée pour le gouvernement absolu, mais c'était une sympathie intéressée; il sentait bien qu'il ne pouvait se déployer à son aise que sur ce terrain; que là était sa véritable patrie; que partout ailleurs il serait gêné, et que le grand jour de la liberté le ferait rentrer dans l'ombre. Aussi traitait-il la liberté en ennemie naturelle, et lui faisait-il dans sa position, et avec les armes qu'il avait en main, une guerre acharnée: c'était une lutte à mort entre elle et lui, et la haine qu'il lui portait avait tous les caractères et toute l'âcreté d'une inimitié personnelle.

Tel était le fond de cette âme corrompue. Quant aux formes, nous avons vu qu'elles étaient parfaites. La corruption ne se couvrit jamais d'un masque plus séduisant. M. de Dorpat était l'homme du monde par excellence, jaloux de plaire et y réussissant; prévenant chacun, toujours prêt à obliger, infatigable dans ses démonstrations. Ce rôle lui était si facile, il le jouait depuis si longtemps, que ç'avait fini par n'en plus être un, et il fallait un coup d'œil bien exercé, bien pénétrant pour percer cette brillante enveloppe.

Mais ses airs enjoués et mondains cachaient une plaie profonde; ses talents et ses complaisances ne lui semblaient pas payés; et il n'avait pas encore réussi à se faire ce qu'il appelait une position; en vain s'était-il prostitué à la faveur, vendu corps et âme aux puissances, il était demeuré dans l'obscurité des rangs inférieurs, sans pouvoir atteindre aux grands em-

plois du métier ; il aspirait à la diplomatie, et il n'était, malgré ses vœux ardents et tous ses efforts, qu'un homme de police. Lui-même en avait la conscience, et ce sentiment était le ver rongeur de sa vie. Son rêve unique était de changer de livrée, sinon de maître ; il déplorait d'avoir mal engagé sa carrière, d'avoir fait fausse route, et il n'était pas de sacrifice qu'il ne fût disposé à faire pour parvenir à ses fins.

Sa femme, plus Russe encore que lui, était en même temps sa confidente et sa complice ; elle nourrissait les mêmes désirs, les mêmes espérances ; toute son ambition était de devenir ambassadrice ; elle entretenait son mari dans cette idée fixe, et s'associait à tous ses projets et à toutes ses intrigues. C'est même elle qui l'avait poussé à demander le consulat de Tanger. D'autres auraient pu considérer cette mission comme une disgrâce et un exil, mais ils envisageaient la chose autrement ; ils

ne se dissimulaient ni l'ennui ni le vide qui les attendaient dans cette lointaine résidence ; mais bien loin de se regarder là comme dans un impasse, ils se voyaient au contraire dans la route si ardemment, si longtemps cherchée ; un immense horizon s'ouvrait devant eux. Un consulat leur avait paru le premier échelon de la diplomatie, et comme une ambassade en germe ; c'était un point de transition par lequel il leur fallait nécessairement passer pour changer de carrière ; une fois maîtres de cette position préliminaire, il ne s'agissait pour eux que de l'exploiter habilement, afin d'en conquérir une seconde. . . . .

Faire de l'intrigue et de la politique à Tanger paraît une chose difficile, pourtant M. de Dorpat avait réussi à en faire ; non-seulement il rendait compte à sa cour de tous les secrets de commerce et autres qu'il tirait de ses collègues avec beaucoup d'adresse, mais il avait su mettre à profit le double voisinage de l'Espagne et

d'Alger : d'un œil il scrutait les dispositions du gouvernement marocain à l'égard des conquérants de la Régence, de l'autre il surveillait le mouvement révolutionnaire de la Péninsule, et il avait des intelligences dans les deux camps. De cette manière il était parvenu à se créer une certaine importance; ses dépêches, qu'il ne ménageait pas, avaient de l'intérêt pour le cabinet russe, qui se servait de lui comme d'un agent sûr et dévoué.

Sa manœuvre ne lui avait pas mal réussi, pourtant on ne lui parlait pas encore d'avancement, et son exil commençait à lui paraître long. C'est sur ces entrefaites que le chevalier Robert avait débarqué à Tanger.

Lorsque éclata l'insurrection polonaise, M. de Dorpat se trouvait à Varsovie avec une mission occulte. Ses rapports avec la police russe étaient secrets; il put donc, n'étant pas compromis publiquement, demeurer sans danger dans la ville insurgée. Il affecta, dans tout le cours de

l'insurrection, une neutralité plutôt bienveillante pour les Polonais; mais ils n'en étaient pas moins à ses yeux des rebelles, et il leur était d'autant plus contraire au fond, qu'il n'avait pas foi dans leur révolte et qu'il n'espérait rien d'eux. Il avait soin de mettre ses sympathies d'accord avec ses intérêts.

Tant qu'avait duré la lutte il s'était maintenu dans cette position ambiguë, observant les choses, surveillant les hommes, en attendant de pouvoir utiliser à son profit ses remarques intéressées; la guerre finie, il s'était rangé naturellement du côté du vainqueur en se félicitant de ne s'être jamais laissé prendre aux illusions des vaincus. Le cabinet russe reçut de lui à cette époque d'éminents services; ayant suivi de près les événements et vu les hommes à l'œuvre, il put rendre de tout un compte exact et détaillé, et il ne manqua pas d'assaisonner ses rapports de dénonciations d'autant plus perfides que l'auteur en était inconnu.

Parmi les étrangers qui étaient venus offrir leurs bras aux Polonais, il avait remarqué un jeune Français qui avait paru au premier coup de fusil, et qui s'était donné tout entier à la cause qu'il venait servir. Son audace et sa maturité en avaient fait un auxiliaire précieux, et les Russes n'avaient pas été longtemps sans le distinguer ; ils l'avaient baptisé *le Français*, du nom de sa patrie, et ils disaient de lui ce que Virgile fait dire à Hector : « Ce bras-là aurait » sauvé la ville, si la ville avait pu l'être. » Homme de conseil autant que d'exécution, *le Français* se multipliait; on le trouvait partout en même temps, et partout, dans les assemblées populaires comme dans la mêlée, sa présence électrisait les cœurs.

Il avait trop marqué dans la lutte pour n'être pas signalé l'un des premiers à la vengeance des vainqueurs; M. de Dorpat l'avait pris dans une aversion particulière; c'était l'histoire du

paysan d'Aristide : à force d'en entendre parler et de le voir agir, il avait conçu pour lui une de ces haines sourdes, acharnées, implacables, où il y a tout à la fois de l'envie, de la jalousie, de la crainte, une estime involontaire, une admiration forcée, et le sentiment du mépris qu'on doit inspirer soi-même. Il l'avait suivi de l'œil pendant la guerre comme le chat-tigre épie sa proie, et il s'était bien juré qu'il ne lui échapperait pas, à lui, si la mort lui faisait grâce sur le champ de bataille.

Il avait tenu parole ; mais au moment qu'il croyait livrer à l'échafaud, ou pour le moins aux horreurs de la Sibérie, cet ennemi dont il n'était pas même connu de vue, il avait été déçu dans son espoir sanguinaire : *le Français* avait disparu. Avait-il été tué ou s'il avait réussi à s'échapper ? C'est ce qu'on n'avait jamais pu éclaircir. En vain sa tête avait-elle été mise à prix par l'acharnement des Russes, on n'en avait

jamais eu de nouvelles. Or, M. de Dorpat avait reconnu ou cru reconnaître dans le chevalier Robert ce Français tant haï et dévoué par lui naguère au supplice.

Son cœur, à cette vue, avait battu d'une joie féroce; c'est le destin lui-même qui le lui envoyait pour servir son ambition, et il ne songea plus dès lors qu'aux moyens de s'emparer de lui pour le livrer au czar, ne doutant pas qu'en échange d'un prisonnier si important on ne lui donnât tout ce qu'il demanderait. Sa fortune était faite, il se voyait déjà ambassadeur.

Mais l'entreprise n'était pas sans difficultés; M. de Dorpat lui-même ne se les dissimulait pas. D'abord il avait eu quelque incertitude sur l'identité du personnage, craignant d'être la dupe d'une ressemblance frappante, extraordinaire, mais après tout possible; ensuite le chevalier Robert était Français, par conséquent, sous la protection de son consul, et le Russe

ne pourrait l'enlever à son collègue que par une surprise.

C'est sous l'empire de ces préoccupations qu'il s'était mis à épier le voyageur et à surveiller ses démarches ; les doutes qu'il avait eus sur son indentité s'étaient dissipés en l'approchant de plus près, et en le voyant d'avantage ; il ne lui en restait plus aucun à cet égard. Mais comment se rendre maître de lui? Là était la difficulté. Réclamer son extradition du gouvernement marocain n'était pas un moyen praticable, car elle serait refusée probablement, et, l'accordât-on à ses instances ou à ses menaces, le consul de France n'en permettrait pas l'exécution. Il fallait donc user d'adresse et recourir aux voies détournées puisque les voies directes lui étaient interdites ; aussi bien celles-là lui plaisaient-elles plus que les autres ; car elles étaient dans ses habitudes et selon son tempérament. Un enlèvement était la seule ressource qui lui restât et il s'en occupait activement.

On comprend maintenant avec quelle satisfaction il avait vu le chevalier Robert quitter Tanger pour le jardin d'Amérique, et comment il l'avait encouragé dans une résolution qui servait si bien ses desseins.

—Il se livre lui-même, s'était-il dit, et se jette au-devant du piége ; il ne saurait m'échapper.

Sa femme était de moitié, comme toujours, dans ses projets et dans ses espérances ; elle l'éclairait de ses avis, elle le fortifiait, l'exaltait dans son ambition, et, ligués ensemble pour le crime, ces deux êtres malfaisants avaient les yeux ardemment fixés sur la montagne où respirait leur proie, comme le reptile couve de l'œil, du fond de ses marécages, l'oiseau libre et désarmé qu'il fascine et attire à lui pour le dévorer.



VI.

LE PAYS DES MAURES.

Tout, dans le chevalier Robert, l'audace de son regard, l'assurance de son pas, la fermeté de son geste, son large front, sa parole brève et précise, tout en lui annonçait un homme d'action. Soit que les différentes carrières de l'activité sociale lui eussent été fermées, soit qu'elles lui

eussent fait défaut, le voyage semblait n'être de sa part qu'une protestation contre l'oisiveté, et comme un pis-aller. Quand il rentrait en lui, et qu'il s'absorbait dans ses pensées, sa concentration n'avait point les caractères d'une méditation sereine, volontaire, pacifique, mais tous ceux au contraire d'un regret amer et d'une sourde impatience; il ne descendait pas en lui-même avec calme, il y retombait avec colère, et son âme inquiète et tourmentée vivait dans le trouble et dans l'orage. Sa curiosité n'étant que l'impérieux besoin de sortir de lui-même, et son amour des choses nouvelles une soif inextinguible de diversion et de mouvement, il recherchait, avec un empressement plein d'ardeur tout ce qui avait l'air d'un mystère, tout ce qui promettait un danger, car un danger à courir, un mystère à pénétrer étaient autant d'occupations dont ce cœur avide s'emparait comme d'un aliment : aussi s'était-il vivement intéressé au mystérieux et périlleux voisinage de la sainte.

Il partageait son temps entre la promenade et la retraite; il allait peu à Tanger, et seulement pour y remplir ses devoirs de société envers les consuls; mais il s'en acquittait sans plaisir; ce monde-là avait pour lui peu d'attrait; il le quittait avec plus d'empressement qu'il n'y venait, et regagnait toujours sa montagne avec une satisfaction visible.

Cette solitude austère paraissait en harmonie avec l'état de son âme. Quand il était seul enfin, et qu'il n'avait plus besoin de se forcer lui-même pour imposer aux autres, son large front se chargeait de nuages, et une mélancolie que le spectacle de la nature ne pouvait distraire se répandait sur son pâle visage. Il restait de longues heures assis sur sa terrasse à contempler la mer et les monts d'Europe, et tout son être était absorbé dans une pensée muette et profonde. S'il montait à cheval pour se distraire, il errait au hasard à travers la campagne sans

rien chercher et sans rien voir. Son interprète Benchimol l'accompagnait sur une mule, car le cheval est interdit aux juifs comme étant trop noble pour eux; le cavalier maure que le kaïd lui avait donné pour sauvegarde, et qui représentait l'empereur lui-même aux yeux du peuple, ouvrait la marche sans dévier de la ligne droite et sans jamais retourner la tête, à moins qu'on ne l'appelât; sa calotte rouge et son haïk blanc animaient le paysage et en rompaient seuls la monotomie.

Les environs de Tanger n'ont point l'aspect oriental que nos imaginations européennes prêtent au pays des Maures, et beaucoup de sites en Espagne et en Sicile sont plus africains que l'Afrique elle-même. Ne demandez aux campagnes de Tanger ni ces mirtes, ni ces palmiers, ni ces bois d'orangers et de grenadiers que la fantaisie des poëtes prodigue à ces lointains royaumes; il faut dire, pour être vrai, que rien n'est plus décevant que ces rêves, et que rien

n'est plus prosaïque que cette nature tant célébrée..

Toute cette contrée est sèche et déboisée; ici c'est une grande plaine couverte à perte de vue de ciguë et de dent-de-lion; là une chaîne de collines basses et plates sans grâce et sans fraîcheur; ailleurs ce sont des fourrés d'arbustes nains, plus loin des terres brutes coupées de fondrières et de ravins sans eau. Du côté de la mer, la plage est nue et bordée de dunes stériles; du côté de Gébel-Kébir, le sol est plus mouvant sans être plus pittoresque; la montagne est nue comme la grève, et à l'exception de quelques oliviers rabougris, jetés au hasard sur ses flancs, on chercherait en vain, je ne dis pas un cèdre ou un palmier, mais un arbre quelconque dans cette vaste et monotone étendue. Le jardin d'Amérique est une exception et une véritable oasis au milieu de ce désert aride.

La partie cultivée du pays, et celle-là est

presque imperceptible, l'est fort mal, et tout juste ce qu'il faut pour ne pas laisser mourir de faim les habitants; une charrue grossière dont le soc est souvent de bois, écorche à peine le sol, nonchalamment tirée par un âne ou par un mulet, quelquefois par une femme; le reste de la contrée est en friches depuis des siècles.

Quelques misérables adouars formés de huttes de paille et de boue; quelques maigres troupeaux de vaches grises ou de chameaux bruns et pelés; çà et là un tas de pierres indiquant la sépulture d'un homme assassiné, comme les *milagros* espagnols, voilà les seuls accidents de ces paysages décolorés. Ajoutez à cela que l'eau manque partout quand il ne pleut pas; les citernes saumâtres, creusées à de longs intervalles au milieu des champs, sont de bien pauvres ressources contre les ardeurs de la canicule.

Nulle part la haine des chrétiens n'est aussi vivace, aussi implacable qu'au Maroc, surtout

sur les côtes; le voisinage et la vue de l'Europe ne font qu'envenimer ces inimitiés séculaires, bien loin de les assoupir, comme si les Maures, chassés de l'Espagne, eussent légué à leurs enfants cet héritage de vengeance et d'extermination. Quoique la résidence des consuls européens et la protection dont ils sont l'objet de la part de l'empereur aient un peu humanisé, sous ce rapport, les mœurs de Tanger, il ne faut pas trop s'y fier; la bête n'est apprivoisée qu'à demi, et sa férocité naturelle reparaît en maintes occasions. Malgré ce danger, Robert pour qui la solitude absolue semblait être un besoin, renvoyait souvent son escorte et galopait seul à travers les landes et les pâturages.

Son cheval blanc était connu dans le pays, et sa présence inspirait aux naturels une sorte de terreur superstitieuse qui les tenait en respect et qui contre-balançait, dans ces âmes grossières la rage sanglante du fanatisme. L'audace

de Sidi Chrétien, c'est le nom qu'ils lui donnaient, leur causait plus d'effroi que de colère, et ils le redoutaient plus seul qu'accompagné. Il fallait qu'un charme magique l'environnât pour qu'il osât se risquer ainsi, et son intrépidité même était un bouclier à l'abri duquel il marchait en sûreté.

Quand les chameliers et les pâtres voyaient poindre à l'horizon le cavalier fatal, il leur semblait voir apparaître quelque génie malfaisant qui venait jeter des sorts sur leurs cabanes, sur leurs troupeaux, et ils se mettaient incontinent sous la protection du prophète, afin qu'il les préservât des maléfices du mécréant; s'il traversait quelque village ou quelque adouar, la population fuyait devant lui tout éperdue; il créait le vide sur son passage.

On s'étonnait que la nouvelle sainte de la montagne d'Amérique le souffrît si près d'elle, et qu'elle n'eût pas déjà châtié sa témérité sacri-

lége. Qui donc était-il pour conjurer ainsi les foudres du prophète? quelle puissance supérieure veillait sur lui? Ces problèmes sans solution frappaient les imaginations populaires, d'autant plus accessibles au merveilleux qu'elles sont plus incultes, plus ignorantes, et si le chevalier Robert était l'homme mystérieux pour les consuls et leurs femmes, Sidi Chrétien l'était bien davantage pour les indigènes.

Lui-même était surpris de la bénignité de la sainte. Comment, en effet, avait-elle toléré son voisinage après les malédictions dont elle l'avait chargé, et les châtiments dont elle l'avait menacé? Il ne se rendait pas bien compte d'une clémence si inespérée, et il en était venu à croire que tout cela n'avait été qu'une plaisanterie; car comment supposer qu'une Marocaine sût le français? Ce qui le fortifiait dans son scepticisme, c'est que depuis son installation il n'avait pas rencontré la sainte une seule fois,

quoique, dès le lendemain, il l'eût cherchée jusqu'en ses derniers asiles ; il avait même poussé jusqu'au tombeau du santon, et il n'était pas tombé mort au seuil du redoutable sanctuaire ; l'épée exterminatrice de l'ange Gabriel était restée au fourreau ; ni l'ange ni la sainte ne lui étaient apparus. — C'est donc moi qui l'ai chassée, se dit-il enfin ; c'est l'histoire de la montagne de Mahomet : voyant qu'elle ne voulait pas venir vers lui, il alla vers elle ; ainsi a fait la sainte avec moi : je n'ai pas voulu lui céder la place, c'est elle qui me l'a cédée. Je suis maître du champ de bataille.

Toutefois il déplorait sa victoire, bien loin de s'en féliciter, et il la considérait comme une véritable mésaventure. Le voisinage de la mystérieuse inconnue, et les recherches qu'il avait faites en arrivant, avaient jeté de l'intérêt dans sa retraite ; au lieu de s'alarmer des périls dont il était menacé, il s'était promis pour l'avenir des

émotions vives et des incidents romanesques; mais ses beaux rêves s'étaient évanouis avec la sainte, et il avait perdu l'espérance, du même coup qui lui avait rendu la sécurité. La nuit lui parut plus sombre après l'éclat fantastique de ce rapide éclair.

Un soir qu'il remontait chez lui avec Benchimol, il rencontra un Maure qui descendait la montagne à cheval; un petit nègre à pied marchait devant lui en chantant des airs sauvages.

— Seigneur, dit Benchimol à Robert, ce vieillard est un des personnages les plus considérables de Tanger. Il vint d'Alger s'établir ici après la conquête de sa ville natale par vos compatriotes. C'est un homme savant qui a vu l'Europe, dit-on, dans sa jeunesse, et dont les richesses sont incalculables. On ne l'appelle ici que le riche Algérien. Il a obtenu de l'empereur la permission d'habiter la Kassaba,

faveur signalée que personne, pas même des schériffs, n'avait obtenue avant lui. Il vous regarde avec curiosité ; voulez-vous que je lui adresse la parole en votre nom? il en sera flatté, et vous invitera peut-être à aller chez lui ; vous aurez là une belle occasion de visiter un intérieur arabe.

L'interprète parlait encore, que le cheval du Maure touchait celui du chevalier Robert ; le sentier était étroit, il fallut s'arrêter : dans cette halte obligée, le Maure prévint le chrétien, et salua le premier.

— *Salem alikom!* lui dit-il d'une voix gracieuse.

Ce salut, qui veut dire : La paix soit avec vous! était une distinction flatteuse dans la bouche d'un musulman; car c'est celui que les vrais croyants échangent entre eux, les infidèles n'en sont pas dignes. Ce début annonçait un homme bien élevé et sans préjugés ; Robert répondit comme il le

devait à cette avance hospitalière, et la conversation s'engagea ; mais elle ne pouvait être ni très-animée ni très-rapide, car tout devait nécessairement passer par l'organe de Benchimol qui traduisait en arabe ce que Robert lui disait en espagnol, et en espagnol ce que le Maure lui disait en arabe. On s'en tint longtemps aux compliments d'usage et aux protestations, et l'on épuisa de part et d'autre toutes les formules du cérémonial maure et chrétien.

Comme ce flot banal était près de tarir, le Maure fit dire à Robert de lui parler français ; il avait su cette langue autrefois, il en avait ressaisi quelques mots récemment lors de la conquête d'Alger, et s'il n'en savait plus assez pour la parler, peut-être réussirait-il à la comprendre. Robert ne vit dans cette prétention qu'un accès de vanité, mais il changea bientôt d'opinion ; le dialogue était parfaitement suivi ; il n'y avait de la part du vieillard ni quiproquo, ni mal-

entendu, et il entremêlait même son arabe de mots français, prononcés il est vrai un peu gauchement, mais employés dans leur sens exact.

—Je suis sur la terre des miracles, dit Robert, et je vais de surprise en surprise; l'autre jour c'était la sainte qui me parlait français ; aujourd'hui c'est vous; demain qui sera-ce encore?

—Quant à moi, il n'y a rien d'extraordinaire, puisque j'ai vu la France dans ma jeunesse; mais pour la sainte, cela m'étonne et me confond. Il faut qu'elle ait reçu du prophète le don des langues en récompense de la sainteté de sa vie.

— J'en ai eu l'idée moi-même, et je le lui ai dit. Mais pourriez-vous m'apprendre ce qu'elle est devenue, car je ne l'ai plus vue paraître, et je l'ai cherchée en vain ?

— Elle ne se montre point à ceux qui la cherchent dans des vues de curiosité profane,

avec le sarcasme aux lèvres et l'incrédulité dans le cœur.

— Mais, vous, avez-vous le bonheur de la rencontrer ?

— Je la quitte à l'instant. Jamais, jusqu'ici, elle ne s'est refusée à mes pieux hommages.

— C'est donc encore là un miracle : accessible à tout le monde, elle n'est invisible que pour moi.

— Croyez et vous la verrez.

— Mais comment croire en elle si je ne la vois pas, et si je doute même de son existence.

— Nous ne nions pas, nous, les fidèles enfants du prophète, que vos saints ne soient des saints ; ne niez pas, vous, la sainteté des nôtres ; soyez justes, comme nous sommes justes ô, Nazaréens! L'avenir est à Dieu ; mais il ouvre à ses

élus le livre de vie, et les mystères leur sont révélés.

— Le doute n'est pas l'incrédulité ; faites seulement que je voie votre sainte et je ne refuse pas de croire en elle.

— S'il en était ainsi, vous la verriez. Mais il ne faut pas désespérer de la grâce céleste ; Allah est puissant et miséricordieux ; quand il veut quelque chose il crée ses moyens ; qui sait s'il ne vous a pas attiré sur cette montagne pour toucher votre cœur par le voisinage d'une si grande sainte ? Ne vous raidissez pas contre la vérité, et saisissez avec reconnaissance l'occasion qui vous est offerte. Les oiseaux qui traversent l'air ne laissent qu'un son, mais l'homme passe et sa renommée survit ; laissez-en donc une bonne dans le pays des croyants, en croyant aussi ; mais hâtez-vous, le temps a le pas plus rapide. La mort est un chameau noir qui s'agenouille à toutes les portes, n'attendez pas qu'il s'age-

nouille à la vôtre pour faire les préparatifs du départ. Allumez votre flambeau avant que les ténèbres n'arrivent.

L'Arabe prononça ces métaphores d'une voix grave et sententieuse, peut-être même affectée; quand il vit que l'étranger l'écoutait sérieusement;

— Je vous remercie, ajouta-t-il, de ne pas recevoir mes paroles d'un air railleur, et je vous en félicite pour vous-même, car la raillerie est l'éclair de la calomnie. Vous avez le cœur droit, et votre esprit n'est point frivole, c'est pourquoi vous me plaisez; je désire vous connaître et vous recevoir dans ma maison. Vous n'aurez qu'à frapper trois coups à la porte de la Kassaba, et l'on vous répondra : Chrétien, sois le bienvenu sous le toit d'Abdalah !

— Abdalah ne m'attendra pas longtemps; dès demain le chrétien ira frapper avec reconnaissance à la porte de la Kassaba.

A ces mots ils se séparèrent.

— Ce que je vous avais prédit est arrivé, dit l'interprète à Robert quand ils eurent fait quelques pas; et, ma foi! je vous en félicite; vous êtes favorisé et vous verrez des choses qu'aucun étranger n'a vues avant vous. Préparez-vous à l'admiration; Abdalah a je ne sais combien de femmes, toutes plus belles, dit-on, les unes que les autres; si vous ne les voyez pas, vous verrez du moins le lieu qu'elles habitent, et c'est là une faveur dont tous les consuls seront jaloux, car aucun ne peut se vanter d'avoir passé le seuil de la Kassaba.

Le juif s'étendit longtemps avec une complaisance toute judaïque sur le luxe et la magnificence du riche Algérien; mais le vent emportait ses paroles; Robert ne l'écoutait pas, son esprit était tout entier à la sainte qu'il avait crue morte, et dont il venait d'apprendre la résurrection. S'il s'était jusqu'alors mépris sur l'impression

que l'inconnue avait produite en lui, et s'il s'était dissimulé à lui-même le regret que sa perte lui avait causé, la nouvelle de sa réapparition dut l'éclairer sur la nature de ses préoccupations. C'était plus que de la curiosité; la beauté, la jeunesse de cette femme étrange, l'avaient frappé autant que la bizarrerie de ses paroles et la singularité de sa vie; le mystère ajoutait à tous ces prestiges, et son imagination, exaltée par la solitude, l'emportant au ciel doré des chimères, il faisait tout éveillé des songes dignes du sommeil des fées ou des poëtes.

Il rentra dans sa villa tout absorbé dans ces énigmes, et peu s'en fallut qu'il n'allât, dès la nuit même, chercher la sainte dans l'ombre muette et ténébreuse de ses bois sacrés.

VII.

LA KASSABA.

La Kassaba est l'édifice le plus apparent de Tanger, et même le seul qui mérite ce nom; tous les autres, excepté les mosquées et les consulats, ne sont auprès que de misérables bicoques. Nous avons vu qu'elle est bâtie à la pointe d'une colline qui commande la ville; la rue

qui y mène n'est qu'un raide sentier tracé en zig-zag, mais elle a une porte sur la campagne, et de ce côté l'accès en est moins difficile et plus pittoresque. La Kassaba a pu faire autrefois l'office de forteresse, elle ne le pourrait plus aujourd'hui, et Tanger serait fort mal défendu par elle; elle est tout à fait désarmée, démantelée, et les créneaux du vieux donjon carré qui la couvre de son ombre sont religieusement abandonnés aux cigognes; ce serait un sacrilége que de les déranger; la cigogne est l'oiseau sacré des Maures; sa vue porte bonheur, et la superstition populaire regarde les lieux où elle veut bien nicher comme bénis du ciel.

La Kassaba est un monument curieux de la moderne architecture moresque, et sous ce rapport, il est intéressant à étudier dans ses détails; ses arcs taillés en trois quarts de cercle, ses portes sculptées, ses plafonds concaves, ses arabesques capricieuses rappellent en plus d'un endroit,

quoiqu'ils soient d'une date plus récente, l'Alcazar de Séville et l'Alhambra de Grenade. Quant à l'ensemble, il serait difficile d'y reconnaître un plan, tant il règne de confusion. Tout semble avoir été bâti au hasard : c'est un grand pêle-mêle, un dédale inextricable où l'œil se perd.

Tout un côté de l'édifice est depuis longtemps inhabité et inhabitable, et il commence même à tomber en ruine; déjà les palombes et les hirondelles se sont emparées des salles désertes et croulantes; la partie épargnée du temps sert dans l'occasion de prison d'état. L'aile du château qui avait été cédée à Abdalah par une grâce toute spéciale, est la mieux conservée et la plus somptueuse.

Le lendemain de sa rencontre avec le chevalier Robert, celui-ci se présenta à la porte de la Kassaba; les soldats qui en font la garde, accroupis sur des nattes de jonc, étaient prévenus de sa visite et l'introduisirent sur-le-champ. On

pénètre dans l'intérieur par un long couloir sombre et oblique qui a l'air d'un souterrain ou d'une galerie du Simplon ; cette voûte obscure débouche dans une assez vaste cour pavée de dalles de pierre et ornée d'un portique dont les colonnes sont évidemment romaines ; plusieurs appartements s'ouvrent sur ce vestibule; mais ce sont les plus maltraités par le temps, et ils sont complétement abandonnés ; les sculptures des plafonds sont à moitié tombées, les arabesques presque entièrement effacées, et les portes vermoulues ne roulent plus sans danger sur leurs gonds rouillés.

Les palombes nichées dans les décombres s'envolaient par nuées bruyantes sur les pas du visiteur ; puis le silence, un silence morne et profond, reprenait possession de cette enceinte désolée ; le mystère et la contrainte étaient partout répandus ; le soldat qui précédait Robert dans ce grand labyrinthe de cours et de corri-

dors marchait sur la pointe des pieds et sans ouvrir la bouche ; s'il hasardait un monosyllabe, c'était d'une voix basse et étouffée, comme s'il eût craint l'écho de ses propres paroles. Robert suivait avec son interprète, muets tous les deux.

Ils arrivèrent ainsi à une porte fermée plus solidement que les autres; le soldat y frappa trois coups et se retira immédiatement sans attendre la réponse, comme s'il avait eu hâte de retourner à son poste. Resté seul avec Benchimol devant cette porte qui ne paraissait pas vouloir s'ouvrir de sitôt, Robert eut le loisir d'en admirer la coupe élégante et les fines sculptures. Enfin les verrous se tirèrent, la clef tourna plusieurs fois dans la serrure, et la porte mystérieuse s'ouvrit lentement. Cette première porte franchie et refermée avec le même soin que si l'on avait été dans une prison, une seconde se présenta, mais celle-là s'ouvrit d'elle-même.

Abdalah parut sur le seuil pour recevoir son hôte. Il lui souhaita la bienvenue avec une politesse noble et gracieuse, et l'introduisit aussitôt dans les appartements, en ayant soin de le précéder partout, ce qui, au Maroc, est le comble de la politesse.

Ils traversèrent sans s'y arrêter plusieurs appartements richement meublés et pénétrèrent dans un petit salon de plain-pied où le jour n'entrait que par la porte; ce salon, carré-long comme presque toutes les pièces maurès, donnait sur une cour qu'on avait dépavée pour en faire un jardin; un épais gazon avait remplacé les dalles et couvrait le sol; des orangers étaient plantés tout autour en guise de portiques, et un bassin de marbre blanc bordé de rosiers, de jasmins et de grenadiers recevait un jet d'eau dont le murmure monotone était la seule voix de cette retraite fraîche et silencieuse. Assoupie par le gazouillement de

l'eau plaintive, la cigogne d'Abdalah était immobile au bord du bassin. Les parfums du jardin se répandaient dans l'appartement, et la riche et luisante verdure des orangers éclairés du soleil y projetait des reflets chauds et dorés; les angles seuls demeuraient dans l'ombre, et cette lutte entre la lumière et l'obscurité donnait au salon un air de mystère propre au recueillement. Le plafond, en dôme et fort élevé, était, ainsi que la porte, sculpté avec une délicatesse extrême, et les dorures en étaient conservées avec un soin minutieux; les lambris étaient couverts d'arabesques peintes en rouge et en bleu, et le parquet de marbre disparaissait sous des tapis moelleux et brillants. Les extrémités étaient pourvues de divans en soie rouge fort larges et fort bas, afin qu'on s'y pût jeter plus à l'aise, et des carreaux de même couleur étaient dispersés çà et là pour la commodité des visiteurs. Tout cela était simple et riche, et quelques armes de prix suspendues aux panneaux

de la porte étaient le seul ornement inutile de ce charmant boudoir. Une collation, composée de boissons fraîches, d'*irébisas*, d'*efkakès* et autres gâteaux indigènes, était préparée sur une table ronde d'un pied de haut tout au plus.

Abdalah fit asseoir Robert sur un divan, il prit place à côté de lui, et la conversation s'engagea par l'entremise de Benchimol.

— La leçon d'hier m'a profité, dit Abdalah après les premiers compliments, peut-être me rappellerai-je assez votre langage pour nous passer d'interprète.

Et tout de suite il se mit à parler français d'une manière correcte et intelligible.

— Vos compatriotes m'ont bien accueilli dans ma jeunesse, et aujourd'hui que je suis vieux, il m'est doux de vous exprimer dans leur langue et la vôtre la reconnaissance que je leur ai vouée. J'étais bien jeune alors, et vous

n'étiez pas né; une révolution formidable venait de frapper votre patrie de son marteau de fer; le sang coulait encore de ses blessures dont vous n'avez pu voir que les cicatrices; j'ai gardé de cette époque furieuse un souvenir vivant, et, de retour dans mes foyers, j'ai béni bien des fois le prophète d'avoir épargné à la terre des croyants de si sanglantes catastrophes. Il fallait que vos pères eussent bien péché pour que leurs enfants fussent soumis à une si terrible expiation.

— Si l'on mesure les crimes des pères aux épreuves des enfants, quelle race pécha plus que la vôtre, car quelle race est plus éprouvée? Mais pardon, je ne viens point pour médire des vôtres; parlons d'autre chose, et laissez-moi vous dire avant tout combien je suis touché de votre hospitalité.

— L'hospitalité est une monnaie qui enrichit celui qui la dépense, non celui qui la reçoit : c'est donc moi qui vous dois de la

gratitude. Mais que parlez-vous de m'offenser? ne craignez jamais de le faire en vous exprimant avec droiture et sincérité; la vérité est bonne quoique amère; et il faut savoir ouvrir les yeux et les oreilles de peur qu'on ne nous les ouvre de force. Malheur à ceux qui ignorent, faute d'avoir voulu écouter et regarder! L'ignorance volontaire est la pire de toutes les ignorances.

— C'est à vous de parler, et à moi d'écouter, car je ne suis que d'hier parmi vous, et j'ai tout à apprendre de vos cheveux blancs.

— La sagesse n'est pas dans la couleur des cheveux, elle est dans la tête. Jeune homme, je vous estime et vous vénère, car vous avez l'amour de la science, et vous la poursuivez à travers la terre comme les autres poursuivent la richesse; vous avez raison, l'homme qui n'a rien vu ne sait rien; c'est en voyant beaucoup qu'on apprend quelque chose; un savant dans

sa patrie est comme l'or dans sa mine. La science est un arbre élevé dont les fruits sont difficiles à cueillir, mais ils sont doux quand on les atteint.

Robert ne répondit rien à ces flatteries sententieuses, et l'encens que le vieillard brûlait devant lui s'évanouit comme une vaine fumée; bien loin de s'en laisser enivrer, il parut faire au contraire un retour sur lui-même, comme s'il n'eût pas mérité l'éloge qui lui était décerné; il devint sérieux, soucieux même, et la conversation tomba.

— Pardonnez à votre tour, reprit Abdalah; je vous afflige peut-être en vous rappelant aux souvenirs de la patrie absente.

— Oui, l'absence est triste quoique volontaire; la pensée de tout ce qu'on a quitté devient plus chère et plus cuisante à mesure qu'on s'éloigne; le voyage éclaire et fortifie, mais il attriste, et l'isolement a de mauvais jours. Heureux qui ne les

a pas connus et qui ne sentit jamais ce serrement de cœur poignant que tout homme éprouve en voyant pâlir et disparaître à l'horizon les montagnes de la patrie! Mille choses nouvelles s'offrent en vain aux regards du voyageur, le souvenir du pays natal se dresse dans son cœur comme une ombre plaintive au milieu des fêtes de l'étranger.

Abdalah écoutait ces paroles avec une émotion qui démentait son impassibilité naturelle; son attendrissement était sensible, quoiqu'il cherchât à le dissimuler. Robert le regarda d'un air étonné, leurs yeux se rencontrèrent, et il s'établit entre eux subitement je ne sais quelle communication sourde, intime, magnétique, pour ainsi dire, et révélatrice, qui les fit rougir tous les deux à la fois; ils se serrèrent la main sans parler; on eût dit deux exilés qui se reconnaissaient tout à coup pour les enfants de la même patrie et à qui une joie mêlée d'inquiétude ôtait la parole.

Un silence expressif régna quelque temps, et il était si profond, qu'on entendait le murmure du jet d'eau et le léger bruissement des feuilles froissées par la brise. En ce moment un rayon de soleil perça comme une flèche de feu le ceintre moresque de la porte, et vint tomber sur Abdalah, en dorant sa barbe et son turban. Ce fut une véritable transfiguration : cette tête illuminée se détachait comme un christ de Rembrandt sur le fond noir de l'appartement. Robert demeura frappé, presque fasciné par cette vision radieuse. Il se leva brusquement, et se promena à grands pas pour détruire le charme qui le tyrannisait, et pour échapper aux hypothèses qui se pressaient dans son esprit.

. . . .

— Non, se disait-il, cet homme n'est pas ce qu'il paraît être; il y a là-dessous un nouveau mystère; cette tête n'est pas la tête d'un Maure.

En se parlant ainsi à lui-même, il attachait sur son hôte un regard scrutateur; mais Ab-

dalah rompit le cours de ses pensées, soit qu'il les eût devinées, soit que le hasard l'eût fait tomber juste.

— Jeune homme, lui dit-il, d'une voix grave, en mettant sa main dans la sienne, le salut de l'homme est de garder sa langue.

L'avertissement venait à propos, car Robert était au moment de ne plus garder la sienne; vaincu par la curiosité, il allait peut-être, malgré sa réserve habituelle, hasarder quelque question indiscrète; la sentence d'Abdalah lui scella la bouche.

— L'avenir manifeste les choses cachées, reprit l'Arabe de sa voix sententieuse; après les ténèbres, la lumière; il y a un temps pour chaque chose.

On pouvait prendre ces métaphores pour une demi-confidence et pour un engagement implicite d'en dire davantage; Abdalah lui-

même sembla bien avoir donné ce sens à ses paroles, car il ajouta :

— Une promesse est une dette.

— Il promet de me dire son secret, pensa Robert ; car il est visible qu'il en a un.

Résolu à ne point forcer sa confiance, et à ne pas la perdre en la brusquant, il le laissait patiemment venir à lui. Mais Abdalah n'était pas disposé à payer immédiatement la dette qu'il venait de contracter ; il détourna au contraire la conversation, et Robert prit congé, voyant qu'il n'obtiendrait rien ce jour-là. Il fut reconduit avec la même solennité qui avait présidé à sa réception, et il sortit de la Kassaba sans avoir aperçu les femmes qui l'habitaient, ni même entrevu leur appartement. De plus sérieuses préoccupations s'étaient emparées de son esprit et l'avaient distrait de la curiosité puérile que Benchimol avait cherché à éveiller en lui. L'homme l'avait trop intéressé pour qu'il songeât à autre chose. D'ail-

leurs il comptait bien revenir, et le temps ne lui manquerait pas pour voir ce qu'il avait négligé dans cette première visite. Il se promettait surtout un singulier plaisir à se faire raconter les voyages d'Abdalah, et à voir la révolution française jugée au point de vue musulman.

De la Kassaba il descendit chez son ancien hôte le consul, de France ; n'ayant pas besoin d'interprète pour cette visite, il fit prendre les devants à Benchimol; mais celui-ci, au lieu d'aller directement l'attendre à la porte du Sauk, comme il en avait l'ordre, s'en alla droit au consulat de Russie et y entra par les derrières.

— Eh bien! lui demanda M. de Dorpat, quoi de nouveau?

— Rien encore. Les Riffins viennent rarement à Tanger, et je ne puis aller au devant d'eux de peur d'éveiller les soupçons; il faut attendre que le hasard m'en fasse rencontrer quelqu'un qui donne avis aux autres.

— C'est juste.' Cette affaire doit être menée avec circonspection; c'est le moyen de me prouver ta reconnaissance.

— Votre excellence y peut compter : depuis le jour où elle m'a sauvé du bâton que m'avait adjugé le muhtesib[1] de malédiction, a-t-elle cessé de trouver en moi un serviteur dévoué?

— Je ne me plains pas de toi; continue comme tu as commencé et ta fortune est assurée. Mais surtout de la discrétion; que jamais rien ne puisse faire soupçonner au chevalier Robert que tu me connais et que tu es connu de moi.

— Oh! quant à cela, votre excellence peut être tranquille et dormir en paix. Je n'entre ici qu'en cachette et personne ne nous a jamais vus causer ensemble.

[1] Chef de la police.

— C'est bien.

— L'entreprise est délicate, mais je réponds du succès, et je voudrais être aussi sûr de la vie future que je le suis de vous livrer votre homme. Je ne suis point suspect à ses yeux et je détourne son attention de moi en l'occupant d'autre chose; ce n'est pas toujours facile, car il est furieusement taciturne et concentré. Il semble que rien ne l'intéresse et qu'il fasse fi de tout. Pourtant je réussis à le distraire ; aujourd'hui je l'ai conduit chez l'Algérien ; ils ont parlé français comme des Parisiens, si bien que je n'ai pas compris grand chose à la conversation, mais il n'y a pas de danger que les soupçons lui arrivent de ce côté. Abdalah vit au fond de son harem sans se douter le moins du monde de ce qui se passe dehors, et je crois, par ma foi, que le bonhomme s'est mis en tête de convertir votre Français. Cette connaissance a moins d'inconvénients que celle des consuls, qui ont toujours l'œil ouvert les uns sur les

autres, et qui ont des espions partout. C'est contre eux qu'il faut être sur ses gardes. Que votre excellence se fie seulement à moi et tout ira bien. Je ne demande qu'un peu de temps.

Quand le chevalier Robert parut à la porte du Sauk, il trouva Benchimol qui l'attendait, et ils remontèrent ensemble à la villa.

VIII.

A LA CLARTÉ DES ÉTOILES.

Quelques jours après sa visite à la Kassaba, le chevalier Robert était seul sur la montagne, assis

> A guisa di leon, quando si posa,

comme le Sordello du Dante. Le soleil venait de se plonger dans l'Océan et les derniers rayons rougissaient à peine encore la crête des monts d'Es-

pagne. Le double rocher de Gibraltar dominait au loin les flots comme un géant à deux têtes. Les eaux du détroit étaient d'un bleu sombre, quelques barques de pêcheurs, et de rares navires de passage le sillonnaient à de longs intervalles. La journée avait été brûlante, mais les brises marines tempéraient les ardeurs du jour, et la création tout entière respirait avec ivresse la molle fraîcheur du couchant; les fleurs, crispées et fanées par le soleil, se dilataient amoureusement aux vents du soir et semblaient éclore de nouveau; mille parfums agrestes et suaves émanaient de la terre, mille oiseaux confondaient leurs chants dans les bois, et de temps en temps une grande cigogne au vol oblique traversait le ciel pour regagner les murs consacrés de la Kassaba. Peu à peu les derniers rayons s'éteignirent; le crépuscule, toujours si court sous ces latitudes, s'assombrit; il ne passa plus de cigognes; les oiseaux endormis se turent sous la ramée; les premières étoiles s'allumè-

rent, et la rosée nocturne répandit sur la nature sa moiteur vivifiante. Un silence si profond qu'on aurait pu entendre respirer les plantes régnait dans l'espace, et les ténèbres visibles des nuits méridionales couvraient la mer et ses hauts rivages.

Comme Robert était là, seul, écoutant ce silence et contemplant ces ténèbres, une figure blanche parut devant lui à travers l'ombre des chênes; son cœur battit fortement : c'était la sainte qu'il avait tant cherchée et qu'il avait désespéré de jamais rencontrer. Le cherchait-elle ou si le hasard seul l'amenait près de lui? Peut-être ne faisait-elle que passer et ne l'avait-elle pas même aperçu dans la demi-obscurité du crépuscule. Il demeura immobile et muet à sa place, attendant avec anxiété ce qu'elle allait faire lorsqu'elle le reconnaîtrait; ses doutes furent bientôt levés.

—Tout dort, lui dit-elle en français en se pla-

çant devant lui, les bras croisés sur la poitrine, mais l'esprit de Dieu veille en moi; c'est lui qui m'amène ici; je viens voir jusqu'où tu es capable de pousser la témérité : tu m'as cherchée, je le sais; mais tu ne m'as pas trouvée, car je me rends invisible à l'incrédulité. Ce soir, c'est moi qui te préviens : me voici; que me veux-tu? pourquoi me cherchais-tu? Parle.

Et comme Robert, frappé d'étonnement, ne lui répondait pas assez vite.

— Tu gardes le silence, ajouta-t-elle; aurais-tu peur?

— Peur!... Oui, j'ai peur de ta beauté, et j'envie à votre prophète la possession d'une épouse telle que toi.

— Chrétien, n'ajoute pas le blasphème à la profanation.

— Je ne blasphème personne ni ne profane

rien. Je te dis que tu es belle, et je ne suis venu habiter ta montagne que pour te voir plus souvent et de plus près ; je t'en voulais de me tenir rigueur, maintenant je te remercie d'avoir exaucé mes vœux.

— Tes vœux ! quels sont-ils ces vœux? que prétends-tu et que veux-tu de moi ?

— Puisque tu sais ma langue, tu dois savoir aussi mes pensées; sinon, demande-les à ton prophète, comme il t'a révélé l'une, il te révèlera les autres.

— Tu as raison, je vais le retrouver dans ma retraite. Adieu !

— Oh ! que non pas! s'écria Robert en s'élançant vers elle, et la retenant par la main, tu ne m'échapperas pas ainsi, et puisque je te rencontre enfin, je veux et j'entends profiter de la rencontre.

— Parle donc et dis ce que tu veux.

— Je veux savoir le mystère de ta vie ; pourquoi, si jeune et si belle, tu vis ici dans un isolement si peu fait pour toi ; comment tu sais ma langue, et qui a pu te l'apprendre. Serais-tu née chrétienne, et aurais-tu abjuré ta foi? ou si tu es quelque chose à cet Abdalah qui, lui aussi, sait ma langue et qui vient te visiter si souvent, quel lien t'attache à ce vieillard? quel secret te lie à lui, et vous lie tous les deux à la France? qui êtes-vous, êtres mytérieux et bizarres? quelle est votre naissance? où fut votre berceau et quelle fatalité vous a jetés sur cette terre où vous paraissez étrangers? Tout cela m'occupe, tout cela m'agite ; il faut que tu parles, et que je sache enfin tout ce que je veux savoir.

— Tu es pressant, et tu veux savoir beaucoup de choses ; mais toi, qui questionnes avec tant d'autorité, qui es-tu et que viens-tu faire sur ma

montagne? pourquoi vis-tu seul ici? qui t'a forcé de quitter l'Europe?

— L'Europe! répéta Robert avec mélancolie, l'Europe! oh! pourquoi l'ai-je quittée? que n'y suis-je encore à cette heure! qu'elle m'apparaît glorieuse et belle au milieu des barbares! que son souvenir m'est cher et qu'il m'est doux d'y reposer ma pensée!

— Tu l'aimes donc bien cette Europe?

— Si je l'aime!

— Si tu l'aimes tant, pourquoi l'avoir abandonnée?

— Je ne l'ai quittée un jour que pour la retrouver plus belle le lendemain. Hélas! ajouta-t-il avec amertume, je crains que ce jour ne soit bien long.

— Que ne l'abrèges-tu? Si le regret du pays natal est si vif en toi, pourquoi n'y retournes-tu pas aujourd'hui même? quels liens

si puissants t'attachent à la terre que tu appelles des barbares, que tu ne puisses les rompre si la voix de la patrie parle si fort en toi?

— Ces liens, dit Robert en se parlant à lui-même, sont ceux qui clouaient Prométhée à son rocher; cette montagne est mon Caucase, et j'ai la serre du vautour au cœur. Mais toi à qui je parle, fille de l'islamisme et de la barbarie, je te parle en vain, tu ne saurais me comprendre.

— Qu'en sais-tu? et puis si je ne te comprends pas encore, je désire y parvenir; éclaire donc mon ignorance, et dissipe les ténèbres dans lesquelles j'ai vécu jusqu'à ce jour.

— Que signifie cette subite humilité? comment l'épouse du prophète abaisse-t-elle son orgueil devant l'indignité d'un infidèle? Quelle métamorphose! quelle nouveauté! Tu voulais me convertir et c'est moi qui t'ai convertie.

— Raille-moi, si tu veux, mais réponds-moi;

parle-moi de cette Europe que tu aimes, et que je voudrais tant connaître. Elle est donc bien belle?

— Oui, certes, elle l'est; le soleil n'éclaire rien de si beau sur la terre. L'Europe est la reine du monde. C'est entre ses mains puissantes que Dieu a remis le sceptre de l'intelligence, et il l'a marquée au front du sceau de son amour et de sa prédilection. C'est là qu'on pense, c'est là qu'on cherche, c'est là qu'on vit. Qu'un mot de gloire et d'enthousiasme parte d'une de ses mille cités, l'écho de toutes les autres s'éveille aussitôt et répond. Tandis qu'ici l'on dort, et qu'ailleurs on imite, en Europe, on veille et l'on crée. Tout le monde, chacun dans son cercle, et beaucoup même sans le savoir, y travaillent au grand œuvre; c'est une sainte ligue, une ligue universelle, infatigable, organisée contre l'erreur, la force brutale et l'ignorance. Ici on aplanit les montagnes; là on exhausse les vallées; ailleurs

on creuse le globe jusqu'au fond de ses entrailles pour lui arracher ses trésors; plus loin on dompte les fleuves, on en crée de nouveaux; partout des monuments surgissent; la pierre s'anime et prend la vie sous la baguette enchantée des artistes; la nature n'a plus de secrets qu'on ne surprenne, plus d'obstacles qu'on ne surmonte; un peu d'eau bouillante a triomphé du temps; avec une poignée de sable fondu on a vaincu l'espace, rapproché les cieux de la terre, et l'œil plonge aux profondeurs du firmament. Ainsi la force humaine est centuplée et l'existence multipliée à l'infini; d'une heure, on en fait mille, et la pensée victorieuse soumet la matière rebelle à ses lois.

— Mais aime-t-on, dans ton Europe?

— Là emme y est l'amie de l'homme, et pas son esclave.

— Pour cela seul j'aimerais ta patrie et j'y

voudrais vivre. Bénie soit la terre où la femme est jugée digne de la liberté !

— Quoi ! toi aussi, tu prononces ce saint nom de liberté ! le comprends-tu ce mot, le sens-tu là ?

— Oh ! oui, je le porte là, répondit Agla en posant la main sur son cœur ; on ne me l'a point enseigné, il est né avec moi et je mourrai avec lui. J'abhorre le joug ; toute chaîne me fait horreur ; voilà pourquoi je vis au désert.

— Est-il donc écrit, murmura Robert d'une voix morne, que, sous tous les cieux, l'exil et l'abandon seront le partage de ceux qui t'aiment, ô liberté !

— La liberté ne règne donc pas dans cette Europe si chère et si glorieuse ?

— Elle est dans les âmes, si elle n'est pas encore dans les lois, et le jour de son triomphe

s'avance à pas de géant; les peuples aspirent à elle, ils y tendent de tous leurs efforts, de tous leurs vœux; tous ont l'œil ardemment fixé sur ce but sublime, étoile polaire de l'humanité.

— Et ils paient sans doute de leur gratitude et de leur amour les hommes qui leur montrent le but et qui les y conduisent?

— Trop souvent, hélas! il leur arrive de les méconnaître, et c'est le côté sombre de ce tableau radieux. Mais qu'importe? à toute foi grande et nouvelle, il faut la sanction du martyre, et la vérité marche plus puissante; elle marche invincible dans les voies de la persécution. Qui es-tu donc? continua Robert après un moment de silence et en changeant tout à coup de ton comme s'il eût craint de s'être trop livré; qui es-tu, pour que je te dise toutes ces choses? comment t'y intéresserais-tu, si tu ne les comprends pas, et si tu les comprends, qui te les a apprises? qui fut ton maître?

En prononçant ces paroles il fixa sur Agla un regard perçant, inquisiteur; mais, protégée par l'obscurité, elle le soutint sans perdre contenance, et croisa fortement les bras sur sa poitrine, comme pour se posséder davantage ou se recueillir plus profondément.

La nuit était tout à fait venue, une nuit claire et transparente; à défaut de la lune qui n'était pas levée, les étoiles jetaient un éclat si vif, que les objets, même à distance, étaient visibles sinon distincts; rafraîchies, épanouies par la rosée, les fleurs aromatiques dont la montagne est semée ouvraient leurs calices comme autant de vases précieux, et l'encens échappé de leur sein parfumait la nuit: l'air était chargé de ces senteurs enivrantes; tout dans la nature respirait la langueur et l'amour.

Agla et Robert subissaient l'influence de ces molles et voluptueuses ténèbres; une solitude pleine de piéges, parce qu'elle était pleine de

sécurité, les environnait; nulle oreille indiscrète, nul œil jaloux n'était là pour les épier, pour les surprendre; le mystère ajoutait son prestige à toutes ces séductions, et ces deux cœurs sympathiques battaient à l'unisson et s'enflammaient de concert.

— Chrétien, dit tout d'un coup Agla en tendant la main à Robert avec un mouvement brusque et spontané, soyons amis; tu me plais et je veux te plaire; j'aime en toi ta patrie, et j'aime ta patrie en toi; parle-moi de toi, parle-moi d'elle. Oui, des liens mystérieux m'attachent à la France; mais c'est le secret d'un autre, et je ne puis t'en dire davantage; si c'était le mien, tu le saurais déjà, car tu m'as inspiré, à la première vue, une confiance instinctive à laquelle j'ai cédé sans examen; j'ai foi dans ces premiers mouvements, parce qu'ils sont involontaires et naissent du fond même et de la conformité des natures. Je crois te comprendre et je désire être

comprise de toi. Ce n'est point le hasard qui nous a rapprochés; il n'y a rien de fortuit ici-bas, tout effet a une cause; rien n'arrive sans but et sans dessein. Dieu voit plus loin que nous, il nous conduit à l'accomplissement de nos destinées par des chemins inconnus, et notre ignorance appelle hasard ce qu'elle ne comprend pas. Je vois ta surprise, mais ne prends pas de moi, je t'en supplie, une mauvaise opinion et suspends ton jugement. Je ne suis qu'une femme sans lumières et sans usage, j'ignore toutes choses, et je ne sais de quelle manière il faut se conduire parmi les hommes; ce que je sens, je l'exprime; la parole et la pensée sont une même chose pour moi, et je ne croirai jamais que cela puisse être mal. Sans doute les femmes de ton pays ne parlent pas ainsi; moi je suis fille d'un autre monde; il faut m'accepter telle que je suis. La fleur sauvage des montagnes et la fleur cultivée des jardins, n'ont ni la même forme ni le même parfum.

La surprise de Robert était grande; jamais pareil langage n'avait frappé ses oreilles; il écoutait en silence ces paroles si étranges dans leur nouveauté, si nobles et si touchantes par leur sublime ingénuité.

— Je préfère la fleur des montagnes, lui répondit-il, à la fleur des jardins, et tu n'as rien à craindre de mes jugements; tout en toi respire la droiture, la sincérité, et tu me plais bien plus ainsi que feinte ou dissimulée; livre-toi sans contrainte, je ne trahirai point la confiance que j'ai su t'inspirer; elle me flatte trop pour que j'en abuse. Ce que tu me dis et tout ce que je vois ne fait que m'intéresser davantage encore au problème de ta vie; je ne sais plus que croire, plus que supposer; pourtant je ne te fais pas de questions, je ne veux point forcer tes confidences.

— Toutes questions seraient inutiles, ce que je puis te dire tu le sauras sans qu'il soit be-

soin de m'interroger; mes confidences seront spontanées comme l'a été ma confiance; mais ce que je dois taire je le tairai, et c'est en vain que tu tenterais de me faire parler. Écoute-moi: tu as paru croire que j'étais née en Europe, et qu'un vent d'orage m'avait transplantée sur la terre d'Afrique, il n'en est rien; je suis née au harem, je suis née musulmane; mon père porte le turban, ma mère sert le prophète. J'appris le français et j'entendis parler de la France dès mon berceau; ne me demande ni par qui ni comment; là est le secret qu'il faut respecter. Fit-on bien ou fit-on mal de jeter si tôt dans mon cœur ces semences étrangères? Je l'ignore; mais ce que je sais bien c'est qu'elles ne tardèrent pas à germer en moi, et qu'elles ont porté leurs fruits; soit qu'elles fussent tombées dans un terrain bien préparé, soit que la langue de ta patrie m'en eût inspiré l'esprit, mon premier cri, au sortir des langes, fut un cri de révolte et de liberté. Je n'étais en harmonie avec

rien de ce qui m'entourait : je sentais battre dans mon sein un cœur indépendant et je ne voyais autour de moi que des esclaves; mes pensées n'étaient pas comprises, les leurs me faisaient pitié; le joug du harem me semblait odieux; j'étais indignée de la stupide résignation des créatures avilies qui végétaient là comme des plantes, dans l'ombre de la captivité, et je rougissais pour mon sexe de tant de bassesses et d'ignominie. Cet état de réaction me préserva des vices de la servitude, j'en avais trop d'horreur pour les prendre et mon cœur fut bien gardé. Qui n'a pas vu le harem ne saurait se le représenter; pour s'en faire seulement une idée il faut y avoir vécu; les femmes attachées à cette commune chaîne se haïssent toutes et n'ont qu'un soin, celui de se nuire les unes aux autres et de se supplanter; elles flattent le maître pour en être préférées, et toute leur vie s'absorbe dans les calculs, les manéges et les misérables mensonges de la coquetterie

et de la vanité. Jamais une pensée généreuse, jamais un cri d'enthousiasme. La ruse fausse, dès le berceau, leur âme et leur regard; l'égoïsme, l'intérêt, la puérilité, l'envie, sont les seuls mobiles et les seules passions de ces êtres dégradés. J'étais là comme un oiseau emprisonné avec des reptiles et j'étouffais dans cet air épais et corrompu. Toutes les femmes de mon père, tous ses enfants et ma mère elle-même me prirent en aversion, et je devins (cela devait être), une espèce de monstre en butte à tous les outrages. Je fus méprisée parce que je n'étais pas comprise, et je grandis au milieu d'une persécution inepte et féroce. Le seul cœur avec qui j'aurais pu être en communauté de pensées et de sentiments ignorait mes tortures, je les lui taisais pour ne pas l'affliger, et je dévorais mes larmes en secret; cette main, que j'aurais appelée à mon aide, était tendre mais faible; elle voulait le bien, mais la force lui aurait manqué pour l'exécuter, et puis que pou-

vais-je? Hélas! j'avais un ennemi dans ma mère.

Agla fut interrompue à ces mots par une vive émotion; elle appuya la main sur ses yeux comme pour refouler ses pleurs, et resta quelque temps plongée dans le douloureux silence des souvenirs.

— Avoir une mère, reprit-elle avec amertume, et n'en être point aimée, et ne pouvoir l'aimer, et la mépriser! oh! c'est là une affreuse existence, et pourtant ce fut la mienne. Une seule voie m'était ouverte pour en sortir, le mariage; mais le remède était pire mille fois que le mal, et je ne pus me décider à en faire usage. L'abjection du harem m'avait trop révoltée pour m'y soumettre moi-même. Être livrée, vendue à un maître insolent et brutal, trembler sous sa loi, attendre son bon plaisir, capter la faveur d'un sourire de sa bouche, d'un regard de ses yeux, baiser la main qui vous enchaîne, le

pied qui vous foule, et, confondue au milieu d'un vil troupeau d'esclaves, se flétrir et s'éteindre dans la captivité, quelle destinée, grand Dieu! pouvais-je l'accepter? Je répondis par des refus obstinés à toutes les propositions qui me furent faites; mais la lutte devenait de jour en jour plus pressante, elle n'était pas égale: j'étais seule, mes adversaires étaient nombreux; j'étais faible, ils étaient forts; car, divisés sur tout le reste, ils s'entendaient pour me persécuter; ligués étroitement contre moi, ils voulaient m'éloigner du toit paternel, et ma mère ne mettait plus de bornes à son impatience et à sa colère; mon père me défendait, mais en paroles seulement; la volonté lui manquait pour conjurer ce cruel orage, et pourtant j'étais sa fille de prédilection. Mais c'est un vieillard que toute lutte effraie, et qui veut mourir en paix: c'était à moi, la plus jeune et la plus forte, à céder la place et à me sacrifier. S'il y avait des cloîtres en Afrique, comme on

m'a dit qu'il y en avait dans votre Europe, je m'y serais jetée de désespoir; n'en trouvant pas, je me suis faite cénobite pour échapper à mes persécutrices. Voilà le secret de ma retraite; mais la retraite n'est point ma vocation, et nul vœu ne me lie au désert. Pauvre esquif battu par les vents, je suis venue échouer sur cet aride écueil, ne découvrant aucun port où me réfugier. Non, certes, non, le désert n'est pas fait pour moi, et l'Arabe a raison lorsqu'il dit que la solitude absolue est une demi-folie, et qu'une heure d'action, c'est-à-dire de vie, vaut soixante-dix ans de prière et de contemplation. Non, je n'ai point été créée pour ce renoncement, pour cette abnégation, et mon âme s'exalte jusqu'au délire dans cet effroyable vide; il me semble parfois, après une de ces longues journées de solitude et de silence, que la terre n'a plus d'habitants, et que, dernier et misérable débris de l'humanité, je suis le seul être vivant de la création. Tout se convertit pour moi en images de deuil

et de désolation ; j'assiste aux fêtes de la nature comme à la fête des morts ; les vents ont des voix lugubres ; ces forêts sont pleines de visions funestes ; j'aimerais mieux affronter les tigres et les chakals que les spectres qui s'y dressent devant moi. L'ennui, un incurable ennui, me consume ; la pensée du Dieu que je suis censée adorer et servir ne me soutient pas ; il ne saurait combler l'abîme de mon cœur, et ne suffit pas aux rêves de mon imagination ; pour trouver le calme au désert, il faut avoir perdu l'espérance ; moi je ne fais que d'y naître, et je ne suis revenue de rien. Mon passé fut triste, il fut affreux, mais je ne lui ai jamais cédé le droit de me frustrer de l'avenir ; jamais je ne me suis abdiquée moi-même ; jamais je n'ai désespéré ; l'espérance est une fleur céleste qui parfume le cœur, et je l'ai cultivée et arrosée toujours avec sollicitude, de peur qu'elle ne se flétrît en moi. Il me semble que j'ai une œuvre à accomplir

sur la terre; je sens en moi le germe de facultés qui veulent éclore; j'ai des besoins d'intelligence qu'il faut satisfaire, et comme le pressentiment d'une existence réparatrice; quelque chose me dit là que nulles forces ne sauraient demeurer sans emploi, que la destinée de l'homme est dans sa volonté, et que les rêves ne sont pas des rêves. Aussi passé-je ma vie dans une perpétuelle attente, curieuse de tout ce que j'ignore, et altérée de l'inconnu. Je m'envole en espérance par delà ces montagnes qui me cachent l'Europe, et je vis par la pensée dans ces cités que tu me peins et que je me peins moi-même si magnifiques; je demande au soleil, qui les éclaire en passant, s'il ne peut rien me raconter d'elles, et aux vaisseaux qui fuient sur les flots, de m'emporter vers ces plages tant désirées; mais le soleil se couche sans m'avoir répondu, et les navires disparaissent à l'horizon, suivis de mes vœux im-

puissants et de mes vains soupirs. Restée seule avec moi-même, je dis : Encore un jour perdu! et j'espère dans le lendemain.

— Femme étrange! s'écria Robert, qui t'a enseigné à dire si bien ce que j'éprouve moi-même? Eh quoi! toi aussi tu connais l'inerte angoisse de l'ennui, cette lèpre rongeuse de la pensée, et tu fléchis sous le faix écrasant de la solitude. Malheur à toi! noble infortunée, car Dieu t'a donné le génie de la douleur! Va, tu n'es pas seule à souffrir du mal sacré qui te dévore, et cette montagne même abrite un cœur atteint de la même blessure; il en est un autre qui, lui aussi, demande au soleil des nouvelles de l'Europe et qui verse des larmes de sang en voyant passer au loin et disparaître sans pitié les navires européens; cet homme c'est moi. Oh! oui, tu as raison, l'isolement et l'inaction sont de toutes les tortures la plus effroyable; sentir qu'ailleurs on agit, qu'ailleurs on vit, on pense, on souffre

en commun, et ne pas être là, et se sentir seul au monde, se ronger soi-même, tourner et retourner éternellement dans le vide comme une bête sauvage dans sa cage, voilà le supplice qui m'est infligé et que je suis venu subir ici.

— Tu n'es plus seul, et quand on est deux à souffrir du même mal il me semble qu'on ne souffre plus. Ainsi je ne me suis pas trompée et les voix intérieures qui me parlèrent pour toi à la première vue ne m'abusaient point. J'avais bien deviné qu'un homme, un Européen, qui venait habiter seul ce jardin désert, devait avoir au cœur une plaie profonde, saignante, et qu'il n'y était pas par goût ou par caprice. Cet homme souffre, pensais-je; et tu devins l'intérêt de ma solitude. Je rêvais entre nous des analogies secrètes, je ne sais quelle conformité de douleurs, de regrets, et le rôle de consolatrice me semblait noble et doux auprès de toi; je voulais te connaître et je n'osais t'aborder de

peur que tu ne me traitasses en insensée, que tu ne te méprisses sur mes intentions, et que ma démarche ne provoquât de ta part le sourire et des interprétations injurieuses. Je t'évitais, je te fuyais même; mais j'étais toujours près de toi et je te suivais de l'œil sans être vue; quand tu partais pour tes longues promenades solitaires j'étais cachée sur ton passage, et j'y étais encore à ton retour. Je te voyais errer comme une ombre à travers les bois, les bras croisés, la tête basse, l'œil sombre, et je croyais comprendre ce qui se passait dans ton âme, par ce qui se passait dans la mienne. Et puis ton audace m'avait plu; tu avais entendu mes imprécations le soir où vous descendiez la montagne à la clarté de flambeaux, et elles t'avaient si peu effrayé que, dès le lendemain, tu étais venu prendre possession de ta villa; ce jour-là même le ciel nous fit rencontrer; je renouvelai mes anathèmes, tu les méprisas; étranger, infidèle, en butte à la haine du fanatisme et de la supersti-

tion populaire, tu fis ce que pas un Maure n'aurait osé faire, tu affrontas avec calme la terreur et les dangers de mon voisinage. Je me rendis à tant d'intrépidité. Bien loin de m'offenser de ta persistance et de tes dédains, j'aimais à être bravée par toi, je me disais : Celui-là est un homme! et ton courage me faisait estimer ta patrie. Je savais bien qu'en me cherchant tu ne faisais qu'obéir à un mouvement de curiosité dont je devais être au fond peu flattée, c'est pourquoi j'échappai d'abord à tes poursuites; mais j'ai craint que tu ne partisses avant que nous nous fussions de nouveau rencontrés, et, foulant aux pieds mes scrupules, mes vaines frayeurs, je suis venue t'offrir des consolations; j'ai voulu te relever de l'anathème que j'avais lancé contre toi, et la même bouche qui t'a maudit naguère te bénit maintenant.

Agla ne s'était point assise pendant le cours

de ce long entretien, et sa parole, toujours un peu brusque, avait été constamment ferme, éloquente, pleine de franchise et de résolution. Il y avait dans sa démarche une grandeur simple et native que son attitude ne démentit pas un instant; tout en elle annonçait une âme forte et un esprit libre de préjugés. Sa naïveté même prouvait son innocence; il suffisait de l'entendre, de la voir pour se reprocher comme une mauvaise pensée l'ombre même d'un doute où d'un soupçon. Pendant qu'elle parlait son œil n'avait rien perdu de sa fierté et son front était la candeur, la pureté même. Son costume était sévère; un large haïk blanc l'enveloppait tout entière dans ses chastes plis, et ses cheveux, serrés au front par une bandelette, retombaient en boucles épaisses sur ses épaules; elle était si noble et si belle dans sa simplicité, que Robert n'en pouvait détacher ses yeux, et que rien en ce moment ne lui paraissait plus doux et plus digne d'envie que d'initier à la vie,

à l'amour ce cœur neuf et avide d'émotions. Il sentait sous ses paroles une volonté passionnée qui ne craindrait, dans l'occasion, ni les dangers ni les obstacles, et une énergie interne qui saurait les affronter et les vaincre.

— Tu es une vaillante femme, lui dit-il en lui prenant les mains, et tu as agi bravement. L'orage ne te fait pas peur et tu ne reculerais point devant une destinée de lutte et d'attente; car ton âme, longtemps refoulée et méconnue, a été trempée dans les eaux robustes de la persécution. Toutes nos femmes d'Europe pâlissent devant toi, comme des flambeaux factices s'éteignent dans les feux de l'aurore. J'ai bravé tes anathèmes et méprisé tes menaces; mais tes bénédictions sont pour moi pleines de douceur, et je recevrais à genoux tes consolations.

— Je te remercie de n'avoir pas pris de moi une mauvaise opinion; je tremblais que tu ne me jugeasses mal, et c'est pourquoi je n'osais pas sortir,

en t'abordant, de mon rôle de sainte; mais il est temps que j'y rentre. Malheur à nous si l'on nous surprenait ensemble! Le prestige de ma sainteté s'évanouirait, et, le charme rompu, je ne serais plus en sûreté dans mon cercle magique. Je reprends mon masque; adieu! je redeviens l'épouse du prophète. Ne me cherche pas, je reviendrai; ne m'attends jamais, attends-moi toujours; mais le jour comme la nuit, que je sois présente ou absente, songe que tu n'es plus seul, que je veille avec toi, que nous souffrons ensemble, et qu'avec le temps le gland devient un chêne.

Agla disparut; Robert ne la suivit point; il demeura immobile, dans la disposition d'un homme qui vient de faire un rêve étrange ou qui croit avoir eu une vision; son regard était attaché avec une fixité fébrile sur la place que venait de quitter la sainte; tantôt il s'étonnait de ne

l'y plus voir, tantôt il se demandait s'il l'y avait vue en effet. Son apparition avait été si brusque, si imprévue; ses paroles si insolites, si en dehors de toutes les conventions sociales; sa fuite si précipitée, qu'on pouvait douter sans folie, de la réalité de ce qui venait de se passer. Peu à peu cependant il reprit son assiette, et il se rendit à l'évidence flagrante de ses souvenirs.

Son émotion avait été si violente qu'il fut quelque temps sans pouvoir marcher, le frisson courait dans tous ses membres, et ses genoux tremblaient sous lui; pourtant c'était un homme fort, il avait vu de près la mort sous toutes les formes, il eût affronté sans pâlir le fanatisme aveugle des barbares, et une femme, une jeune fille l'avait jeté hors de lui-même au point qu'il ne se possédait ni ne se retrouvait plus, et qu'il eut besoin de s'interroger, de se tâter pour ainsi dire, afin de se convaincre que c'était bien lui encore. Il eut honte de son saisissement,

mais en vain rougissait-il de son trouble, il lui fallut reconnaître qu'il venait de subir une métamorphose; l'amour, magicien terrible, l'avait touché de sa baguette : il aimait pour la première fois.

IX.

OUVERTURES.

Abdalah ne se consolait point de la perte de sa fille ; il n'avait pas eu la force de la garder auprès de lui, et maintenant il n'avait pas la force de s'en passer ; son intérieur était paisible, mais triste ; il n'avait plus d'assauts à soutenir, mais il ne trouvait plus personne autour de lui qui le

comprît, et il passait de longues journées plongé dans un silence profond. Kadidjah s'en plaignait, et n'était pas moins jalouse d'Agla absente qu'elle ne l'avait été naguère de sa présence ; elle sentait bien qu'elle l'avait éloignée sans la remplacer, et son triomphe ne lui paraissait pas complet ; elle aspirait à un empire absolu. Elle s'était mise aussi à être jalouse du chevalier Robert dont les visites s'étaient renouvelées plusieurs fois, et elle travaillait sourdement à lui fermer la Kassaba.

— Que vient faire ici ce chrétien? disait-elle à son époux ; ne craignez-vous pas qu'il ne vous compromette, et convient-il à un vrai croyant d'admettre un infidèle dans son intimité? Je ne vous suffis donc plus, puisque vous cherchez de pareilles distractions?

— Femme, femme, répondait Abdalah, tu as le cœur chagrin et ombrageux, tu es toujours prête à accueillir le soupçon ; défie-toi de cet

hôte perfide, ferme-lui la porte de ton cœur, il n'y vient frapper que pour te tenter, c'est le mauvais esprit qui l'envoie.

— Mais, enfin, que veut ici ce mécréant, et quel charme sa présence peut-elle avoir pour vous?

— Il me reporte aux choses et aux hommes que j'ai vus dans ma jeunesse : c'est un second voyage que je fais par la pensée.

— Le premier pourtant aurait dû vous suffire, car il ne vous a pas trop bien réussi, et n'a pas exercé sur votre vie une influence heureuse : au lieu de bénir le prophète de ne vous avoir pas fait naître parmi les infidèles, vous avez paru quelquefois le regretter : certes, cela est un grand péché, et je hais par amour pour vous tout ce qui peut vous donner l'occasion d'y retomber.

— Que dis-tu là, femme ? quand me suis-je plaint d'être né sur la terre des croyants ?

— Si vous ne vous en plaignez pas, vous n'en êtes pas toujours assez reconnaissant : c'est là ce que je déplore dans l'intérêt de votre bonheur ; car vous savez bien que je n'ai pas d'autre intérêt ici-bas ; mes reproches même, et ce que vous appelez mes soupçons, ne vous prouvent-ils pas ma sollicitude et mon dévouement ? ai-je un autre soin que celui de vous plaire? Je m'afflige de tout ce qui vous trouble, et ma première pensée, mon premier besoin quand je vous vois triste, est de rappeler la sérénité dans votre âme et de vous rendre la vie douce et facile.

Pour affermir sa domination, la jalouse Circassienne avait recours au seul moyen qu'elle comprît et qui fût en sa puissance, elle flattait les sens d'Abdalah ; demi-nue à ses pieds, elle allait au-devant de ses caresses, elle les provo-

quait par les siennes, et cet artifice, quoiqu'il fût bien grossier, ne manquait jamais son effet ; c'est par là qu'elle régnait sur lui ; il s'était fait de cette voluptueuse syrène une si longue habitude, qu'il ne pouvait plus se passer d'elle, et qu'il subissait son joug quelque lourd qu'il fût parfois. Son harem renfermait des femmes plus jeunes, plus belles que Kadidjah, chacune même des nouvelles venues avait eu son jour de règne, mais aucune n'avait réussi à détrôner la Circassienne ; elle était toujours parvenue à se ressaisir de son maître devenu son esclave, et elle était si sûre de son pouvoir qu'elle avait fini par ne plus s'alarmer de ces caprices passagers.

La maison d'Abdalah était son empire, elle y régnait en souveraine absolue, impérieuse, et faisait sentir durement à ses rivales sa jalouse autorité ; toutes tombaient devant elle, et s'il s'en trouvait quelqu'une qui mani-

festât des velléités d'indépendance, elle la maltraitait sans pitié jusqu'à ce qu'elle l'eût brisée. Abdalah voyait sa tyrannie et la souffrait par faiblesse ; il trouvait plus commode de fermer les yeux et les oreilles, que d'engager des luttes où son repos, la seule passion de sa vieillesse, eût été compromis ; cette passion inerte était si forte en lui qu'elle lui avait fait sacrifier Agla ; il l'aimait pourtant, et ses entrailles de père s'étaient émues violemment en se séparant d'elle.... mais l'exécution ne s'en était pas moins accomplie, et Kadidjah était plus puissante que jamais.

En se séparant de sa fille, Abdalah ne l'avait pas abandonnée ; il veillait sur elle, il pourvoyait à ses besoins par l'entremise de Guzzul dont il était sûr, il la visitait aussi souvent que le despotisme de Kadidjah le lui permettait, car la Circassienne prenait ombrage de tout, et la sainte elle-même n'avait pas tardé à donner

l'éveil à sa jalousie. Les visites de son mari à cette mystérieuse épouse du prophète lui étaient devenues suspectes, et elle commençait à craindre de ce côté-là une rivale, d'autant plus redoutable qu'elle n'avait aucune autorité sur elle, et ne la connaissait même pas ; elle voulut la voir ; cachant son inquiète curiosité sous le masque de la dévotion, elle sollicitait tous les jours Abdalah de la conduire à la montagne d'Amérique avec lui pour y rendre hommage à la sainte ; il avait promis de la satisfaire afin de prévenir tout soupçon ; mais, craignant ses importunités, il ne faisait plus à sa fille que de rares visites et toujours en cachette. Il n'en songeait que plus à elle, il gémissait en secret sur sa vie de solitude, de privations, et l'avenir de cette fille abandonnée était sa préoccupation la plus vive et la plus chère. A force d'y rêver, il crut avoir trouvé un remède au mal qu'il avait laissé faire, sinon fait lui-même.

— Jeune homme, dit-il au chevalier Robert, un jour qu'il était allé lui rendre visite dans sa villa, vous avez conquis ma confiance et je veux vous traiter comme mon fils ; vous êtes chrétien, je suis musulman, mais nous sommes hommes tous les deux, et tous les deux, je l'espère, au-dessus des préjugés ; j'ai reconnu en vous, depuis que je vous connais, un homme discret, sérieux, circonspect, et j'ai appris à vous estimer. Si j'avais des secrets à vous confier, je crois fermement que vous ne les trahiriez pas, et je n'hésiterais point à vous demander service dans l'occasion.

— Votre confiance m'honore, et je saurai m'en montrer digne.

— Craignez que je ne vous prenne au mot. Il pourrait se faire que je vous confiasse des choses graves et que je vous en demandasse de difficiles.

— Jugez-moi vous-même, et agissez en conséquence.

— C'est bien. Vous ne provoquez ni ne repoussez ma confiance, c'est agir en homme sage; écoutez-moi, je vous donne rendez-vous à trois jours d'ici au cap Spartel; n'y manquez pas; d'ici là descendez dans votre cœur, et sondez-vous bien vous-même; si vous vous sentez de force à porter le secret d'un autre, vous me direz : Je suis sûr de moi, et je puis vous entendre; alors je parlerai. Si, au contraire, vous avez reconnu en vous du doute, de l'irrésolution, et qu'un dépôt à garder vous paraisse un fardeau trop lourd, vous le direz avec la même franchise, et je me tairai sans cesser de vous estimer. Je ne veux d'arbitre entre nous que votre parole.

— J'ai l'orgueil de croire que vous n'en sauriez vouloir un plus sûr; je ferai l'examen que

vous me demandez, et je serai fidèle au rendez-vous.

Après ces premières ouvertures, il ne fut plus question que de choses indifférentes, et ils se séparèrent pour ne se revoir qu'au cap Spartel.

Une chose étonnait Abdalah, c'est que Robert ne lui parlât plus de la sainte. L'avait-il oubliée ou si sa curiosité était satisfaite? Agla, qu'il vit en quittant la villa, se tint sur la même réserve, et ne lui parla de son voisin qu'en termes vagues, et seulement pour répondre aux questions qui lui étaient adressées. Le vieillard n'insista pas, et il conclut qu'ils étaient fortement préoccupés l'un de l'autre, ou qu'ils ne l'étaient pas du tout. La première hypothèse parut lui sourire plus que la seconde.

Le jour même de la visite d'Abdalah, Robert eut celle du consul de France.

— Avez-vous eu, lui demanda le consul, quelque démêlé avec la police espagnole?

— Moi? jamais; à moins qu'il ne s'agisse de quelque formalité de passe-port.

— Ce serait plus sérieux; le consul d'Espagne a reçu de sa cour une note qu'il s'est imaginé être dirigée contre vous; l'individu dont il est question ne porte pas votre nom, mais le signalement est assez conforme, et puis vous êtes si mystérieux! La note porte que le gouvernement espagnol ne saurait souffrir si près de lui un homme aussi dangereux que vous, et il réclame votre extradition. Je ne vous aurais pas parlé de cette affaire si le consul d'Autriche, et ceux des cours d'Italie, ne m'avaient, il y a déjà quelque temps, fait la même histoire; ils ont cru vous reconnaître pour un homme signalé à la surveillance des agents autrichiens et italiens partout où ils vous rencontreraient. Il n'est pas, ma foi, jusqu'aux

consuls de Hollande et de Portugal qui ne prétendent avoir des instructions contre vous, et le consul d'Angleterre est assez tiède à votre égard. Vous n'êtes rien moins pour ces messieurs que *le Français*, un fameux conspirateur dont vous avez dû entendre parler en Europe.

— Sans doute et souvent.

— Il paraît que vous lui ressemblez à s'y méprendre.

— Ah! vraiment?

— Devinez qui prend votre parti avec le plus de chaleur?... M. de Dorpat. Vous ne vous attendiez pas à l'avoir pour avocat, ni moi non plus, je vous l'assure, et j'en suis plus surpris que vous; il soutient que tous ses collègues rêvent; qu'il n'y a aucune ressemblance, aucuns rapports quelconques entre vous et l'individu dont il s'agit; qu'il vous a vu dans le monde autrefois; qu'il vous connaît fort bien, et qu'il répond

de vous. Son opinion ne laisse pas d'imposer aux autres, et votre défense fait beaucoup plus d'effet dans sa bouche que dans la mienne. Vous entendez bien que je ne crois pas un mot de toutes ces imaginations, et que je vous tiens pour ce que vous êtes, c'est-à-dire pour un bon Français et le plus aimable des voyageurs. Votre passe-port, quoiqu'un peu vieux, fait foi de vous, et je n'ai ni le droit ni le désir d'en demander davantage; seulement j'ai voulu vous mettre au fait, afin que vous vous tinssiez pour averti. Tous ces étrangers nous haïssent et nous craignent comme Français; ils seraient trop heureux de me créer des embarras, et, quoique mon collègue de Russie se soit constitué votre champion, je vous engage à ne pas trop vous y fier.

— Il n'y a pas de danger, pensa Robert; et tout en remerciant son consul de ses bons avis, il tourna tout cela en plaisanterie et ne fit qu'en rire.

— Mais à propos, reprit le consul, en changeant de conversation, notre messager ne se presse pas de revenir : voilà plus de six semaines qu'il est parti pour Miquenes, et pas de nouvelles de lui ! Leurs excellences africaines ne se gênent pas plus que celles d'Europe, et les affaires ne s'expédient pas plus vite à la cour du Maroc qu'à l'hôtel du boulevard des Capucines.

Le chevalier Robert affecta, pendant le reste de la visite, une grande liberté d'esprit, et encore plus de désinvolture qu'il n'en avait d'ordinaire; il accompagna même son ancien hôte jusqu'à Tanger, et fit plusieurs visites, à commencer par les maisons qu'il savait lui être le plus hostiles; il soutint son personnage tant qu'il fut dans les murs de la ville ; à peine en fut-il dehors qu'il retomba sur lui-même. La violence qu'il avait dû s'imposer faisait paraître son abattement plus profond ; il s'abandonnait au caprice de son

cheval, et sa main laissait flotter les rênes au hasard; sa tête penchait sur sa poitrine, et il était affaissé sur sa selle comme un homme abîmé dans une méditation profonde; son œil couvert, ses lèvres serrées prouvaient combien son intérieur était agité, et quelle rage concentrée le dévorait.

Il venait de se convaincre que sa position n'était plus la même, et que le prestige qui l'avait environné quelque temps s'était évanoui. Le corps consulaire en masse lui témoignait depuis quelque temps une froideur sensible; il avait voulu ne s'en pas apercevoir, mais les avis du consul de France ne lui laissaient aucun doute à cet égard; un orage se formait sur sa tête; le ton même des femmes était changé, et il vit bien que l'homme mystérieux était devenu suspect.

Quant à la singulière protection que M. de Dorpat lui accordait en paroles, les motifs du Russe étaient faciles à saisir : il voulait se ménager

pour lui seul l'honneur et les profits de la découverte; il regardait déjà Robert comme son prisonnier, et il n'entendait pas que personne mît la main sur sa proie. Touchante sollicitude!

Robert remontait dans sa haute demeure, plus taciturne et plus sombre que de coutume, tout entier à la pensée des dangers qui venaient de lui être dénoncés, et ne songeant qu'aux moyens de déjouer les embûches qu'on lui dressait. Il marchait en silence et si profondément absorbé en lui-même, qu'il avait perdu tout sentiment et jusqu'au souvenir du monde extérieur. Un mot de Benchimol, qui l'accompagnait, le tira brusquement de sa rêverie; il leva sa tête en sursaut; sa préoccupation était si forte qu'il ne reconnut pas tout de suite la voix de son interprète, et, s'imaginant être surpris, il porta la main instinctivement sur ses pistolets, comme pour résister à ceux qui venaient l'arrêter.

— Ah! c'est toi, dit-il en apercevant Benchi-

moi ; j'avais oublié que tu étais là. Mais qu'as-tu donc pour être si pâle ?

Le mouvement de Robert n'avait point échappé au juif; il avait si mauvaise conscience, qu'il s'était cru découvert, et qu'il se sentait déjà dans la tête la balle vengeresse qu'il méritait si bien ; le cœur lui avait manqué; il avait perdu contenance et rejeté vivement sa mule en arrière, prêt à fuir ou à demander merci. Il s'aperçut de sa méprise, mais il ne put se remettre si vite que son trouble ne frappât Robert.

— De quoi as-tu peur ? lui demanda-t-il après avoir renouvelé sa question.

— J'ai cru que c'était à moi que votre seigneurie en voulait.

— Et pourquoi t'en voudrais-je ?

— Je ne sais, votre geste m'a effrayé malgré moi, et il aurait effrayé tout autre à ma place.

— Au fait, pensa Robert, en fixant sur le traître un regard qui le perça jusqu'à la moëlle des os, j'y songe maintenant, si cet homme était un espion? Comment n'ai-je pas eu cette idée plus tôt?

— Connais-tu le consul de Russie? lui demanda-t-il brusquement.

Cette soudaine interpellation fit frémir Benchimol; il n'y était pas préparé, et se crut tout à fait perdu. Il répondit : Non! mais après un moment d'hésitation et d'un ton si peu affirmatif que les soupçons de Robert ne firent que s'en augmenter. Son premier mouvement fut de forcer le juif à une explication immédiate et d'éclaircir par la menace ce mystère ténébreux; toutefois il surmonta sa violence naturelle, jugeant plus sûr de surveiller l'espion chargé de le surveiller lui-même que de lui inspirer, en l'intimidant, une défiance qui le mettrait sur ses gardes; quelque soulagement qu'il eût éprouvé

à donner l'essor à la fureur interne qui l'étouffait, il se renferma dans le silence de la prudence, et rentra chez lui sans avoir prononcé une parole.

Benchimol ne savait trop comment interpréter la question de Robert, le regard scrutateur qui l'avait précédée, le silence absolu qui l'avait suivie, et il se demanda avec anxiété s'il serait vraiment suspect. Dans le doute, il résolut de faire le mort, et il retrempa son courage dans l'espérance des récompenses magnifiques promises à sa scélératesse.

X.

DOUBLE AVEU.

Robert fut tout le reste de cette journée néfaste dans un état violent. La présence d'Agla, qu'il retrouvait presque chaque nuit depuis leur première entrevue, ne parvint qu'avec peine à le calmer, et elle n'endormit qu'à moitié l'esprit guerrier qui rugissait en lui. Elle n'était pas en-

core sa confidente ; un secret, deux même, s'élevaient entre eux, et leur intimité n'était pas complète, parce que leur confiance n'était pas absolue. Les réticences d'Agla avaient une noble cause, puisque son secret était celui d'un autre, et qu'elle n'en pouvait disposer sans manquer à la foi jurée. Mais Robert, pourquoi ne parlait-il pas? doutait-il encore d'Agla? Sa réserve sur elle-même devait le rassurer et lui était un garant de sa discrétion. Peut-être redoutait-il l'effet des révélations qu'il avait à faire, et son silence était-il de la crainte.

Quels qu'en fussent les motifs, le fait est qu'il se taisait et qu'il différait ses confidences de jour en jour. Il déplorait ces ajournements ; il s'accusait tout à la fois de faiblesse et de duplicité ; Agla était le seul être au monde auquel il pût se confier ; c'était même pour lui une nécessité, un devoir ; mais il avait une si longue habitude de vivre en lui-même, et la con-

centration lui était si naturelle, que les paroles ne lui venaient pas, et que ses lèvres rebelles n'obéissaient pas toujours à sa volonté. Soit qu'il eût été refoulé de bonne heure, soit que ce fût chez lui une disposition native, ce n'était point un homme d'épanchement; son cœur était un puits profond dont l'ouverture était si étroite qu'il n'en pouvait rien sortir. Pourtant il fallait parler; il le sentait, et, sa résolution prise à cet égard, il ne s'accorda plus qu'un délai, ce devait être le dernier. D'inductions en inductions, il s'était persuadé qu'il existait entre la sainte et Abdalah des rapports intimes, et il ne douta pas, aux premières ouvertures du vieillard, que ses confidences ne dussent porter sur ce point; il allait sans doute apprendre de sa bouche ce que les scrupules d'Agla lui avaient fait taire, et il attendait ce moment suprême pour parler enfin à son tour; les aveux du cap Spartel décideraient des siens.

Le mot d'amour n'avait pas été prononcé

entre eux, mais il était au fond de leur pensée et présidait à tous leurs entretiens. Agla s'abandonnait courageusement au sentiment nouveau dont elle était possédée, elle se lançait dans l'avenir avec la témérité de l'inexpérience; son âme hardie se prenait à l'espérance comme à un aliment nécessaire à sa vie; le doute pour elle eût été la mort, et elle ne voulait songer aux obstacles que pour en triompher. Jeune aigle des montagnes, elle ouvrait toutes ses ailes au vent, et sentait en elle tant de force, tant de volonté, tant d'audace, qu'il lui semblait impossible de ne pas atteindre au soleil du premier vol.

Robert, au contraire, était tourmenté de doutes; la destinée ne lui paraissait point si facile; il résistait à l'amour loin de s'y livrer, et bien des nuages lui voilaient le soleil; sa vie intérieure était un combat perpétuel, et il luttait avec l'énergie de sa nature contre la force qui l'entraînait invinciblement vers Agla; il ne se pardon-

nait point de la laisser endormir dans le repos de l'ignorance; sa sécurité l'attristait, son intrépidité le glaçait d'effroi, et il se reprochait la confiance qu'elle avait en lui comme une tromperie et une déception.

— Si tu savais ma vie et qui je suis, lui dit-il encore tout ému des émotions de la journée, tu t'éloignerais de moi, tu me fuirais avec épouvante!

— Que m'importe ta vie! je ne te la demande pas, et ne la veux point connaître; tu es seul, tu souffres, ta douleur doit avoir une grande cause, car tu as l'âme grande; je n'en veux pas savoir davantage.

— Mais si j'étais pauvre, plus pauvre que le dernier des santons qui mangent des racines et qui couchent dans les bois?

— Je partagerais ta pauvreté, et cela ne serait

pas même une privation pour moi ni un sacrifice, car tu vois comment je vis.

— Si j'étais seul au monde, sans parents, sans amis, errant, proscrit?...

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, car je te tiendrais lieu de famille ; j'adoucirais ta proscription, et tu ne serais plus seul à errer.

— Tu aimes en moi ma patrie, si je l'avais perdue ?

— Je t'aiderais à la retrouver, et nous serions deux pour la pleurer. Mais pourquoi me parler ainsi? Veux-tu m'éprouver? Tu doutes donc de moi ? Ne joue pas à ce jeu cruel ; sois franc, sois loyal comme j'ai été naïve et confiante. Quel plaisir peux-tu prendre à abuser de ma crédulité, et à semer dans mon cœur le doute et les alarmes?

Robert ne répondit point ; mais, prenant sa

tête dans ses deux mains, il tomba dans une profonde rêverie ; Agla était muette à côté de lui ; les deux bras croisés sur sa poitrine ; ils furent assez longtemps sans se parler ; les étoiles brillaient d'un éclat paisible et doux ; un rossignol chantait dans les chèvrefeuilles. Agla fut la première à rompre le silence.

— Est-ce donc toujours à moi, dit-elle en posant une main sur l'épaule de Robert, à donner l'exemple de la force? Pourquoi doutes-tu, puisque je crois?

— Ta foi n'est que de l'ignorance, et je doute parce que je sais.

— Que sais-tu donc, et qu'est-ce que j'ignore?

Robert se tut une seconde fois comme s'il eût craint de laisser échapper son secret.

— Mais, reprit-il après une pause, et en suivant son idée fixe, la crise de ma vie ap-

proche, et le problème de notre destinée touche à une solution.

— La mienne est déjà fixée; ton avenir, quel qu'il soit, est désormais le mien.

— Mon avenir !... est-ce que j'ai un avenir, moi ? Toute mon existence est en ce moment concentrée sur ce point du globe, et je n'y suis pas même en sûreté.

— Qui ose te le disputer?

— Demande-moi plutôt qui ne me le dispute pas. Je suis entouré de piéges et d'embûches, comme le lion qu'on veut surprendre ; et ce qu'il y a d'affreux dans cette lutte sourde et acharnée, c'est que je vois ourdir la trame qui doit m'enlacer, et je ne puis abattre la main qui tient le fil. Rage et malédiction !

— Écoute ; je ne t'ai jamais fait de questions, je ne t'en ferai jamais, dis-moi ce que tu veux me dire, tais-moi ce que tu veux me taire ; que

m'importe ton passé? je te répète que je n'en veux rien savoir ; mais je suis de moitié dans ton avenir, et dès qu'il s'agit d'un danger à courir, il est commun entre nous. Liguons-nous ensemble pour confondre tes ennemis, et pour déjouer leurs complots. Tu es ici sous ma protection, tu es mon hôte, cette montagne est à moi, et tant que j'y serai, personne n'osera t'en arracher. La demeure des saints est un lieu d'asile, et quiconque s'y réfugie devient inviolable et sacré; rassure-toi donc; fusses-tu un criminel d'état, tu n'as rien à craindre ici; je veille sur toi, et je ferai bonne garde.

— Oh! oui, tu es mon ange gardien; mais tremble que je ne sois ton mauvais génie; le pacte qui nous lie n'est point égal, tu n'as que du malheur à recevoir de moi, en échange du bonheur que tu me donnes.

— Le plus heureux des deux ce sera donc moi; pourquoi me plains-tu?

Tant de grâce et de dévouement finit par désarmer Robert; son cœur s'amollit, se détendit, pour ainsi dire, et il passa de la violence à l'attendrissement; il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et, cachant son visage dans ses mains, il fondit en larmes. Cette crise était nouvelle pour lui; il n'avait jamais pleuré.

— Merci! merci! s'écria-t-il dès que son émotion lui permit de parler; mais il n'en put dire davantage; la parole lui manqua. Agla était près de lui toute saisie, ne comprenant pas de quoi il la remerciait.

— Je te remercie, lui dit-il avec effusion, d'avoir dompté, d'avoir brisé ce cœur rebelle et endurci par l'infortune. J'avais jusqu'à ce jour affronté le sort d'un œil sec; tendue, raidie par la lutte, par la persécution, mon âpre nature se révoltait contre la tendresse, et je méprisais l'amour comme une faiblesse indigne de la virilité; mais je comprends, je sens aujour-

d'hui ce que c'est que le don des larmes ; non, les larmes ne sont pas une faiblesse, elles sont une puissance ; elles ont leur ivresse, leurs ravissements ; elles sont la rosée des âmes. Je te rends grâce de m'avoir initié à ces doux mystères, et révélé tout ce côté de la vie que jusqu'à toi j'avais ignoré. Mon cœur se desséchait dans la solitude comme une plante au désert, et il eût fini par se pétrifier dans son aridité. Je péchais par trop de force, mon orgueil avait besoin de s'humilier ; mais l'amour, humilité sublime et volontaire, qui élève le cœur qui s'abaisse, l'amour seul pouvait opérer ce miracle. Non, je ne rougis plus de mes pleurs, j'en suis fier au contraire ; l'homme qui n'a jamais pleuré n'est pas un homme. Ne t'effraie pas de mes mauvais jours, continua-t-il en pressant les mains d'Agla dans les siennes ; quand tu sauras toute ma vie, tu les excuseras, et tu en auras pitié ; j'ai tous les défauts d'une existence passée dans la lutte et dans la révolte ; l'isolement ne faisait

qu'aigrir mon âme bien loin de l'adoucir ; je m'exaltais dans le sentiment de ma personnalité violée, et je marchais à grands pas à l'égoïsme altier du malheur. Mais tout cela va changer ; je sens qu'un nouvel homme naît en moi sur les ruines de l'ancien ; tu exerces déjà sur mon être une salutaire influence, ta parole me calme, et ta présence seule suffit pour me pacifier ; je me livre à toi, use de ton pouvoir pour me rendre meilleur. J'ai foi dans l'efficacité de tes soins ; quelques épreuves que j'aie subies et si profond que soit l'abîme où je suis tombé, rien n'est irréparable, et le ciel ne nous a pas tellement abandonnés à l'aveugle fatalité qu'il n'ait mis toujours le remède à côté du mal.

Agla écoutait Robert en silence, heureuse d'avoir apaisé le lion, et tous deux se réfugiaient dans l'espérance de jours réparateurs.

— Mais, je te le répète, reprit-il avec tristesse, la tâche est difficile, ne t'y trompe pas;

quand tu m'auras sauvé la vie tu n'auras rien fait, il te restera à me la faire supporter.

— Plus la tâche sera difficile, plus elle me sera douce, et fusses-tu tout ce que tu m'as dit, Dieu me donnera la force de la remplir. Rien ne m'effraie, tout me paraît possible : pour me sentir vivre, j'ai besoin de vivre dans un autre, car vivre c'est se dévouer : mieux vaut être couché dans la tombe que de végéter sur terre sans espérance et sans amour.

Toutes les idées de Robert, tous ses préjugés européens étaient confondus, bouleversés par Agla ; jamais il n'avait vu une candeur si sublime unie à une si pudique audace, et il était subjugué par une grandeur si spontanée, si naïve : il lisait dans cette âme de cristal comme dans une eau limpide dont rien ne troublait le fond ; il s'abandonnait à elle avec une sécurité absolue ; il s'y reposait avec bonheur ; il se demandait par quel artifice, par quel charme inconnu une simple

fille du harem, née dans la servitude, élevée dans l'ignorance, et rejetée au sein des bois comme une paria maudite, s'élevait tellement à ses yeux au-dessus des femmes les plus raffinées de la chrétienté.

— Eh quoi! lui dit-il avec exaltation, serais-tu la femme que j'ai tant rêvée, et que je n'avais jamais trouvée? Réunirais-tu en toi la force et la grâce, l'énergie et la douceur, l'intelligence et le dévouement; et m'a-t-il fallu quitter l'Europe et venir en Afrique pour trouver enfin la réalité de mon rêve? Je ne devrais pas t'aimer, et moins encore me laisser aimer; mais je suis vaincu, et maintenant tout est dit. Puisque rien ne t'effraie, tu sauras ma vie, et si la lutte te plaît, tu auras à combattre, n'en doute pas; j'accepte à genoux ton sacrifice, quoique je n'aie à t'offrir qu'une vie tourmentée, dévastée, ruinée de fond en comble.

— Le pacte est conclu.

— C'est toi qui l'as voulu ; mais dis-moi donc qui t'a appris à sentir, à penser d'une manière si virile et si noble? as-tu déjà aimé?

— Non.

— Eh bien! aime donc et ne crains pas de me le dire ; travaillons de concert à nous faire à nous deux une vie à part, une vie forte où nos cœurs se retrempent et se vivifient ; tu es persécutée, seule au monde, je suis seul aussi, persécuté comme toi ; nous sommes faits l'un pour l'autre ; il faut bien croire à la destinée, à la providence, puisque Dieu te donne à moi dans un pareil moment, et qu'il fait sortir mon salut du sein même du désespoir. Je croyais mon cœur éteint, ma vie intérieure finie, et mon cœur se rallume plus jeune, plus ardent, et ma vie recommence, et cet avenir qui m'apparaissait si désert et si vide, il se repeuple tout d'un coup ; je ne serai plus seul à le traverser.

En prononçant ces paroles passionnées , Robert étreignait dans ses bras la sainte avec une énergie brûlante. La jeune solitaire eut un moment d'effroi ; tout son corps tremblait, son sein battait avec une violence convulsive, ses genoux fléchissaient sous elle ; mais la force lui revint tout d'un coup ; elle se dégagea des deux bras puissants qui l'enlaçaient, et se précipita dans le bois, en criant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Adieu ! adieu ! je t'aime.

XI.

LE RIFF.

Benchimol n'eut garde de dire à M. de Dorpat qu'il croyait être devenu suspect au chevalier Robert ; il craignait trop de perdre la confiance de son complice, et avec elle les profits de leur forfait commun ; il se promit seulement de brusquer les choses, et de ne pas laisser à la

victime le temps de se reconnaître. Homme lige du Moscovite, dévoué à lui par intérêt et aussi par reconnaissance, il se renfermait dans son rôle d'espion, et ne savait ni ne se souciait de savoir les antécédents de l'homme qu'il était chargé d'attirer dans le piége; il remplissait sa commission avec une stricte ponctualité et une sorte de conscience, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qui en adviendrait.

Quant à Dorpat, on a compris son dessein. Ne doutant plus de l'identité de Robert et du *Français*, depuis que ses soupçons étaient partagés par ses collègues, et craignant plus que jamais que quelqu'un d'entre eux ne prît les devants, il était résolu à frapper un coup hardi et secret; il s'agissait donc d'enlever son prisonnier (c'est ainsi qu'il l'appelait), et de l'embarquer clandestinement pour la Russie, sauf à le relâcher, si l'on s'était trompé. Il y avait justement alors dans la rade de Tanger un navire de

retour, qui pouvait être frété à cet effet. M. de Dorpat, qui comptait bien accompagner sa capture, et qui parlait depuis quelque temps, pour motiver son absence, d'un voyage à faire en Russie, s'était assuré d'avance et du capitaine et du bâtiment. La difficulté était de se rendre maître de Robert : le Russe ne voulait rompre en visière à personne ; ce qu'il redoutait le plus était un éclat.

— Il n'y en aura point, lui avait dit Benchimol, ou s'il y en a un, vous serez à couvert, les soupçons ne tomberont pas sur vous ; je m'engage à remettre notre homme entre vos mains, sans vous compromettre, ni moi non plus ; le reste regarde votre excellence.

Le projet du juif était de livrer Robert aux Riffins, et de le faire ensuite passer de leurs mains dans celles de M. de Dorpat, moyennant rançon. Cette perfidie aurait l'air d'un acte de brigandage, dont personne ne s'étonnerait, vu les

mœurs connues de ces Bédouins, et le voyageur serait censé avoir péri dans leurs montagnes.

Le coup était bien concerté, mais les exécuteurs avaient manqué jusqu'alors. Les Riffins viennent rarement jusqu'à Tanger, et Benchimol ne pouvait les aller chercher chez eux, sans éveiller les soupçons; cependant les jours passaient, l'occasion pouvait se perdre, et les deux acolytes s'impatientaient. Une circonstance leur vint en aide.

Le Riff confine avec la province d'Hasbat, dont Tanger est une des cités principales : c'est la partie la plus sauvage, la plus turbulente, la plus barbare de l'empire marocain. Retranché sur ses montagnes, dernières crêtes de l'Atlas, comme le faucon dans son aire, le Riffin n'en descend guère que pour se livrer à des actes de rapine et de violence; il n'est ni pasteur, ni laboureur, ni marchand, il est bandit; sa seule industrie consiste à fabriquer de longs

poignards aigus ; sa plus douce occupation est d'en faire usage. Il est de plus contrebandier ; pirate intrépide, il s'aventure en pleine mer, sans sourciller, sur de frêles barques non pontées, et, portant de plage en plage, à travers les tempêtes, ses cargaisons illégitimes, il joue bravement sa tête à ce jeu de hasard : tout contrebandier est puni de mort, sans rémission, comme coupable de lèze-majesté ; on en décapite autant qu'on en prend. Sur le chapitre du coffre-fort, sa majesté africaine est aussi intraitable que tel harpagon couronné qu'il y ait en Europe.

Deux de ces hardis forbans avaient été arrêtés près de Tanger ; leur procès avait été bientôt fait, et l'exécution qui devait avoir lieu d'un jour à l'autre ne pouvait manquer d'attirer grand nombre de Riffins, qui viendraient là, non point pour s'amender, mais pour voir si leurs compatriotes sauraient bien mourir. Le jour de

la cérémonie, beaucoup de Riffins étaient, en effet, répandus dans la foule rassemblée sur le lieu du supplice; on les reconnaissait à leur costume rudimentaire, et plus encore à leur physionomie farouche. L'exécution se faisait hors la porte du Sauk; les deux patients furent amenés par une troupe de soldats, et le bourreau se mit aussitôt en devoir de leur couper la tête avec un mauvais couteau de poche, en commençant par la nuque; les indomptables montagnards subirent cette torture atroce avec une résignation stoïque; ils ne proférèrent pas une plainte, pas un cri, et moururent dans un héroïque silence. Leurs camarades déclarèrent avec satisfaction qu'ils étaient bien morts, et l'honneur du Riff fut sauvé. Quand les deux têtes furent séparées du tronc, le bourreau attrapa par sa robe le premier juif qui lui tomba sous la main, et les lui fit saler, en signe d'ignominie; après quoi on les accrocha à la muraille pour servir d'exemple à la multitude. La boucherie termi-

née, les bourreaux s'enfuirent à toutes jambes, poursuivis à coups de pierres par le peuple jusque dans leur maison.

On devine bien que Benchimol était de la fête, et pour quel motif il y était. Comme la foule commençait à s'écouler, il fit signe à celui des Riffins qui lui avait paru le plus propre à recevoir ses confidences, qu'il avait quelque chose de secret à lui dire, et il le conduisit mystérieusement, le long des murs, vers le cimetière des juifs. Ce Riffin était le type fidèle de sa race : c'était un homme d'une taille médiocre, mais bien pris et vigoureux; il portait pour tout vêtement une tunique de toile qui lui descendait de la ceinture au genou; le reste du corps était nu. Sa tête était rasée entièrement, à l'exception d'une longue mèche de cheveux noirs, qui, de l'occiput, tombait, fouettée par le vent, jusqu'au-dessous des reins; la couleur de sa peau cuivrée et tannée flottait entre le rouge et le

jaune ; son œil oblique brillait d'un feu sombre ; la coupe de ses lèvres annonçait l'audace, la férocité, et deux rangs de dents blanches et pointues donnaient à sa bouche quelque chose de carnassier. Les régions supérieures du crâne étaient déprimées, le nez légèrement épaté et le menton effilé. Son pied, ferme et nu, posait par terre comme le sabot d'un cheval, et se relevait de même ; sa démarche et toutes ses allures étaient celles de la bête fauve ; pourtant cet effrayant ensemble ne manquait pas d'une certaine fierté sauvage.

Le hardi montagnard portait sur l'épaule un fusil à large crosse, dont le canon était plus long que lui ; un poignard acéré était suspendu sur sa poitrine par un gros cordon rouge, et il tirait après lui, par la bride, un petit cheval, tout sellé et caparaçonné de laines de diverses couleurs ; l'insolent Riffin n'eut garde de le laisser à l'entrée du cimetière, il le fit entrer

résolument au milieu des tombes ; car les juifs ne sont pas plus respectés après leur mort que pendant leur vie, et le fanatisme les poursuit jusque dans leur dernier asile ; leur poussière est en butte à tous les outrages ; les femmes maures ne manquent jamais de la souiller en passant : c'est chez elle une affaire de dévotion, presque un article de foi.

A quelques pas du cimetière, en allant vers la Porte des Tanneurs, il y a de beaux massifs de verdure coupés de genêts, de chèvrefeuilles, de cactus du milieu desquels on distingue, par échappées, la baie tranquille et bleue et le détroit toujours bouillonnant. C'est là que Benchimol conduisit le Riffin.

Quand il se fut bien assuré que personne ne les avait suivis et que nul œil indiscret ne pouvait les surprendre, il entama la négociation. Il n'eut pas grands frais d'éloquence à faire pour persuader le sauvage ; aux premières

ouvertures, l'œil sanglant du Riffin s'anima et la soif de l'or lui mit la bouche en feu; on tomba bientôt d'accord; le juif devait introduire dans le jardin d'Amérique le bandit et ses compagnons; la maison serait pillée, incendiée même, et Sidi Chrétien emporté dans les montagnes.

— Surtout, dit Benchimol, gardez-vous bien de le tuer; car sa mort ne vous rapporterait rien, tandis que vous en pouvez tirer une riche rançon. Rapportez-vous-en à moi pour cela, mais ne me compromettez pas, car au premier soupçon le kaïd me ferait mourir sous les coups.

— Par Allah! répondit le barbare, il n'y aurait pas grand mal à cela, et la vie d'un juif n'est pas quelque chose de si précieux. Pourtant, rassure-toi, on ne te trahira pas, car ce serait nous trahir nous-mêmes. Tu dis donc que ce voyageur est chrétien?

— Chrétien, comme je suis juif.

— Alors le plaisir sera double, et si nous ne tuons pas ce chien de mécréant, nous pourrons du moins nous donner la satisfaction de le balafrer un peu ; ce sera toujours une consolation et un dédommagement : le prophète nous en saura gré.

— Il est à vous, usez-en comme vous voudrez ; songez seulement à la rançon qui vous est promise si vous le livrez vivant.

— On y songera ; mais toi, juif, que gagnes-tu dans cette affaire et qui est-ce qui te paie?

— Moi? je n'ai d'autre intérêt dans tout ceci que le plaisir de vous rendre service, et je serai assez payé si je me fais de vous des amis.

— A d'autres, juif, à d'autres!

— Et puis je n'aime pas plus que vous les

chrétiens; ce qui leur fait du mal me fait du bien : c'est là un plaisir comme un autre.

— Au surplus, c'est ton affaire, et tu ne te seras pas oublié. A quand le coup ?

— A demain, si vous voulez. Rendez-vous le soir, sans être aperçus, dans les environs du jardin ; soyez prêts au premier signal, et fiez-vous à moi pour le reste. Mais surtout, répéta-t-il avec insistance, surtout n'ayez pas l'air de me connaître; j'aurai l'air, moi, d'avoir été surpris; je jouerai la peur, vous m'emmenerez avec lui et vous me renverrez ensuite à Tanger, pour traiter de la rançon; je me charge encore de cela.

— C'est bien ; mais prends garde à toi, si le coup manque tu es mort. Je vais prévenir mes camarades afin de nous présenter en nombre et bien armés.

Ils se séparèrent sans avoir été aperçus. Ben-

chimol entra à Tanger, par la Porte des Tanneurs, pour aller rendre compte de la négociation à M. de Dorpat; le Riffin revint au Sauk, et il passa sous les têtes sanglantes des deux suppliciés, sans que ce spectacle sinistre le fît rentrer en lui-même; l'exemple fut perdu pour lui et pour les complices qu'il s'associa; ils complottaient leur crime à la vue même de ces horribles trophées, et si leurs yeux s'en détournaient, ce n'était ni par terreur ni par pitié, c'était pour se porter avec une ardente convoitise sur les vastes sommets du mont d'Amérique; pleins d'une féroce impatience, ils n'éprouvaient qu'un regret, celui de n'être pas encore au lendemain.

Le lendemain se trouvait être précisément le jour du rendez-vous d'Abdalah; Robert se rendit au cap Spartel, seul avec son soldat; le ministère de l'interprète était inutile, et Benchimol, demeuré maître de la villa et libre de

son temps, eut toute la journée pour concerter, avec les Riffins ses complices, l'expédition de la nuit, comme si le ciel eût été de moitié dans sa perfidie et en eût lui-même favorisé l'exécution.

XII.

LE CAP SPARTEL.

Le cap Spartel est à dix ou douze milles à l'ouest de Tanger, et forme l'extrémité septentrionale d'une branche du Petit-Atlas. Le sentier qui y mène est à peine tracé ; il faut le chercher et souvent le frayer soi-même à travers les prairies, les landes et les taillis. On

côtoie d'assez près d'abord le Gébel-Kébir aux flancs duquel végètent tristement de maigres oliviers et quelques chétifs adouars; on entre ensuite dans une vaste plaine solitaire couverte à perte de vue de bruyères monotones et de halliers touffus. Le cap est au bout de cette plaine.

C'est un haut promontoire taillé à pic de tous les côtés, et jeté en éperon dans l'Océan; la vague a creusé dessous plusieurs cavernes dont une plus spacieuse que les autres était consacrée à Hercule, le patron païen du détroit; aujourd'hui elle a une destination profane et peu poétique; les habitants en extraient des meules qu'il détachent des parois après les avoir taillées sur place, de manière que la grotte est percée à jour et toute criblée de trous ronds à travers lesquels on voit le bleu du ciel et de la mer. Ce coup d'œil ne laisse pas d'être pittoresque, et, pour ajouter à l'effet du tableau, des manœuvres

demi-nus et basanés travaillent au fond de l'antre comme des cyclopes. Au nord s'élèvent les crêtes blanchâtres du Gébel-Kébir ; au midi s'étend une plage nue, aride, désolée, sans bornes.

Les Maures appellent l'Océan la mer des Ténèbres ; mais ce jour-là l'Océan démentait son nom, il était radieux et si bleu, si limpide, qu'on ne pouvait distinguer le point de l'horizon où finissaient les flots et où commençait le ciel. La lame festonnait au loin la plage d'un ruban d'écume. En face du cap africain s'élève, sur la côte européenne, le cap Trafalgar, dont un grand fait militaire a immortalisé le nom. Les deux promontoires sont face à face comme deux ennemis qui se mesurent de l'œil, et ils représentent par leur éternel éloignement celui des deux mondes, dont ils forment l'extrême limite.

Abdalah était le premier au rendez-vous ; à peine arrivé, il avait abandonné son cheval aux

soins de Guzzul qui seul l'avait accompagné, et il était allé s'asseoir à la pointe du cap ; là il attendait patiemment. La brise marine se jouait dans sa barbe , et soulevait les plis de son haïk blanc. Son œil errait au hasard sur l'immensité des eaux. Robert le trouva dans cette attitude contemplative, et il le rejoignit sans en être aperçu.

— A quoi pensez-vous? lui dit-il en l'abordant.

— Je pense que l'homme est esclave de son secret dès qu'il le publie, au lieu que son secret est son esclave tant qu'il le tient enfermé dans son sein.

— Cela veut-il dire que vous vous êtes ravisé et que vous renoncez à faire de moi votre confident ?

— Je vous ai déjà dit qu'une promesse est

une dette ; mais vous, vous êtes-vous interrogé vous-même ? avez-vous fait l'examen de votre cœur ? acceptez-vous le dépôt que je veux vous confier ?

— Je l'accepte !

— Prenez garde de vous engager témérairement, car vous n'y êtes point forcé. Avant d'entrer, dit le proverbe, songe à la sortie.

— J'y ai songé. Vous pouvez parler en toute sécurité ; je sens en moi la force de garder un secret, quel qu'il soit.

— J'y compte, et je ne vous en demande pas davantage. J'aurais pu commencer par vous faire des questions sur vous-même, et par prendre des otages avant de vous en donner; je ne l'ai pas voulu ; il m'a semblé plus loyal et plus digne de vous d'agir comme je fais. Vous m'occupez depuis longtemps ; je vous connaissais déjà avant d'être connu de vous, et je cherchais une occa-

sion de vous attirer chez moi : cela vous explique mes avances et mon empressement à vous ouvrir ma maison. Mes premières impressions furent toutes en votre faveur ; vous conquîtes ma confiance d'emblée et sans coup férir ; votre air sérieux et réfléchi me plut, et je vous tiens pour un homme sûr et fidèle. Je vais bien vous le prouver.

Abdalah se tut un instant et fit les préparatifs d'un homme qui se dispose à parler longtemps.

— Mettez-vous à votre aise, reprit-il, car ce que j'ai à vous dire sera long, et nous ne serons point dérangés : c'est pourquoi je vous ai donné rendez-vous au bout de ce désert ; nul lieu ne m'offrait les mêmes sûretés. Partout ailleurs, dans ma Kassaba, comme dans votre jardin d'Amérique, on nous aurait épiés et peut-être surpris : cette appréhension eût glacé ma langue et distrait votre attention. Ici, nous n'avons rien

de semblable à craindre, nous sommes seuls, bien seuls, et nous parlons une langue que l'écho de ces rochers n'a jamais entendue. Que mes paroles, ajouta-t-il avec une sorte de solennité, en jetant une pierre dans la mer, tombent dans votre cœur comme cette pierre dans l'Océan!

Robert ne répondit à cette injonction figurée que par un signe affirmatif; il s'abstint de toutes protestations, et s'assit à côté d'Abdalah sans lui dire autre chose que ces trois mots :

— Je vous écoute.

— Vous me croyez Maure, Algérien, reprit Abdalah en dépouillant tout d'un coup son langage des métaphores souvent forcées et des sentences affectées dont il avait fait jusqu'alors un si grand usage ; vous allez être bien étonné d'apprendre que je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis Européen comme vous, et la manière dont je

parle français vous dit assez que je suis votre compatriote ; oui, je suis Français, et depuis que j'ai quitté la France, il y a de cela plus de trente ans, vous êtes le premier homme à qui je fais cette révélation.

» Je suis né en Normandie d'une famille de vieux gentilshommes, dont les aînés seuls vivaient à la cour, tandis que les cadets végétaient dans leur province ; j'étais cadet, et condamné par conséquent à ne voir le monde qu'à travers les meurtrières du château paternel. Ce n'était pas là mon compte ; mes goûts ni mon humeur ne s'accommodaient de la vie champêtre ; je sentais bien que je ne m'y ferais jamais, et si j'enviais quelque chose à mon aîné, ce n'était ni son titre ni son patrimoine, c'était le bonheur qu'il avait de vivre à Paris. Il y était fort répandu, et ses lettres étaient comme autant de coups de poignard qui venaient me percer le cœur périodiquement ; il ne parlait, à chaque ordinaire, que des

fêtes auxquelles il assistait, des plaisirs toujours nouveaux qui naissaient, disait-il, sous ses pas, et des belles dames qu'il accompagnait déjà, quoique bien jeune, au théâtre, à l'église, à la promenade. Tout cela fermentait dans ma tête; je me représentais Paris comme un lieu de délices et d'enchantement; l'Opéra, qui sans cesse revenait sous sa plume, m'apparaissait comme une féerie des *Mille et une Nuits*, et, pauvre provincial que j'étais, je ne rêvais plus que des merveilles de la capitale; mais c'est surtout le chapitre des belles dames qui enflammait mon cerveau; je n'étais qu'un enfant, et j'étais jaloux des bonnes fortunes vraies ou supposées de mon frère, comme si j'eusse été d'âge à les lui disputer : c'était là ma préoccupation constante, et mon imagination s'exaltait dans l'oisiveté.

» Pourtant je recevais, ou du moins j'étais censé recevoir une sorte d'éducation; mais mon précepteur était un vieil abbé de la Régence qui

m'aurait fait ce que j'étais, si la nature n'eût pris les devants ; il savait tous les vers licencieux de l'époque, et ne croyait à rien ; au demeurant le meilleur homme du monde, incapable de faire mal à personne, mais égoïste et indifférent à tout. Il avait joui de la vie et regrettait le bon temps ; il m'en parlait sans cesse, et ne savait pas se résigner à vieillir. Les lettres de mon frère le faisaient soupirer de regret, comme elles me faisaient palpiter de désir ; et, bien loin de travailler à calmer ma tête en ébullition, le digne ecclésiastique renchérissait par ses commentaires sur les rêves de mon imagination romanesque. Tous ses souvenirs s'étaient concentrés sur la cour du régent, et il m'en faisait, quoiqu'à mots couverts et avec ménagement, des peintures étranges ; j'en comprenais beaucoup plus qu'il ne supposait, et je le faisais parler, je ne dis pas plus qu'il ne voulait, mais plus qu'il n'aurait dû. Il put se convaincre lui-même que ses leçons avaient bien profité.

» Je m'étais lié, n'ayant pas mieux, avec les jeunes campagnards des environs, et j'attirais les petites filles au château en leur donnant les vieilles dentelles et les vieux rubans de ma mère. Je leur dis un jour que je voulais les traiter; la table fut mise en cachette dans une espèce de grenier, je la pourvus de ce que j'avais pu dérober à l'office, et fermant les volets pour figurer la nuit, j'illuminai la salle avec des bouts de chandelles. Quand tout fut prêt, j'introduisis mes convives un à un par les derrières, afin qu'on ne nous troublât point, et la grande orgie commença. L'abbé me surprit dans cette louable occupation, entouré d'une demi-douzaine de vauriens qui s'en donnaient à cœur joie, et tenant sur mes genoux une petite fille que j'émoustillais d'importance : — « Monsieur » l'abbé, lui dis-je sans me déconcerter, prenez » place, je vous prie, ces messieurs sont mes » roués, et ces dames sont mes maîtresses. » — Le saint homme ne fit que rire de cette imperti-

nence, dont pourtant il ne se vanta pas à mes parents, et il ne fut à l'avenir ni plus circonspect ni plus sévère.

» Ces méchantes parodies des soupers de la Régence n'étaient pas les seules espiègleries de ce genre que je me permisse : j'avais entendu parler du Parc-aux-Cerfs, je voulus avoir le mien, et je me formai un sérail de petites villageoises dont j'étais fort jaloux ; pas une n'était à l'abri de ma poursuite ; je passais mon temps à leur tendre des piéges, et j'avais même dressé des garnements du pays à chasser pour moi ce gibier d'espèce nouvelle ; pour quelques sous, ils s'acquittaient de leur office au delà de mes vœux. J'étais devenu la terreur des mères de famille, et l'on m'avait baptisé *le Pacha*. Je cachais assez bien mon jeu pour que mon père ignorât mes fredaines ; enfin on lui fit des plaintes, et il lui en revint assez aux oreilles pour qu'il se donnât la peine de me surveiller ; il me prit plusieurs

fois *flagrante delicto* dans mon Parc-aux-Cerfs, et ne fit d'abord qu'en rire, mais il finit par s'alarmer d'une précocité si insatiable : mon sérail fut mis en désarroi, on fouetta mes sultanes, et l'abbé fut tancé pour m'avoir laissé prendre ces airs de Lovelace.

» Tout cela se passait que je n'avais pas douze ans ; il fallut se mettre à l'étude, mais à l'exception des langues pour lesquelles j'ai toujours eu une aptitude prononcée, je ne mordais à rien, et mes progrès n'édifiaient pas ma famille ; il est vrai que mon maître n'était pas fort ; je sus bientôt plus de latin que lui, et, sous sa férule, je tournai plusieurs années dans le même cercle comme l'aiguille fait et refait mille et mille fois le tour du cadran. A peine avais-je compris deux mots de latin, que j'étais tombé sur Pétrone ; j'appris par cœur l'*Art d'Aimer*, d'Ovide, et il n'est pas jusqu'à l'*Uxor vade foras* de Martial que le démon de la chair ne m'eût mis sous les yeux.

Quant aux joyeusetés de la langue maternelle, mon honnête précepteur avait pris soin lui-même de ne me les point laisser ignorer; sa mémoire était sous ce rapport d'une effrayante fécondité, car il avait lu dans Piron plus souvent que dans le bréviaire et avec bien plus de fruit. J'oublie de vous dire qu'on me destinait à l'Église.

» Cependant les remontrances de mon père n'avaient pas dompté en moi la nature; seulement sa surveillance m'avait rendu plus circonspect. Mon penchant grandissait avec moi; j'aurais en vain tenté de lui résister, je n'aurais pas été le plus fort; je subissais la fatalité d'une organisation impérieuse, invincible. Depuis que je ne pouvais plus courir après les petites paysannes, je m'étais rabattu sur les femmes de la maison. Ma mère avait parmi ses chambrières une Bordelaise de vingt-cinq ans, la plus belle créature qui fût dans le canton; je vois encore son œil noir, son épais sourcil, sa bouche fraîche et ses

petites dents blanches rangées comme un collier de perles. Je m'en étais épris tout à fait; mais elle affectait de me traiter comme un enfant (j'avais quinze ans tout au plus), et ne faisait que rire de mes déclarations; pourtant elle les écoutait et me gardait le secret, ce qui ne laissait pas de me donner de l'espoir. D'ailleurs elle ne me repoussait pas précisément, et je croyais bien m'apercevoir qu'elle ne déclarait ses caresses et les miennes sans conséquence que pour être plus à son aise avec moi. Elle ne se les épargnait pas, et semblait se plaire à attiser mes sens, bien loin de les vouloir éteindre. Je finis par me piquer au vif; je tins à honneur de lui prouver que je n'étais pas l'enfant qu'elle supposait, qu'il était temps de me traiter en homme, et je devins entreprenant jusqu'à la témérité. Ma Bordelaise couchait dans la chambre de ma mère qui avait peur la nuit, et qui ne voulait pas rester seule; il fallait être le diable incarné, que j'étais pour se risquer jusque-là;

mais la fortune me favorisa, une victoire éclatante paya mon audace.

« Ce que j'avais connu et senti jusqu'alors n'était que de l'enfantillage auprès de ce que cette femme me révéla. Je vous demande pardon de vous entretenir d'elle aussi longuement; mais c'est qu'elle a eu une grande influence sur le reste de ma vie; elle acheva mon éducation, déjà si bien ébauchée par l'abbé, et je puis dire qu'elle m'a fait l'homme que je suis devenu. Je ne pouvais tomber dans des mains plus expertes; elle ne pouvait trouver un élève mieux disposé; en échange de ma fougue de seize ans, elle me donnait son expérience de femme faite, et nous ne pouvions plus nous passer l'un de l'autre. Aujourd'hui même, après tant d'années, je ne pense point à cette adorable fille sans émotion, et jamais depuis je n'ai éprouvé au même degré l'ivresse de la possession. Nous vécûmes deux ou trois ans dans ce délire, et nous dé-

tournâmes si bien les soupçons, que mon père me croyait amendé, et en faisait compliment à l'abbé. Mais la sécurité nous rendit imprudents, et nous nous laissâmes surprendre une nuit par ma mère. Ma maîtresse fut souffletée et menacée de la verge du prévôt pour avoir débauché un enfant de famille : car, dans toutes mes peccadilles, c'étaient toujours les pauvres filles qui étaient battues; moi, j'en étais quitte pour une légère réprimande. Ma mère était trop infatuée de l'esprit de son rang pour donner jamais tort à un fils qui portait son nom, et mon père ne faisait que rire au fond de toutes ces amourettes. Il faut bien, disait-il, que jeunesse se passe! Et s'il me surveillait, c'était dans l'unique intérêt de ma santé, nullement dans celui des mœurs.

. . . .

» La Bordelaise fut chassée du château avec ignominie; il me sembla, en la voyant partir, qu'on m'arrachait les entrailles, et je tombai dans une affreuse tristesse; le souvenir du bon-

heur perdu était devenu mon idée fixe, et me causait des palpitations étouffantes. Je poussais tout le jour de gros soupirs qui faisaient rire l'impitoyable abbé, et je rôdais de chambre en chambre comme une âme en peine. Mon père, qui était grand chasseur, me menait quelquefois avec lui pour me distraire; mais je ne comprenais pas quel plaisir on pouvait trouver à tant courir, à tant se fatiguer, quand on pouvait être si heureux sans sortir de chez soi. Le goût de la chasse ne me revint pas, et je rentrais le soir au logis plus ennuyé que je n'en étais sorti. J'avais bien essayé d'autres amours, mais cette diversion ne m'avait pas mieux réussi que l'autre: ce n'était plus cela, il n'y avait que ma Bordelaise au monde, c'est elle qu'il me fallait. Le regret de sa perte devint si cuisant, le vide où je vivais si insupportable, que je fis un coup de tête. Je savais qu'elle s'était retirée à Rouen; je partis un beau jour du château avec tout l'argent que je pus ramasser,

et je la rejoignis. J'ignore si elle m'était restée fidèle pendant les deux ou trois mois qu'avait duré notre séparation. J'étais si transporté de la revoir, que je ne songeai même pas à le lui demander; je la retrouvai telle qu'elle m'avait été enlevée; plus belle encore, si possible, et plus enivrante; elle semblait vouloir me payer le sacrifice que j'avais fait pour elle, et sa reconnaissance avait des raffinements inouïs. J'ai trouvé en ma vie des femmes aussi belles et plus jeunes qu'elle, mais aucune qui fût si attachante, si inépuisable en ressources. Je ne vous dirai point si elle avait ou non de l'esprit, je ne m'en souviens pas et ne m'en suis jamais inquiété: ce que je sais, c'est qu'elle avait le génie de la volupté et qu'il lui tenait lieu de tout; elle était sur la terre pour cela, et il eût fallu être un véritable Narsès pour lui demander autre chose. Or, notez qu'elle avait vingt-sept ans quand j'en avais dix-huit; mais cette énorme différence d'âge ne faisait que lui donner plus d'empire sur

moi et disparaissait tout à fait dans l'intimité. Le plaisir était tellement sa vie et sa vocation, qu'il la rajeunissait comme il vieillit les autres femmes; une nuit d'amour lui ôtait à elle un mois d'âge.

» Nous passâmes plusieurs semaines cachés dans une hôtellerie de Rouen; mon intention n'avait pas été de demeurer si longtemps avec elle, je ne voulais que lui faire une visite, sauf à la renouveler ensuite; mais il nous avait été impossible de nous séparer, et maintenant je n'osais plus rentrer au château; je supposais bien qu'on était à ma recherche, et notre cachette n'était pas si sûre qu'on ne dût être bientôt sur nos traces; l'argent d'ailleurs commençait à s'épuiser, il fallait prendre un parti; il fut bientôt pris. Nous montâmes un matin dans le coche, et fouette cocher! nous voilà dans la capitale.

» J'avais compté sur l'assistance de mon frère

aîné pour me réconcilier avec ma famille et pour refaire mes finances ; j'allai droit chez lui en descendant du coche. Quelle fut ma surprise et ma consternation en le trouvant au lit de mort, et mon père à son chevet ! Il avait si bien fait la vie de Paris et vécu si vite, qu'à vingt-cinq ans il était au bout de ses forces ; il me fit l'effet d'un septuagénaire décrépit, et il mourut quelques jours après mon arrivée. Cette catastrophe fit oublier mon équipée. Mon frère mort, je devenais l'aîné de la famille, et mon père me reçut comme l'enfant prodigue. Je n'eus pas même besoin de demander mon pardon pour l'obtenir ; je rejetai toute ma faute sur l'ennui de la vie champêtre, sur l'impérieux besoin de voir le monde, mais j'eus bien soin de taire jusqu'au nom de ma maîtresse, car si mon père eût appris, par malheur, qu'elle était avec moi, il n'eût pas manqué de s'entendre avec le lieutenant de police pour la faire enfermer ; il me crut seul à Paris. Les premiers jours donnés aux larmes et aux regrets, il me laissa

en lieu et place du défunt, et repartit pour sa province, ne doutant pas que le spectacle d'une mort si prématurée et si terrible ne me servît de leçon. En cela il se trompait et ne raisonnait pas juste. La mort de mon frère ne prouvait qu'une chose, c'est qu'il s'était mépris sur lui-même et qu'il avait violenté sa nature. Il n'était pas fait pour la vie qu'il avait acceptée par position plus qu'il ne l'avait choisie par tempérament. Chacun a ses aptitudes, sa destination particulière, et il est imprudent de les méconnaître; de plus c'est le fait d'un sot, attendu que la diversité n'implique en soi ni infériorité ni supériorité. N'est pas homme de plaisir qui veut; on naît pour cela comme on naît propre aux mathématiques ou à l'éloquence. Tel qui fait l'austère n'est qu'impuissant, comme le libertinage de beaucoup n'est qu'affectation et que vanité. L'essentiel est de savoir sa limite et d'agir selon son organisation propre, non selon celle des autres; car,

dans ce cas, l'imitation n'est pas seulement puérile, elle est funeste. Voilà la vraie philosophie; avec ces simples précautions on est sûr de durer; et quant à moi, n'en déplaise aux mânes de mon père, je me sentais solide et de force à vivre, parce que je ne faisais qu'obéir à ma nature. L'événement l'a bien prouvé.

» Mon frère avait un régiment qu'on fit passer entre mes mains, et je fus lancé aussitôt qu'arrivé. Vous devinez bien que la Bordelaise fut la première à jouir de ma nouvelle fortune; je l'établis richement dans une petite maison du boulevard Mont-Parnasse, où je passais tout le temps que les soins du monde et du service me laissaient libre. J'étais si provincial, que je regardais notre attachement comme éternel, et je n'imaginais pas que rien au monde pût rompre des liens si fortement serrés : cette sécurité aveugle m'ôtait jusqu'au sentiment de la jalousie; je conduisais mes nouveaux amis chez ma maî-

tresse, sans soupçonner que je me donnais des rivaux et que j'introduisais le loup dans la bergerie. Je commis la faute du roi Gygès; je parlai tant de mon bonheur, que je donnai à d'autres l'envie d'y goûter. Un jeune Anglais de mes amis, duc et pair en expectative, se monta tellement la tête à mes récits et devint si éperdument amoureux de ma Bordelaise qu'il débuta avec elle par un mariage secret : un jour je trouvai le nid vide, la perdrix s'était envolée. Je fus au désespoir; je voulais me tuer, tuer l'Anglais, tuer la traîtresse, tuer tout le monde, si bien que je ne tuai personne. Mes camarades se moquèrent de moi, ils me traitèrent par le ridicule; ce remède fit sur mon cœur l'effet du feu sur une plaie vive; la douleur fut aiguë, puis elle s'engourdit; je commençai à regarder ma guérison comme possible; la plaie cessa de saigner, elle se ferma, la cicatrice se fit, et la jeunesse opéra le reste.

» Me voilà donc à vingt ans colonel d'un des

plus beaux régiments de l'armée, riche parce que mon père l'était, beau garçon ; c'était du moins l'opinion des femmes, avide de plaisir, au milieu du monde le plus facile et le plus galant; tous les rêves de mon enfance se trouvaient réalisés par ce coup de dé, sinon dépassés. Le dix-huitième siècle touchait à sa fin : c'était encore le règne des petites maisons et des petits soupers; tout le monde disait bien que la société menaçait ruine, mais on ne s'en émouvait pas autrement, et l'on voyait arriver la fin du monde sans trop s'inquiéter de ce qui viendrait après. Les hommes n'en étaient pas plus sérieux, les femmes n'en étaient que plus attrayantes, et l'on vivait au jour le jour avec insouciance et philosophie. Il n'y avait plus de religion... Eh bien! l'on s'en passait, et les prêtres étaient les premiers à donner l'exemple de l'indifférence et de l'épicuréisme. Les mœurs étaient corrompues.... Mais elles n'avaient jamais été si douces, si aimables, si tolérantes; et quant à l'état qu'on

disait tomber en dissolution, c'était son affaire, il avait des soldats pour se garder, des traitants pour lever les impôts; notre affaire à nous était de prendre la vie comme nous la trouvions et d'épuiser ces biens qu'on disait devoir nous échapper si tôt. Quelques alarmistes, comme Cagliostro et ce bon père Cazotte, nous criaient bien : Malheur! pareils à cet illuminé qui prédisait à tue-tête, en courant sur les murailles, la prise de Jérusalem ; nous les laissions prophétiser à leur aise sans leur en vouloir le moins du monde, et nous attendions tranquillement le sauve qui peut universel.

» Ce fut là une époque unique dans l'histoire, et, pour ma part, je puis me vanter d'avoir bien joui des restes de la liberté mourante ; j'étais de toutes les fêtes, pourvu cependant qu'il y eût des femmes, car je n'ai jamais compris la vie sans elles ; le jeu m'ennuyait autant que la chasse m'avait peu séduit ; la table ne me plai-

sait qu'en parties fines, et les sociétés d'hommes me donnaient de véritables nausées. Ce que j'aimais du service militaire, c'étaient les revues, parce que toutes les belles dames nous venaient voir défiler, et j'avoue qu'au théâtre je m'intéressais bien moins à la pièce qu'aux actrices. Je m'étais attaché une fois, vous l'avez vu, sincèrement, naïvement; mais la Bordelaise s'était chargée elle-même du soin de me guérir de mes illusions: cette première épreuve m'avait si mal réussi, que je jurai bien qu'elle serait la dernière, et je tins parole; je fis l'amour en partisan. Une fois libre, j'allai tout naturellement m'abattre sur l'Opéra, cet Eldorado magique qui avait tant occupé mon enfance: si je n'y trouvai pas précisément les choses que je m'étais figurées, j'y en trouvais d'autres qui les valaient bien; les terrestres bayadères ne me parurent pas trop indignes des fées fantastiques que j'avais rêvées, et, quelques-unes même avaient à mes yeux l'immense avantage de me rappeler par

leurs allures franches et décidées, par leur science profonde en l'art d'aimer, l'ombre de celle qui avait fait mon éducation. Je vous épargne les détails ; vous les devinez. Qu'il vous suffise de savoir que ma vie n'était qu'une suite non interrompue de plaisirs toujours divers et toujours les mêmes, et que, bien loin de voir s'accomplir les sinistres prophéties que mon père m'avait faites au chevet de mon frère mourant, je ne m'étais jamais si bien porté. Le ciel m'a donné la puissance de mes penchants ; mon corps est un cheval infatigable et docile qui n'a jamais bronché sous son cavalier.

. . . .

» Après quelques années passées dans le tourbillon des voluptés parisiennes, je changeai de théâtre sans changer de vie ; mon régiment fut appelé à Versailles, et je dus m'y établir à demeure. Je n'eus pas lieu de me plaindre du déplacement ; un nouveau monde, un monde enchanté, la cour s'ouvrit pour moi. J'ai sou-

vent entendu dire en Europe, que les femmes sont ingrates, et qu'elles n'aiment point ceux qui les aiment ; les orgueilleux et les niais peuvent trouver cela ; quant à moi je ne l'ai jamais cru, je ne l'ai jamais vu, et je suis un exemple vivant du contraire ; jamais homme n'aima tant les femmes et n'en fut tant aimé ; c'est moi qui serais un ingrat si je me plaignais d'elles, car elles m'ont toujours rendu au centuple le bonheur que je leur ai donné ; il est vrai que je ne leur ai jamais rien demandé que de possible et de raisonnable ; la constance éternelle n'est pas dans la nature humaine ; ma Bordelaise me l'avait bien prouvé ; éclairé par cette dure mais salutaire expérience, j'avais soin de n'exiger des femmes et de ne leur promettre que ce que l'on peut s'accorder de part et d'autre ; rien n'est plus mobile que l'amour, rien n'est plus capricieux ; le vouloir fixer c'est lui ôter son plus grand charme qui est la spontanéité, la liberté, l'imprévu, et il y a de la puérilité à porter une chaîne qu'on sent en être

une; dès qu'elle gêne, on doit la rompre; le passé n'est plus à nous, l'avenir ne l'est pas encore; la sagesse consiste donc à concentrer son individualité, son existence tout entière dans la jouissance du moment présent, le seul qui nous appartienne, sans se laisser tyranniser par les souvenirs de la veille, ni troubler par les appréhensions du lendemain. Cette digression me ramène à Versailles.

» Mon service m'appelait souvent auprès de Marie-Antoinette, qui était alors le centre des plaisirs et comme le foyer d'où partaient les derniers rayons de la galanterie française; ma jeunesse lui plut, je fus admis dans son intimité, et j'eus bientôt un rôle dans les pastorales du Petit-Trianon. Je devins l'enfant gâté des plus grandes dames de la cour. J'avais si bonne mine, à ce qu'il paraît, dans mon brillant uniforme, qu'elles m'avaient baptisé *le colonel*, comme si j'eusse été le seul de mon grade ou

que tous les autres se fussent effacés devant moi. Je puis, aujourd'hui qu'un demi-siècle a passé sur ces enfantillages, vous en parler sans encourir le reproche de vanité ; je pourrais de même, sans être accusé d'indiscrétion ou de fatuité, vous raconter après tant d'années, et sur ce promontoire africain, mes bonnes fortunes de Versailles. Ces femmes divines, que j'ai tant pressées dans mes bras, ont été fauchées par la révolution, comme des fleurs par l'orage ; la main du bourreau a coupé le fil de ces belles vies ; le peuple a arraché et foulé aux pieds brutalement ces gracieux fleurons de la monarchie.

» Pourtant nous avions eu encore d'heureux jours, avant que la tourmente ne nous atteignît et ne dispersât les amours ; on l'entendait gronder au loin, et, comme les troupeaux se réfugient sous les grands arbres au bruit du tonnerre, toutes ces femmes timides cachaient leurs alarmes sous les paisibles ombrages de

Trianon. Je me souviens encore d'une fête que la reine nous y donna; ce fut la dernière, et les intimes seuls y assistaient. Je ne vous dirai pas qui j'avais alors pour maîtresse, son nom est trop connu et je dois le silence à ses mânes charmants. La fête fut libre et galante; toute étiquette avait été abolie et une égalité complète régnait parmi les convives; on était convenu de ne se point gêner les uns les autres, et comme il n'y avait là personne qui n'y eût un intérêt de cœur, on s'était promis de fermer les yeux et les oreilles et de se garder le secret. On soupa en plein air à la clarté des flambeaux; la chère fut délicate, les vins enivrants, les propos enjoués et faciles. La reine donnait l'exemple du laisser-aller, et toutes les femmes respiraient la mollesse, et l'abandon; les toilettes étaient voluptueuses, les yeux tendres, et les mains tremblantes se pressaient furtivement. Les pensées du dehors ne vinrent pas une seule fois troubler les enchantements de cette nuit

mémorable, ou si quelqu'une nous traversait l'esprit comme une ombre rapide, c'était pour nous avertir que le temps nous pressait, que le lendemain n'était pas à nous, qu'il fallait nous hâter de vivre et de jouir : alors c'était des redoublements d'ivresse, de nouveaux délires, et le plaisir s'exaltait par le sentiment du danger ; nous étions comme ces amants passagers de Cléopâtre qui achetaient une nuit d'elle au prix de leur vie. Après le souper on se dispersa dans les bosquets ; les ténèbres furent discrètes et silencieuses ; personne ne sut le bonheur de son voisin ; chacun était trop occupé du sien propre pour épier celui d'autrui ; des musiciens invisibles remplissaient l'air des mélodies les plus amoureuses ; le parfum des fleurs baignées de rosée était plus suave, plus pénétrant ; tous les sens étaient à la fois charmés et vaincus. Cependant la reine était parfois rêveuse ; de sinistres fantômes semblaient passer devant elle ; était-ce un pressentiment

de l'âme ou un avertissement du ciel? le voile de l'avenir s'ouvrait-t-il tout d'un coup pour elle et voyait-elle au loin se dresser un échafaud? Dans ces moments-là elle était plus belle et plus séduisante; ses yeux se chargaient d'une ineffable langueur, et sa taille plus molle et plus gracieuse semblait fléchir sous le faix de sa destinée. Le lendemain on apprit que le peuple allait marcher sur Versailles, et vous savez la fin de cet effroyable rêve.

. . . .

» Je donnai ma démission dès les premiers troubles, sentant bien qu'il n'y aurait pas de rôle pour moi dans ce sanglant conflit de passions homicides. Je me tins à l'écart pour laisser passer le vent; mais je n'émigrai point; je n'étais pas d'humeur à laisser mes biens entre ces mains rapaces. Mon père étant mort, j'avais réalisé mon patrimoine de manière à le pouvoir transporter aisément, c'est-à-dire que j'avais converti en diamants et autres pierres précieuses

mes châteaux et mes terres; j'avais ainsi un immense capital dans le plus petit volume possible, et j'étais prêt à tout événement. Je portais des millions cousus dans mon habit, et je me mis, par prudence, à vivre comme le dernier de ces gueux devenus rois. Je m'étais mis en pension pour plus de sûreté dans la maison même de Marat, chez un boulanger connu pour son civisme. Tandis que mon hôte vociférait dans les clubs, mon hôtesse s'ennuyait fort au logis : c'était une jeune Picarde assez proprette qui avait la tête vive et qui se la monta pour moi; il est vrai que j'y avais pris quelque peine. Hélas! c'était une chute bien dure, bien humiliante, et mes nobles maîtresses de Trianon avaient là une héritière bien peu digne d'elles; mais je lui dus la vie par le soin qu'elle eut de me faire passer, aux yeux de son mari, pour un Grandisson républicain. J'en étais quitte pour accompagner quelquefois ce braillard au club et pour le traiter de Démosthènes. C'était

un zélé; il faisait partie d'une des sections les plus remuantes, les plus fougueuses; il montait la garde avec enthousiasme, et sur trois nuits il en passait bien deux, la pique sur l'épaule et le bonnet sur l'oreille, à la porte de la Commune ou de la Convention. Tandis qu'il faisait faction à la belle étoile, je donnais à mon temps un plus doux emploi; j'avais fini par faire quelque chose de ma *Fornarine*; il n'y a pas de femme dont on ne puisse tirer parti en s'y prenant bien; beaucoup ne sont froides ou sottes que parce qu'elles s'ignorent, et elles s'attachent de passion au premier homme qui les révèle à elles-mêmes. Il y a bien peu de Lucrèces, croyez-moi, qui ne soient des Laïs en germe. Je fus pour ma Picarde ce que la Bordelaise avait été pour moi, c'est moi qui l'émancipai. Tout cela se passait au-dessus de la chambre de Marat, et il nous arriva plus d'une fois de l'entendre déclamer avec ses acolytes contre les suspects, les tièdes, et tout ce qu'ils appelaient, dans leur argot,

les infâmes suppôts de l'indifférentisme et de l'immoralité. A ces mots j'embrassais ma citoyenne, qui me le rendait bien, et je faisais fi du voisin.

» Je passais de cette manière les plus mauvais jours de la Terreur; sortant peu, ne voyant âme qui vive, et ne me compromettant avec personne, pas même avec mon hôtesse, auprès de laquelle je m'étais fait passer pour un commis-voyageur sans emploi. Notre félicité fut troublée; la réquisition m'atteignit; il n'y avait pas à regimber, il fallait marcher en baguette, car ces messieurs du Comité n'étaient pas tendres, et leur petit morceau d'acier de la place de la révolution ne badinait pas. Mon Ariane fut au désespoir; elle jeta feu et flamme contre la République et ces affreux bonnets rouges qui avaient la barbarie de lui enlever son amant. Jusqu'alors elle ne les avait pas trouvés si mal, et les septembrisades même ne lui avaient pas

trop déplu, parce qu'elles immolaient les grandes dames, dont les bourgeoises de tous les rangs sont toujours si jalouses ; mais l'amour triompha du civisme, et peu s'en fallut que ma *Fornarine* ne se fît mettre à la lanterne par les tricoteuses du quartier. Je parvins pourtant à la calmer, en lui promettant de revenir général. .

» J'arrivai à l'armée sans souliers, et moi qui avais des millions dans mes coutures, car mes fidèles diamants ne me quittaient pas, il me fallut attendre trois mois une paire de sabots. Si j'avais commis l'imprudence d'en acheter avec mon argent, on n'eût pas manqué de dire que j'appartenais à l'infâme faction des riches et des ci-devant ; le plus sûr était de m'écorcher les pieds. J'avais bien eu l'idée de déserter, mais je résistai à la tentation, en réfléchissant que par-là je me fermais la France ; et puis, si j'avais manqué mon coup, j'étais un homme mort. Je me résignai donc à guerroyer

sur la frontière, sans souliers, sans pain et sans femme. Cette manière de faire la guerre ne m'allait point; il était cruel de partager la pâtée et la paille des simples soldats, après avoir été le plus brillant colonel de l'armée; en conscience la place n'était pas tenable; avec cela qu'il fallait faire le coup de fusil tous les jours; si bien que le temps m'avait manqué pour encenser la cantinière de la demi-brigade, la seule divinité potable de cet Olympe en guenilles. Enfin le ciel me vint en aide. Une nuit que j'avais réussi à attirer ma Vénus hors des lignes, au risque d'être fusillé par les sentinelles avancées, nous fûmes surpris par un gros d'ennemis. Vous devinez le sort de la cantinière infortunée; je n'eus pas même la consolation de l'avoir pour compagne de route, et je fus dirigé, moi cinq ou six centième, dans l'intérieur de l'Allemagne. Je tremblais pour mes diamants, mais on ne fit pas l'honneur à un

pauvre hère si mal équipé que moi de le fouiller, et ma misère sauva ma fortune.

» Je fus conduit jusqu'au fond de la Hongrie, et j'y demeurai quelque temps, faisant une vie plus dure encore, s'il est possible, que celle d'où je sortais. Bientôt mon sort changea, grâce aux femmes, car c'est à elles que j'ai dû toutes les bonnes chances de ma vie. Une belle Hongroise se prit d'amour pour moi, moi pour elle, et nous résolûmes de nous évader ensemble ; les prisonniers étaient surveillés d'assez près ; mais mon intrépide libératrice se chargea d'aplanir toutes les difficultés de l'entreprise, et elle en vint à bout. Pendant ce temps la France avait changé de face ; la Terreur s'était noyée dans la mer de sang qu'elle avait faite ; la Convention n'avait pas survécu longtemps ; le Directoire lui avait succédé ; Barras siégeait au Luxembourg. La République s'était beaucoup amendée, et, d'a-

près tout ce qui me revenait des mœurs de la cour directoriale, je ne désespérais pas de voir refleurir, sur les ruines de la monarchie, les beaux jours de cette Régence dont mon précepteur m'avait fait des tableaux si séduisants. C'eût bien été là mon affaire; mais le nouvel ordre de choses était précaire; et le moyen d'ailleurs de traverser l'Allemagne à travers les armées de Pitt et de Cobourg? Force était donc de se tourner de l'autre côté; nous étions près de la frontière valaque, nous la passâmes, et, après tant d'années de contrainte, d'alarmes et de servitude, je saluai la Turquie comme la terre de la liberté.

. . . .

» Ma Hongroise s'était travestie en homme, afin de voyager plus commodément; elle montait à cheval comme une amazone; elle en avait l'humeur guerrière, et tirait l'épée et le pistolet avec le sang-froid et la dextérité d'un maître consommé. Elle n'avait de féminin

que sa beauté, qui avait même quelque chose d'un peu viril, comme son cœur. Tous ses traits étaient accentués; son œil était fier plutôt que doux, et une légère moustache brune donnait quelque chose de plus décidé, de plus audacieux à sa lèvre impérieuse. Elle était petite, mais bien faite, et il n'est personne qui ne la prît, à sa désinvolture, pour un garçon mutin. Je n'ai jamais eu de compagnon de voyage moins gênant et plus résolu; aucun obstacle ne l'effrayait; elle me l'avait bien prouvé en organisant ma fuite; elle avait l'amour des hasards et des dangers, comme les autres femmes en ont l'effroi. Son ardeur même lui fut fatale. Comme nous traversions un village bulgare, elle eut une discussion avec un soldat; la querelle s'échauffa, les habitants intervinrent, quelques coups de fusil furent tirés, et une balle vint frapper au cœur ma belliqueuse amazone. Ainsi elle mourut en homme, comme elle avait vécu, et sa mort fut digne de sa vie.

C'eût été une dérision pour elle et un outrage du sort que de finir comme les autres femmes.

» Me voilà donc au milieu des infidèles, maître de mes actions et de ma fortune, c'est à dire de mes diamants; mais je craignais un malheur, et je me rendis à Constantinople avec l'intention de m'en défaire. A peine étais-je arrivé dans la métropole de l'islamisme que ma poitrine se dilata, et je commençai de respirer à l'aise; je compris d'instinct que c'est là que j'aurais dû naître, et je pris immédiatement et presque d'inspiration la résolution de m'y établir et d'y finir mes jours. Là du moins, me disais-je, je serai à l'abri des orages qui bouleversent l'Europe, et des vicissitudes de cette terre effroyable qui se dévore elle-même et se détruit sans cesse; la politique n'entrera pas dans ma vie privée, mon intérieur sera muré, et, maître enfin chez moi, je pourrai vivre selon mes goûts sans avoir à

craindre ni réquisition ni guillotine. J'admirais le concours des circonstances fatales ou, si vous voulez, providentielles qui m'avaient amené à travers tant de périls et d'épreuves dans ma véritable patrie. *Ubi benè, ibi patria.* Mais je compris aussi que si toutes les religions sont bonnes pour se sauver, toutes ne le sont pas également pour vivre à Constantinople; ma qualité de chrétien m'interdisait tous les bénéfices de cette civilisation vraiment humaine et bien entendue, et m'enchaînait pour ainsi dire au seuil de ce bienheureux Éden. Vous devinez bien qu'élevé par un abbé de la Régence, et formé par les petits soupers du dix-huitième siècle, je n'avais pas laissé les scrupules religieux prendre une trop grande place dans mon cœur; il m'importait assez peu qu'on servît la divinité en turc ou en latin, selon la Bible ou selon le Koran; les religions diverses n'étant que des formes d'une même vérité, ou plutôt d'une même erreur, le passage de l'une à l'autre

ne saurait être qu'une affaire de convenance. Les esprits faibles se convertissent pour bien mourir ; pourquoi n'abjurerait-t-on pas pour bien vivre ?

» Une considération me retenait ; en étudiant les mœurs du pays, je m'étais aperçu que les renégats inspirent à l'orgueil musulman un mépris à vrai dire peu philosophique, mais auquel il m'importait d'échapper, car c'est une tache indélébile. J'évitai donc l'éclat d'une abjuration publique ; je commençai par prendre le costume et un nom du pays ; j'en sus bientôt les différents idiomes, grâce à ma facilité naturelle pour les langues, et j'étudiai avec tant de soin le Koran et les cérémonies du culte, que je fus en état de les pratiquer aussi bien que le mufti lui-même. Je me mis même en règle du côté de la circoncision. Après ces études préliminaires et à la suite d'un long voyage fait dans l'Asie mineure, je revins à Constanti-

nople, où je me donnai et fus pris par tout le monde pour un riche marchand de Trébizonde.

» J'avais écoulé peu à peu mes diamants en réalisant dessus des bénéfices considérables; je les avais achetés en France dans un moment où les choses de luxe avaient peu de valeur, et de gens qui avaient hâte de s'en défaire pour avoir de l'argent comptant; j'avais payé en espèces sous le régime des assignats, si bien que j'avais eu tout cela à très-bas prix; la spéculation m'avait réussi au delà de mes espérances, et je me trouvais à la tête d'une grande fortune.

» Je pris une maison magnifique dans la plus belle situation du Bosphore, je la meublai richement à la mode du pays, j'y donnai des fêtes aux personnages importants et surtout au clergé, dont il m'importait de me faire un ami, pour éloigner de moi tout soupçon d'apostasie; je fréquentais les mosquées, je fis des cadeaux au mufti, à tous les ulémas, et je n'eus pas de

peine à fonder ainsi ma réputation de piété. Ce qui n'avait été d'abord qu'une comédie devint une habitude. Rien n'est plus facile que de soutenir une réputation faite; une fois que le clergé m'eut déclaré le modèle des croyants et le croyant par excellence, il ne me coûta rien de le paraître, et je dus à cette position acquise une liberté et une sécurité qui me dédommageaient amplement des légers inconvénients de ma renommée.

» Une année ou deux m'avaient suffi pour opérer ma métamorphose; mon but était atteint et ma vie désormais fixée. Jamais homme, je puis le dire, ne jouit plus complétement du prix de ses efforts; je savourais ma conquête avec délices. Enfin j'étais libre, je triomphais; plus d'obstacles, plus d'entraves. En Europe, même dans les plus beaux jours, j'avais toujours senti l'épine à côté de la rose, et trouvé le ver au cœur des fruits les plus délicieux; je veux dire que la sécurité manque toujours au bon-

heur ; la société européenne n'est pas organisée pour le plaisir ; je ne parle pas de la Terreur, qui est un temps d'exception, mais à Versailles, à Trianon même, toutes ces femmes, si tendres, si faciles, avaient des pères, des maris, des frères, dont il fallait trop souvent tromper la surveillance ; et, toute indulgente que fût l'opinion publique, il y avait toujours un certain décorum à garder ; de là mille intrigues, mille craintes ; une clandestinité qui préoccupe, un mystère qui peut sourire aux imaginations de quinze ans, mais qui tue la jouissance dans son germe. Rien de pareil en Turquie. Enfermé dans son harem, au milieu de ses esclaves et de ses femmes, tout homme est sultan ; il n'a à craindre ni surprise ni scandale, le cimeterre de la loi veille sur lui et protége ses plaisirs.

» Je ne m'étais jamais formé l'idée nette de ce que pouvait être une société de femmes soumises à la même règle, au même devoir, et dé-

vouées toutes au même homme; l'expérience m'a prouvé que la polygamie est le dogme suprême de la volupté, et Mahomet est véritablement grand pour l'avoir introduit dans son code; il est le seul législateur qui ait compris le plaisir et qui l'ait organisé. Le plaisir est Dieu, et Mahomet est son prophète! La soumission rend les femmes plus complaisantes et plus dociles; la rivalité les tient en haleine; absorbées dans une pensée unique, celle d'être préférées, elles font tout pour y parvenir, elles se surpassent les unes les autres, et cette émulation constante les inspire mieux, croyez-moi, que tous les artifices de la coquetterie française. Oui, certes, l'Orient est la patrie de la volupté, car il l'a érigée en science, en religion.

» Mon harem était l'un des plus renommés de Constantinople : indépendamment de mes femmes légitimes, j'avais un grand nombre d'esclaves que je choisissais parmi les plus

jeunes et les plus belles filles du bazar ; mon goût était connu , et comme je ne lésinais pas avec les marchands, il ne s'en vendait pas une qui ne m'eût été auparavant présentée ; j'en avais de tous pays , de Géorgie , de Circassie, d'Égypte ; j'avais des Grecques, même des juives , et jusqu'à des Européennes dont les Barbaresques faisaient commerce. J'étudiais ainsi les goûts, les penchants , les sensations des nations diverses, et j'apprenais le monde en le possédant sous sa plus belle forme. Mon bonheur souverain était de me promener sur le Bosphore ; j'avais un yacht fermé comme les gondoles de Venise , et quand une nouvelle venue avait su me charmer , je l'embarquais avec moi , et nous allions respirer ensemble l'enivrante fraîcheur des nuits d'Asie : c'est ce que j'appelais leur initiation.

» Pendant que je faisais cette vie de paix et d'amour, l'Europe était bouleversée jusque dans

ses fondements. Au Directoire avait succédé l'Empire, et une nouvelle idole était montée sur l'autel sanglant de la Révolution. Le nom de Napoléon avait retenti jusqu'à moi, et, en voyant la France entraînée sur ses pas dans des guerres sans terme et sans issue, je m'applaudissais tous les jours d'avoir quitté ce sol mouvant et d'être venu accomplir ma destinée sur la terre du repos et de la liberté. J'étais comme le sage de Lucrèce, je voyais, du port, naufrager les empires, et je prenais en pitié les délires des hommes. Le sultan avait voulu m'attirer dans son divan, mais j'avais constamment décliné cet honneur périlleux et gênant ; je ne comprends point l'ambition, et comment aurais-je pu en avoir maintenant que j'étais au comble de mes vœux? J'ai toujours vu qu'une grande renommée est pernicieuse, et je pense, avec les Turcs, que l'amour de la gloire est une maladie sans remède. Béni soit Allah qui m'en a préservé! Oh! combien j'aimais le calme et le silence de mon harem quand le récit

des batailles où s'épuisait l'Europe arrivait jusqu'à mon oreille! Que les nuits du Bosphore me semblaient douces, aux bras de mes femmes, alors que je songeais aux affreux bivouacs de la Russie!

» Je vécus quelques années encore dans cette voluptueuse sécurité. l'Europe avait de nouveau changé d'aspect; les vieux gouvernements avaient repris leur assiette, car toute chose est ramenée fatalement à son principe, et la France elle-même, après avoir tourné et retourné vingt-cinq ans dans un cercle vicieux, était revenue à son point de départ; Louis XVI était ressuscité dans son frère Louis XVIII, et revivait en lui. C'est à peu près vers cette époque, ou un peu plus tard, qu'éclata l'insurrection grecque. Constantinople devint une tout autre ville. Adieu la quiétude et la sérénité des jours de paix! Un vent incommode soufflait dans l'air et renversait toutes les têtes. La guerre était l'unique préoccupation du mo-

ment; on ne parlait d'autre chose, et, jusqu'au sein du harem, il n'était plus question que de massacres et d'incendies. C'était au point que j'aurais pu tout aussi bien me croire dans les clubs de Paris; et, pour ajouter à l'illusion, on s'égorgeait dans les rues et l'on mettait les Francs à la lanterne. Sous d'autres noms et sous d'autres prétextes, c'étaient les mêmes passions et les mêmes scènes qu'en quatre-vingt-treize. Je pris alors le parti qui m'avait réussi sous la Terreur; je me concentrai plus que jamais dans la vie privée, et je laissai passer le vent.

» Il passa en effet; mais cet orage apaisé un autre se forma, plus alarmant et bien plus terrible dans ses conséquences : il ne s'agissait plus d'une simple insurrection politique, c'était une révolution sociale qui grondait à l'horizon; en dépit des leçons de l'expérience qui devrait au moins rendre les peuples sages, et dans le temps même où la force des choses avait fait ré-

trograder la France de vingt-cinq ans, il commença de se manifester, dans le centre même de l'islamisme, je ne sais quel esprit de vertige et d'imitation; on eût dit que, vaincu en Occident, le démon révolutionnaire s'était réfugié en Orient, afin de se venger sur l'Asie des défaites qu'il venait d'essuyer en Europe. Le sultan fut le premier atteint de l'épidémie : après avoir déjà auparavant anéanti les janissaires, ces vieux et fidèles gardiens du passé, il déclara la guerre au costume; on en imagina un calqué, par une inconséquence absurde, sur celui de ces mêmes chrétiens qu'on pendait la veille; on parlait d'imposer au peuple de Mahomet ce costume bâtard et étriqué, de laisser sortir les femmes dévoilées, de leur faire porter des gants et des chapeaux à la mode de Paris; on allait même jusqu'à parler de presse et le mot de gazette fut prononcé.

» Je pris l'alarme aux premiers symptômes

du mal étrange dont le vieux corps ottoman était travaillé : instruit par l'expérience, je prévis du coup tout ce qui devait arriver; on ne s'arrêterait certainement pas en si bon chemin, et ces premières tentatives n'étaient que le prélude d'innovations plus radicales : on ne s'attaquait d'abord à la forme que pour mieux saisir le fond en le mettant à nu; ce sont les bases même de l'édifice qu'on veut battre en brèche, et la vieille société orientale, cette société modèle, est menacée dans ses racines. Des germes d'indépendance fermentaient déjà dans le cœur des femmes, toujours si ardentes aux nouveautés, et la révolte était aux portes du harem ; je jugeai qu'il y avait péril en la demeure, et que la Turquie voulait avoir son quatre-vingt-neuf. Que m'avait donc servi de fuir l'Europe, puisque l'Europe elle-même venait me chercher à Constantinople? Mais cette fois je résolus de prévenir l'événement et de sauver mes pénates. Je vendis ma maison et celles de mes esclaves dont je n'avais

que faire ; je chargeai un bâtiment des autres, je m'y embarquai avec mes femmes et mon argent, et je mis à la voile un beau matin, sans dire adieu à personne. J'avoue que je ne vis pas sans émotion disparaître sous l'horizon ces bords fortunés naguère où j'avais connu le bonheur et la liberté; mais on m'avait gâté mon Bosphore ; je n'en voulais plus.

» J'essayai de l'Égypte, ce fut bien pis; je me crus là au milieu d'une colonie européenne : officiers de terre et de mer, ingénieurs civils et militaires, administrateurs, agriculteurs, pédagogues et médecins, tout cela est Français, Italien, Allemand ; tout se fait à l'européenne ; le français est la langue à la mode, si bien que je me demandai avec inquiétude si le pilote n'aurait point fait fausse route, et si je ne serais pas tombé dans un des quatre-vingt-six départements. On ne parlait que canaux, routes, budget et philanthropie ; il était même question

d'établir une ligne de diligences d'Alexandrie au Caire, et je m'enfuis au plus vite, de peur d'entendre prononcer le mot de constitution. Cette méchante parodie de l'Europe au pied des Pyramides me faisait mal au cœur.

» Je me retirai à Alger, dans l'espérance de retrouver, au moins chez les Barbaresques, cet Orient qui se dérobait devant moi ; je ne m'étais pas trompé ; j'eus là quelques beaux jours encore, et je pus me flatter d'y mourir en paix. Vain espoir ! Cette Europe que je fuyais, et qui semblait s'acharner à ma poursuite, vint me forcer dans mes derniers retranchements. À peine commençais-je à respirer, que la ville fut assiégée et bientôt prise par nos compatriotes ; je me réveillai, un matin, en pleine France. Le lendemain j'appris une douzième révolution dans notre bonne ville de Paris.

» Il fallait partir de nouveau ; mais où aller ? Il

ne me restait plus que le Maroc : dernier rameau de l'arbre musulman, cette contrée lointaine a conservé intactes les vieilles croyances et les vieilles mœurs ; je levai donc mes tentes encore une fois, et je vins m'établir à Tanger, en me donnant pour un Algérien qui fuyait la domination chrétienne. A ce titre je reçus l'accueil le plus distingué, et j'obtins de loger dans la Kassaba. J'ai pris et fait prendre à mes femmes le costume du pays, afin de flatter l'amour-propre national ; on m'en a su gré, et ma fortune, qui est considérable, et qu'on exagère encore, a achevé de me mettre en honneur et en crédit. Mais ici j'ai besoin de plus de précautions que partout ailleurs ; les beaux jours de Riperda sont passés, et nulle part les renégats ne sont plus méprisés et plus exposés ; on n'aurait qu'à soupçonner mon origine européenne pour me précipiter du piédestal dans la fange ; il n'est pas d'outrages, pas de persécutions que je n'eusse à redouter de la part du peuple et du souve-

rain ; et où irais-je maintenant que je suis vieux et que la terre manque devant moi ?

» Jugez quel intérêt puissant j'ai à taire mon secret, et combien il m'importe de garder mon masque ! Au reste, cette dissimulation ne me coûte plus rien ; mon rôle a cessé d'en être un ; le masque est devenu le visage. Il y a si longtemps que je suis musulman, qu'il me semble être né tel, et j'ai besoin d'un grand effort de mémoire pour me rappeler que je n'ai pas toujours porté le costume oriental et le nom d'Abdalah. C'est bien ici que l'habitude est devenue une seconde nature ; je me trompe, la nature elle-même a créé l'habitude, en reprenant ses droits. C'est par hasard que je suis né en Europe et chrétien ; je devais naître au Maroc et mahométan ; la force de l'organisation a corrigé l'erreur de la naissance ; et cela est si vrai, que je ne me suis jamais repenti de ce que j'ai fait. Si je songe quelquefois à l'Eu-

rope, c'est pour me rappeler les mauvais jours que j'y ai passés, et pour me féliciter d'avoir brisé les fers de cette civilisation sèche et hypocrite. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne m'être pas fait Turc en sortant des bosquets de Trianon, et même avant; mais je me console en pensant que ce retard était providentiel; je devais passer par la République pour apprécier dignement Constantinople.

» J'ai étudié avec tant de soin le turc et ensuite l'arabe, je parle ces deux langues depuis tant d'années, qu'elles me sont aussi familières que ma langue maternelle; et je me suis imbu, imprégné, pour ainsi dire, si profondément du génie de l'Orient, que la parole sententieuse des Turcs et le style figuré des Arabes me sont devenus tout à fait naturels. Aussi personne au monde n'a jamais soupçonné mon secret; et vous-même, lorsque vous avez conçu quelques doutes à cet égard, c'est que je vous les avais moi-même

inspirés ; j'avais mes vues en agissant ainsi. Vous saurez tout à l'heure pourquoi je vous ai pris pour confident, et quel service je réclame de vous. »

XIII.

PROPOSITION.

Abdalah se tut pour respirer : il avait parlé tout d'une traite, et sans reprendre haleine, soit qu'il eût été emporté par ses souvenirs, soit qu'il n'eût pas voulu laisser à son auditeur le temps des réflexions et des commentaires : Robert, de son côté, n'avait pas prononcé une parole

durant tout ce récit, et son visage impassible n'avait rien laissé paraître ; seulement il était sérieux, et son silence pouvait passer pour une improbation tacite.

— Je vois bien., reprit Abdalah après une pause, que je n'ai pas fait sur vous une impression favorable, et que vous me jugez sévèrement dans votre for intérieur.

— Cela est vrai, et je le cacherais en vain ; ces vies-là ne sont pas celles que j'aime ; votre point de vue n'est pas le mien, et je professe surtout des doctrines radicalement contraires aux vôtres ; je réprouve comme erronés vos jugements sur les hommes et sur les choses, et il m'a fallu bien souvent de la force et de l'empire sur moi-même pour vous écouter de sang-froid ; vos principes, si du moins ce sont là des principes, me paraissent la négation de toute société, et votre égoïsme, permettez-moi de vous le dire, me confond par sa naïveté ; pourtant

je le préfère encore à l'hypocrisie, car je hais plus que tout au monde l'affectation des sentiments qu'on n'éprouve pas. Je vous offense sans doute en vous parlant ainsi; pardonnez-moi ma sincérité, ma rudesse, vous m'avez demandé compte de mes impressions, je vous les dis sans feinte et sans arrière-pensée.

— Non, votre franchise ne me blesse point; en vous prenant pour confident, j'ai accepté toutes les conséquences de ma démarche, et je m'attendais à l'effet que j'allais produire sur vous; je vous dirai plus, bien loin de m'en plaindre et de vous en vouloir, je me félicite de vous trouver tel que je vous avais supposé; vos éloges m'auraient déçu, et vos censures me plaisent parce qu'elles servent mes projets et vont à mon but. J'aime à voir que vous prenez la vie au sérieux.

— Que signifie cette contradiction? je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre; mais d'abord

rendez-moi la justice de convenir que si je n'ai pas vécu selon vos idées, je n'ai rien fait contre l'honneur.

— C'est suivant ce qu'on entend par honneur. Il y en a plusieurs sortes d'honneur.

— Je veux dire que ma fortune est légitime, et que je l'ai accrue par des moyens licites; je tiens à ce que vous soyez bien convaincu de ce fait, car je compte vous offrir une partie de mes biens, et vous n'en voudriez pas, j'en suis sûr, et je vous en estime davantage, si vous les croyiez mal acquis.

— A moi? une partie de vos biens? Que voulez-vous dire? Plaisantez-vous?

— Je parle sérieusement.

— Expliquez-vous donc?

— Voici : je vous ai dit, je crois, que vous étiez le seul dépositaire de mon secret, ceci n'est

pas tout à fait exact; il existe au monde une personne à qui je l'ai confié avant vous, et plût à Dieu que je n'en eusse rien fait! car cet aveu a eu les plus tristes résultats; il a gâté deux vies à la fois, la mienne et celle de la personne qui a reçu mes confidences. Ç'a été de ma part une faiblesse impardonnable, je me la reproche tous les jours; mais le mal est fait, il ne me reste plus que le choix du remède, et j'ai jeté les yeux sur vous, afin que vous m'aidassiez à faire cette réparation. Il faut reprendre les choses du plus haut.

» Un jour, à Constantinople, on me présenta une jeune fille qui avait été enlevée en Circassie, et dont on voulait un prix considérable. Vous vous rappelez la Bordelaise qui a joué un si grand rôle au début de ma carrière; la jeune esclave était son portrait frappant; jamais deux figures ne se sont ressemblé à ce point, malgré la différence des races et des costumes : c'était

le même sourcil épais, le même œil brun, les mêmes dents blanches, les mêmes lèvres, la même taille, en un mot, le même être. J'eus un moment d'illusion ; je crus que c'était un tour de mon ancienne maîtresse, et qu'elle revenait à moi sous ce déguisement ; mais cette folle idée s'évanouit comme elle était née ; la jeune Circassienne n'avait pas quinze ans, quoique déjà formée comme une Française de vintg-cinq, et si mon infidèle vivait encore à cette époque, elle n'était pas loin de la cinquantaine ; ce ne pouvait donc être elle, à moins de croire aux transmigrations de la métempsycose. Mais le coup était porté, le charme de la ressemblance avait opéré, et j'emmenai ma nouvelle captive sans marchander.

« Les souvenirs délirants que cette ressemblance extraordinaire venait d'éveiller en moi étaient un écueil pour Kadidjah (c'était le nom de ma Circassienne) : ou elle soutiendrait la

comparaison, et alors elle prendrait la première place dans mon harem ; ou elle ne la soutiendrait pas, et dans ce cas elle me deviendrait odieuse comme un mensonge vivant, un simulacre imposteur. Elle me plaisait tant, que je craignais l'épreuve, et je la différais de jour en jour, de peur d'un mécompte ; enfin l'initiation eut lieu. Je ne vous en dirai rien, sinon qu'à partir de ce jour Kadidjah devint ma favorite. Elle n'était que mon esclave, j'en fis ma femme, je l'épousai solennellement, et j'en eus bientôt une fille qui fut mon dernier enfant : c'est de cette fille dont j'aurai bientôt à vous parler ; son nom est Agla, retenez-le. Il y a dix-huit ans tout à l'heure que Kadidjah est sous mon toit ; il me semble qu'elle n'y est que d'hier, et l'attrait, après tant d'années, est aussi fort qu'au premier jour ; j'ignore par quel art surnaturel cette femme, cette magicienne, éternise en nous la jeunesse, mais nous ne vieillissons point l'un pour l'autre, et notre

vie est un désir perpétuel, toujours satisfait et toujours renaissant. Elle m'a suivi partout, et je ne saurais pas m'en séparer, ne fût-ce même que pour un jour; il me semble que mon existence est liée à la sienne; qu'elle en tient le fil dans ses mains; toutes mes autres femmes sont auprès d'elle comme des fleurs sans parfum, des fruits sans saveur, et j'ai toujours hâte de les quitter pour retourner à elle. Mes infidélités même ne font qu'affermir son empire. Je sais bien qu'elle en abuse, et qu'elle se comporte dans mon harem en sultane favorite, c'est-à-dire en despote; mais elle rachète ces travers féminins par tant de charmes, que je n'ai pas le courage de me fâcher contre elle; et puis je suis vieux, j'ai besoin de repos, et je veux mourir en paix.

» Maintenant je reviens à notre fille Agla. Je l'aimai dès le berceau comme on aime son dernier né, et, en grandissant, elle me devint

chère de toute la tendresse que je portais à sa mère. Je m'amusais à lui apprendre le français, ce que je n'avais fait pour aucun de mes autres enfants; ce n'est pas que j'eusse jamais caché que cette langue m'était familière; je passe pour l'avoir étudiée en France, où je suis censé avoir voyagé dans ma jeunesse; mais j'avais si peu d'occasions d'en faire usage, que je craignais de l'oublier tout à fait; je la rapprenais en l'enseignant, et j'aurais plus tard quelqu'un avec qui la parler; je ne pensais pas que cette occupation, qui n'était qu'un jeu d'abord, dût m'entraîner si loin. Agla avait montré de bonne heure une intelligence peu commune et un caractère indépendant. Elle frondait les idées reçues; elle avait ses points de vue à elle, sa manière de sentir à elle, et rien ne pouvait la plier à la règle du harem. Il m'arrivait quelquefois de demander à Kadidjah si c'était bien là notre enfant, et je la comparais dans mon étonnement à un œuf d'aigle éclos au milieu des colombes.

Pourtant je l'aimais tendrement, et, quoique je travaillasse à dompter son esprit altier et rebelle, il me plaisait par sa liberté même et par son originalité. Et puis je vous avouerai que j'étais un peu sous son joug; la fille exerçait sur mon esprit le même charme, la même fascination, que la mère exerçait sur mes sens. Kadidjah s'en aperçut; la jalousie s'éveilla dans ce cœur que j'avais trop accoutumé à la domination, et la guerre éclata entre les deux êtres qui m'étaient le plus chers au monde. Au fond, Agla n'aimait point sa mère, et n'en avait jamais été aimée; des antipathies naturelles divisaient ces deux âmes qui ne pouvaient se comprendre : l'une était un mystère pour l'autre, et je voyais avec douleur que rien ne pourrait combler l'abîme qui les séparait.

»Mon imprudence, ma faiblesse, n'avaient fait qu'augmenter le mal. En parlant français avec Agla, je lui parlais de la France; je lui en parlai

beaucoup trop; son imagination s'embrasa par tout ce que je lui en racontais; elle voulait tout savoir et m'interrogeait sur tout; sa curiosité était insatiable, ses questions souvent embarrassantes, sa pénétration redoutable et toujours éveillée. Bref! elle m'entoura si bien et me pressa tant qu'elle me pénétra, mon secret m'échappa pour la première fois. Ainsi une jeune fille de quinze ans m'arracha ce qu'aucune de mes femmes, pas même Kadidjah, n'avait obtenu de moi à l'heure des épanchements et de la plus étroite intimité. Je sentis ma faute en la commettant, et les suites m'ont prouvé qu'elle était plus grave encore que je n'avais pensé.

» Cette révélation fut un trait de lumière pour Agla. — « Oh! maintenant, s'écria-t-elle en cachant son visage dans ses deux mains, je me
» comprends; jusqu'à ce jour j'étais pour moi-
» même une énigme dont vous venez de me
» donner le mot; ce que je prenais pour des

» rêves n'était que des souvenirs; quelque » chose me disait bien que j'étais en exil. Qui » me rendra ma patrie? » — Je ne dirai pas qu'il se fit en elle une révolution; la révolution était déjà faite; mais ce cœur fier et inflexible ne fit que se raidir encore et que s'exalter dans ses rêves. La France devint son idée fixe; c'est là seulement qu'elle pouvait vivre; l'existence du harem était pour elle une captivité, et les mœurs orientales une ignominie; elle ne s'y ferait jamais, elle ne voulait pas s'y faire, et, prenant le contre-pied de ma vie, elle aspirait à l'Europe avec la même ardeur que j'avais mise à la fuir. — « Vous ne pouvez me comprendre! » disait-elle à sa mère; et à moi: — « Comment » ne me comprenez-vous pas? »

» Cette lutte intestine dura une année entière; c'étaient tous les jours de nouvelles récriminations, tous les jours de nouvelles plaintes, de nou-

veaux reproches. J'étais placé entre la fille et la mère comme une cible où tous les coups portaient: celle-ci m'accusait de faiblesse, celle-là d'injustice ; pour l'une, j'étais un tyran, et je passais pour trop débonnaire aux yeux de l'autre. Tiré à droite, tiré à gauche par ces deux forces contraires, j'étais réduit à une immobilité qui n'était pas de la résignation ; si j'étais impartial, on me faisait un crime de ma neutralité ; donnais-je raison à la fille, la mère s'en vengeait par des moyens dont elle était trop sûre, et si je prenais parti pour la mère, la fille était si malheureuse, que mes entrailles de père en étaient déchirées. C'était là une épreuve bien dure pour mes vieux jours : il est cruel d'être assailli au port par la tempête, après une traversée si longue, et lorsqu'on se croit au terme de toutes les fatigues, de tous les dangers.

» Le seul moyen de calmer l'orage et de rétablir la paix dans mon intérieur, naguère si

calme, et si agité maintenant, était de marier Agla; mais je pressentais ses résistances, et je prévoyais bien qu'elle allait se cabrer au seul mot de mariage : c'est ce qui arriva en effet; elle reçut avec un mépris invincible, et repoussa sans examen toutes les propositions qui lui furent faites. Elle esclave d'un Maure!... elle s'indignait à cette seule idée; il n'y avait qu'un Européen qui fût digne d'elle, et capable de la fixer. Mais où le trouver cet Européen? J'avais bien songé d'abord à m'ouvrir à quelqu'un des consuls de la résidence, afin qu'il m'aidât à établir ma fille selon ses voeux, et cela n'eût pas été difficile, car elle est belle, je suis assez riche pour la bien doter, et quant à la religion, ce ne saurait être un obstacle, Agla n'est musulmane que de nom, elle est chrétienne de cœur, et le sera demain, s'il le faut, en pratique. Toutefois ce projet, qui était peut-être le plus sage, me parut trop dangereux; le nom de renégat est suspendu sur moi comme un rocher prêt à

m'écraser; la moindre imprudence peut le faire rouler sur ma tête. Je ne pus jamais me résoudre à cette périlleuse confidence, et j'attendais que le hasard vînt à mon secours.

» Vous débarquâtes sur ces entrefaites, et ma première pensée fut que vous pourriez bien être l'homme destiné à me tirer d'embarras. Je vous fis suivre par Guzzul dès votre arrivée, et il me rendait chaque soir un compte fidèle de vos actions de la journée ; tout ce que j'apprenais de vous me donnait de l'espoir; vous étiez l'hôte du consul de France, bien accueilli, recherché, fêté par tous les autres; on vous disait riche, vous paraissiez libre, il ne me restait plus qu'à vous connaître personnellement, et je pris l'initiative sans toutefois m'avancer trop. Notre première rencontre sur la montagne d'Amérique dut vous paraître fortuite; elle était préméditée; je vous veillais au passage. Je vous attirai chez moi, et vous savez ce qui s'en est suivi. Tout

ce que je vis de vous confirma ce que j'en avais entendu dire, et la conversation m'apprit plusieurs choses que je désirais savoir. Je reconnus en vous, dès le premier entretien, un homme réfléchi qui saurait garder un secret, et sur la parole duquel on pourrait compter. Ma confiance en vous fut une affaire de sympathie, et je m'y livrai avec sécurité, car j'ai une foi aveugle aux mouvements spontanés. Ne m'accusez pas de légèreté : cette opinion est fondée chez moi sur l'expérience, et si j'ai eu lieu de me repentir de quelque chose dans le cours de ma longue existence, c'est de n'avoir pas toujours obéi à mes premières impulsions. Que voulez-vous? je suis ainsi fait; je crois plus à l'instinct qu'à la raison; et l'instinct me dit, ajouta-t-il, tendant la main à Robert avec confiance, que vous êtes un homme d'honneur, et la loyauté même.

— Grâce à Dieu j'ai le droit de vous répondre

la main sur la conscience et à la face du ciel, que vous ne vous trompez pas, et que je suis l'homme que vous avez cru.

— J'en étais sûr, autrement me serais-je livré à votre merci ainsi que je viens de le faire?

— Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir; votre secret est tombé dans mon cœur comme une pierre dans l'Océan.

— J'y compte, et je reprends mon discours.

— C'est inutile, je comprends ce que vous voulez de moi, sans qu'il soit besoin que vous vous expliquiez davantage.

— Attendez; j'ai quelque chose à ajouter. Je vous ai dit franchement ce qu'était ma fille sans la déprécier ni la faire valoir; il faut maintenant que vous sachiez où elle est, afin que vous puissiez la connaître. Poussée par la colère, par

l'impatience, elle a cédé le champ de bataille à sa mère, et s'est retirée dans la solitude à la manière des santons ; mais ce n'est point là sa vocation et ce n'est pas un vœu comme celui des religieuses. Elle est libre de son cœur et de sa main ; un hasard singulier, je dirais même providentiel, vous a conduit près du lieu qu'elle habite : la sainte votre voisine...

— N'est autre qu'Agla ; je le savais.

— Vous l'avez donc enfin rencontrée ?

— Plusieurs fois.

— Je m'en doutais ; mais comment saviez-vous son nom ? Vous aurait-elle confié le secret de ma naissance ?

— Elle m'a dit son secret; mais elle m'a tu le vôtre.

— J'avais donc raison de m'en rapporter au hasard ; il en a plus fait que je n'espérais de lui; puisque vous avez vu ma fille dans sa re-

traite, vous devez comprendre combien mon cœur saigne à la pensée de ses privations et de son affreux dénûment : cette vie est impossible; si j'ai consenti à ce qu'elle se soumît à une pareille épreuve, c'est que je la regardais comme provisoire, qu'elle suspendait les hostilités, rendait, au moins pour un temps, la paix à mon intérieur, et devait, selon moi, calmer l'exaltation d'Agla, et la ramener, par la souffrance, à des idées plus calmes et au sentiment des réalités.

— La solitude exalte bien loin d'apaiser, répondit Robert d'une voix sombre; ne vous y fiez pas.

— Concluons : il se fait tard; vous savez ma vie; je ne vous ai rien caché; vous connaissez ma fille; le ciel lui-même a pris soin de vous rapprocher; pouvez-vous accepter ma proposition?

— Je ne puis ni l'accepter ni la refuser;

tout ce que je puis faire est de répondre à votre confiance par une confiance semblable; après cela vous jugerez vous-même. Moi aussi j'ai un secret et je ne suis pas l'homme que je parais être. Mais il se fait tard, en effet, et je me vois forcé d'ajourner mes confidences; le temps presse pourtant, et je ne vous remets qu'à demain; venez chez moi, nous serons là aussi sûrement qu'ici.

— Je le veux bien, et je serai aussi fidèle à votre rendez-vous que vous l'avez été au mien; mais je vous recommande la prudence; on ne saurait prendre trop de précautions dans ce pays soupçonneux; les plus exagérées sont encore insuffisantes.

Le soir était venu; la brise fraîchissait et sifflait dans les hautes herbes du promontoire; l'Océan n'avait plus sa limpidité du matin, il était d'un bleu plus sombre; la lame était plus

houleuse et plus bruyante; l'étroit feston d'écume qui bordait la côte s'était élargi; une mouette perdue rasait la vague en jetant des cris éplorés; de grands troupeaux noirs erraient silencieusement sur la grève; quelques chameaux allongeaient leur cou démesuré pardessus les taillis; le cheval d'Abdalah et celui de Robert hennissaient d'impatience et labouraient la terre autour d'eux. Les cyclopes de la caverne en sortaient chassés par la nuit, semblables à des mânes échappés des entrailles du globe; éblouis par la lumière, après les longues ténèbres de la journée, ils promenaient dans l'espace de gros yeux étonnés qui ne distinguaient rien. Cependant les derniers rayons teignaient en rouge la cime crayeuse du Gébel-Kébir, et le soleil, d'un rouge mat et sanglant, descendait lentement derrière les hauteurs empourprées de Trafalgar; Robert le suivait du regard avec émotion, et l'accompagna, quand il disparut, d'un profond soupir.

— Eh quoi! dit-il à Abdalah, en tendant les bras vers la côte opposée, cette Europe qui nous sourit au couchant, ne vous dit donc rien? Vous n'avez ni le regret de l'avoir quittée, ni l'espoir de la retrouver un jour? Vous pouvez la voir d'un œil sec, et l'entendre nommer sans attendrissement? Le souvenir de la patrie ne vous fait pas palpiter le cœur, et vos entrailles ne s'émeuvent pas à sa seule pensée? Vous n'avez de sympathie ni pour ses malheurs, ni pour sa gloire, ni pour ses efforts, et ses destinées vous sont indifférentes? Quoi! vous voilà aux confins de la vie, et vous n'avez pris parti pour aucun principe, vous n'avez eu d'enthousiasme pour aucune vertu! Vous avez traversé, sans haine et sans amour, les révolutions les plus tragiques, les plus décisives! Vous êtes resté froid au spectacle des générations souffrantes qui ont passé devant vous, semblable à une statue de bronze qui voit couler l'onde à ses pieds! Vous avez été sans pitié pour les martyrs,

sans horreur pour les bourreaux, sans admiration, sans respect pour les grands caractères et pour les volontés puissantes! Dans les luttes les plus saintes vous n'avez songé qu'à vous, toujours à vous, rien qu'à vous! Esclave effréné du plaisir, vous n'avez poursuivi que lui à travers le sang et les ruines, et vous vous êtes fait, d'un instinct désordonné, votre idéal et votre culte! Mon Dieu! mon Dieu! est-ce là une vie d'homme, et comment peut-on vivre ainsi?

— Jeune homme, répondit Abdalah en reprenant sa parole sentencieuse et figurée, les Turcs disent qu'un ange crie aux hommes tous les matins : Naissez pour la mort, bâtissez pour le néant. J'ai entendu sa voix dès mon berceau : voilà pourquoi j'ai pris en pitié toute ma vie ceux qui naissent et ceux qui bâtissent.

Robert resta confondu d'un scepticisme si incurable, et l'état de cette âme efféminée lui parut désespéré; il remonta à cheval le cœur

plein de tristesse et ils reprirent ensemble la route de Tanger. Ils marchaient d'un pas rapide aux dernières lueurs du crépuscule. Bientôt la nuit vint et le firmament s'illumina d'étoiles. La plaine était déserte; de grandes figures difformes paraissaient de loin en loin et disparaissaient dans l'ombre : c'étaient des chameaux qui fuyaient effrayés. Réveillés en sursaut dans leur bruyére, de gros oiseaux inconnus s'élançaient de dessous les pieds des chevaux, et s'allaient abattre lourdement au milieu des landes.

Abdalah gardait le silence, Robert le gardait aussi ; tous les deux également préoccupés, l'un de ce qu'il avait entendu, l'autre de ce qu'il devait entendre le lendemain, ils ne s'adressaient ni questions ni commentaires. Ils arrivèrent ainsi au lieu où ils devaient se séparer : Abdalah continua sa route vers Tanger, Robert regagna sa montagne. Comme il entrait dans le bois qui couvre le tombeau du santon, une

figure blanche parut devant lui et lui ferma le passage : c'était Agla.

— Tu n'iras pas plus loin, lui dit-elle, la mort t'attend chez toi.

— La mort! répondit Robert en mettant pied à terre. Qui en veut à ma vie?

— Les Riffins. Ils ont rôdé tout le jour autour de ta demeure comme des chakals, et ils devaient te surprendre cette nuit même dans ta maison : c'est ton interprète qui t'a vendu.

— Benchimol?

— Lui-même.

— Le misérable! comment n'ai-je pas prévenu sa perfidie. Je me doutais que j'avais affaire à un traître.

— Ce n'est pas le moment de songer à lui; sa trame est déjouée puisque te voilà en sûreté.

Tu vois bien que je veillais sur toi, et que j'ai fait bonne garde.

— Oh ! oui, s'écria-t-il en la pressant dans ses bras, je savais bien que tu es mon ange gardien.

— Suis-moi, ils ne viendront pas te chercher ici.

En disant ces mots, elle l'entraîna dans le tombeau du santon.

XIV.

LE SAUK.

Les Riffins, embusqués par Benchimol dans le jardin d'Amérique, attendaient le signal convenu pour faire irruption dans la maison ; mais le temps commençait à leur paraître long, et la nuit marchait à grands pas. Le juif les aurait-il joués? L'idée leur en vint; pourtant ils prenaient

patience, espérant le voir paraître d'un instant à l'autre. Benchimol, de son côté, était dans un extrême embarras, il attendait le retour de Robert pour donner le signal du pillage; mais Robert n'arrivait pas, et, inquiet d'un retard si alarmant pour lui, le juif n'osait se risquer auprès de ses complices, craignant l'effet de leur mauvaise humeur. Enfin les Riffins étaient au moment de perdre patience, lorsqu'ils entendirent un léger bruissement à travers les épais fourrés qui leur servaient de cachette, et une forme vague leur apparut dans les ténèbres, ils crurent que c'était Benchimol; c'était Agla.

— Malheur! s'écria-t-elle d'une voix menaçante, malheur à vous qui venez ensanglanter la sainte montagne du Prophète! J'ai lu dans vos cœurs et je connais vos pensées : vous êtes dévorés par la soif de l'or, et vous rêvez l'assassinat; vos yeux brillent dans l'ombre comme

ceux de la hyène altérée de sang. Malheur aux meurtriers! Allah ne permettra pas que le crime s'accomplisse, et c'est moi, sa sainte et son épouse, qu'il a chargée d'exécuter sa vengeance. Anathème! anathème! je vois l'ange de la mort planer sur vos fronts maudits.

A peine avait-elle achevé, qu'une décharge de mousqueterie partit comme un coup de tonnerre du milieu des bois, et la sainte disparut dans la fumée. Les féroces enfants du Riff furent saisis d'une terreur superstitieuse, et se crurent foudroyés par Allah lui-même; quelques-uns tombèrent sous les coups des tireurs invisibles, les autres se dispersèrent dans les taillis en criant grâce, et, frappés de ce sanglant miracle, ils se précipitèrent au bas de la montagne poursuivis par les fantômes de leur imagination terrifiée.

Les combattants miraculeux n'étaient autre que Robert et ses gens.

Entraîné par Agla dans le tombeau du santon, il y avait été retenu quelque temps par elle; mais, honteux, indigné de se tenir caché comme une femme, quand il pouvait agir en homme, il s'était échappé de ses bras et avait organisé une défense en règle. Il avait rallié autour de lui son valet, son soldat, et jusqu'à Aboul, le jardinier de la villa; il s'était armé et les avait armés chacun d'un fusil, et, se mettant à leur tête, il avait été surprendre dans leur bauge les hommes de proie qui étaient venus pour le surprendre lui-même. L'intrépide Agla avait voulu partager les périls du combat, puisqu'elle n'avait pu l'empêcher : auxiliaire formidable, elle s'était armée, elle, de tous les prestiges de sa sainteté vengeresse, et, bien que l'ennemi fût trois fois supérieur en nombre, elle avait fixé la victoire du côté de l'amour et du droit.

L'expédition avait été conduite avec tant de secret et de promptitude, que Benchimol, qui

l'aurait pu faire avorter, ne s'était aperçu de rien et n'avait été informé de l'événement que par les coups de fusil. Qu'on juge de son effroi! Pourtant il essaya de faire bonne contenance; quand le feu eut cessé, il se hasarda sur le champ de bataille une torche à la main et joua l'étonnement. Agla ayant disparu après la victoire, il ne comprenait pas qui avait pu éventer une mine si habilement pratiquée; l'idée ne lui vint même pas que ce pouvait être la sainte; les amants avaient mis tant de circonspection, tant de mystère dans leurs entrevues nocturnes, que l'espion lui-même ne se doutait de rien, et il se perdait en conjectures. Il espérait, du moins, que sa complicité resterait un secret entre les Riffins et lui; mais le premier regard que Robert jeta sur lui le fit frémir, et son tremblement révéla son crime. Il promena ses regards autour de lui avec angoisse, comme s'il eût cherché les moyens de fuir; mais Robert le devina et le prévint.

— Passe devant! lui cria-t-il, de peur qu'il ne lui échappât; et, le conduisant dans sa chambre après une battue dans le bois, il s'y enferma avec lui.

— Tu es un misérable! dit-il quand ils furent seuls; si j'avais suivi mon premier mouvement, tu serais couché à cette heure avec deux balles dans la tête à côté des Riffins, tes dignes complices.

— Que veut dire votre seigneurie? répondit le juif tout éperdu; je ne la comprends pas; je vois bien qu'on a cherché à me perdre dans son esprit, et qu'on lui a inspiré des doutes sur ma fidélité; mais il me sera facile de me justifier; ma conscience est en repos.

— Toi, te justifier! Toi, une conscience! N'espère pas me tromper plus longtemps. Ton salut est dans une franchise absolue.

— Tout ce que je sais, je le dirai à votre sei-

gneurie; mais je puis l'assurer d'avance que je ne sais rien du tout.

— Voici de quoi te rafraîchir la mémoire et te délier la langue! dit Robert en prenant un pistolet et l'armant avec un bruit menaçant.

— Votre seigneurie peut me tuer, reprit le juif d'une voix de moins en moins assurée; mais elle ne pourra me faire dire ce que j'ignore.

— Ah! juif, la patience m'échappe, et si tu ne parles pas immédiatement, tu ne parleras plus jamais!

— Mais que faut-il donc que je dise?

— Réponds à mes questions; mais avant je vais te remettre en mémoire ce que tu ne veux pas te rappeler. C'est toi qui as attiré les Riffins chez moi; c'est toi qui les as cachés; c'est toi qui devais leur ouvrir la porte de ma maison; tu attendais pour cela mon retour, et tu as profité de mon absence pour concerter ton crime avec

eux; vous avez été toute la journée en pourparlers ensemble; tu leur as dit que j'avais beaucoup d'argent, que tu savais où il était enfermé, que tu le leur livrerais, qu'il y aurait de quoi les enrichir tous, et tu leur as conseillé de m'épargner la vie pour me faire payer rançon; c'est toi-même qui devais la venir chercher à Tanger, et tu la promettais considérable. Eh bien! te semble-t-il que je sois bien informé? Maintenant, réponds à mes questions.

Benchimol était consterné; il fixait sur Robert un regard d'épouvante et de stupeur, comme s'il eût eu affaire à quelque être surnaturel.

— Grâce! grâce! s'écria-t-il, en tombant à genoux, hors de lui, confondu : c'est en vain que je voudrais vous taire la vérité, je vois bien que vous êtes en communication avec les esprits célestes, et qu'ils vous révèlent les choses cachées. On ne peut pas vous tromper.

La lampe qui éclairait l'appartement n'y jetait qu'une lumière douteuse, et de grandes ombres montaient le long des parois. Robert, debout au milieu de la chambre, avait dix toises aux yeux du suppliant prosterné devant lui, les mains jointes et le front dans la poussière; le malheureux n'osait affronter le regard de son juge, et lui baisait servilement les pieds. Robert était redevenu calme; sa colère s'était éteinte dans le mépris. Il laissa tomber sur le coupable un regard de pitié, et, s'éloignant de lui avec un sentiment de dégoût, il alla s'asseoir à l'un des angles de l'appartement. Benchimol resta à genoux à la place où il était tombé, dans l'attitude d'un homme qui se dispose à faire une confession plénière.

— Dis ce que tu sais, reprit froidement Robert, et songe à ne pas mentir. Tu connais le consul de Russie?

— Oui.

— C'est lui qui t'a fait placer auprès de moi?

— Oui.

— Et qui te paie pour m'espionner?

— Oui.

— C'est donc pour lui que tu agissais?

— Oui.

— Et l'attaque des Riffins n'était qu'un moyen de me livrer à lui?

— Oui.

D'aveu en aveu Benchimol déroula toute la trame; mais quand Robert lui demanda ce que le Russe comptait faire de lui après l'avoir reçu des mains des Riffins, il ne put obtenir sur ce point aucun éclaircissement; le juif n'en savait pas davantage.

— Tout ce que je sais, répondit-il, c'est que

devais vous remettre entre ses mains avec le plus grand secret, et qu'il avait frété le bâtiment qui est en rade.

— Je comprends, pensa Robert ; et, voyant bien qu'il n'avait plus rien à tirer de son interprète, il ne lui fit plus de questions.

— Je verrai plus tard ce que j'aurai à faire de toi, lui dit-il ; en attendant, tu ne sortiras pas d'ici. Lève-toi et va là-dedans, ajouta-t-il en lui désignant du doigt un cabinet qui donnait dans sa chambre.

Le juif obéit en silence, et la porte du cabinet, devenu sa prison, se ferma sur lui à double tour.

Dès le lendemain matin les événements de la nuit se répandirent à Tanger, grâce au jardinier Aboul, qui ne manqua pas d'assaisonner son récit des commentaires les plus merveilleux : justement ce jour-là était jour de marché, et le sauk était couvert de peuple.

Le sauk est dominé par une colline au sommet de laquelle est une mosquée ouverte et sans toit, c'est-à-dire quatre murs blancs ; à partir de ce point, les flancs de la colline étaient couverts de chameaux indolemment agenouillés dans la poussière, et de chevaux debout, mais entravés au moyen de deux cordes tendues qui leur prenaient les pieds. La foule ondoyait au pied de cet amphithéâtre oriental.

On ne vend rien là de bien précieux, mais on y vend de tout, et l'on y peut prendre une assez juste idée de l'industrie et de la civilisation marocaine; chaque denrée a sa place à part : le blé d'un côté, le sel de l'autre, plus loin les étoffes, ailleurs les viandes, et ainsi du reste. On va d'une marchandise à l'autre sans trop de difficultés, et il règne en ce lieu moins de confusion qu'on ne pourrait le croire. Des soldats armés de fusils et de bâtons maintiennent l'ordre et circulent gravement d'un groupe à l'autre. Tout individu qui enfreint les ordon-

nances est bâtonné sur place, de même que ceux qui trompent sur les poids et mesures ; sur le prix ou la qualité des marchandises. Leur procès est bientôt fait ; un officier spécial est là pour présider à l'exécution, et compter les coups de bâton sur son rosaire.

Les femmes sont presque aussi nombreuses au marché que les hommes ; elles vendent et achètent mieux qu'eux, et oublient souvent, dans la chaleur de la discussion, de se voiler le visage conformément à la loi de Mahomet. Les Juives, qui n'y sont pas soumises, sont plus libres et plus favorisées, elles peuvent montrer impunément leurs traits purs et délicats, leur taille svelte, la grâce agaçante de leur sourire, tandis que le génie mercantile de leurs maris est aux prises avec l'avarice des Maures. Le sauk est le triomphe du peuple d'Israël, nonobstant quelques coups de bâtons par-ci par-là.

Les affaires n'empêchent pas le plaisir ; ici

tourne un carrousel à bascule où les petits Marocains en guenilles, ou tout à fait nus, font la culbute avec des éclats de rire étourdissants; là, deux bâtonniers noirs se donnent de grands coups de bâton sans se toucher, en faisant des contorsions effroyables; plus loin sont des lutteurs; ailleurs des joueurs d'instruments sauvages; mais le spectacle le plus original, le plus vraiment africain, était un sectateur de Sidi Ben-Aïssa dont le corps nu était tout chamarré de serpents, et qui dansait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre au son de la musette et du tambourin; lui-même chantait, pour s'animer, une cantilène rauque et monotone qui ressemblait moins à un cri d'homme qu'au grognement prolongé d'une bête fauve; le danseur n'avait pas mal l'air de ce qu'annonçait son cri. Il portait au cou un énorme serpent; le formidable collier se repliait sur lui-même, se tordait convulsivement et lançait à la foule des sifflements aigus; le psylle caressait son reptile avec amour,

le baisait, le mettait dans sa bouche, puis pour une once qu'on lui jeta, il se mit à le dépecer avec ses dents, passant en un clin d'œil de la tendresse à la férocité; son œil devint rouge, et, le sang découlant de ses lèvres, il les essuyait avec ses autres serpents, victimes dévouées à la même fin; et la multitude d'applaudir en vociférant.

Cette scène de carnage à froid se passait sous les deux têtes coupées l'avant-veille; fixées encore sanglantes au croc de la muraille, elles dominaient le sauk et planaient sur la multitude; leur crâne à demi-desséché brillait au soleil, et leur longue mèche de cheveux pendante flottait au vent; quelques Riffins, ceux-là même probablement qui avaient pris part à l'expédition du jardin d'Amérique, erraient dans la foule d'un air insouciant, de peur d'attirer les soupçons, et ils étaient les plus questionneurs, les plus empressés à demander à tout le monde des détails que

personne mieux qu'eux sans doute n'était en état de donner.

— Voici comment les choses se sont passées, disait Aboul, qui pour le quart d'heure était le personnage important du sauk : tandis que les Riffins étaient cachés dans le bois, prêts à fondre sur nous, la sainte est apparue à Sidi Chrétien, et lui a révélé, au nom d'Allah, le danger qui nous menaçait; aussitôt il nous a fait armer en cachette, et, conduits par la sainte elle-même, nous avons été surprendre les bandits, qui se sont trouvés pris dans leur propre piége. La sainte a commencé par lancer sur eux les malédictions du Ciel ; leur reprochant de profaner la montagne du Prophète et de violer l'hospitalité ; quand elle a eu fini, nous avons commencé, et l'apostrophe n'a pas dû leur plaire ; ils ont cru qu'Éblis lui-même était de la partie, et ont gagné le large sans regarder derrière eux, et sans songer à enterrer leurs morts.

— Combien en est-il resté sur le carreau ?

— Il en est bien resté... trois, et, sans me vanter, je puis dire que j'y suis pour quelque chose.

— Eh! maître Aboul, n'auriez-vous point écrit votre nom sur vos balles?

— Vous voulez rire, mais ce n'eût pas été si mal fait; je sais bien, quant à moi, où je les aurais retrouvées. Pour être jardinier, on n'en est pas moins bon tireur, et les sangliers de la montagne pourraient, au besoin, en dire des nouvelles.

— C'est bon! c'est bon! nous irons leur en demander dans l'occasion; mais vous dites donc que la sainte a pris Sidi Chrétien sous sa protection?

— D'après ce que dit son interprète Benchimol, c'est un grand personnage dans son pays, et son intention serait, à ce qu'il paraît, de se convertir à notre sainte religion.

— S'il ne se convertit pas après une grâce si manifeste du prophète, c'est un ingrat et un endurci!

— Patience! patience! toute chose a son but. Ce n'est pas pour rien qu'Allah l'a conduit sur cette sainte montagne; il ne l'aurait pas préservé d'une manière si miraculeuse, s'il n'avait pas des vues sur lui.

— Non sans doute, et c'est à la sainte qu'est réservée la gloire de sa conversion; elle n'a sauvé son corps que pour sauver son âme ensuite.

— Si ce n'était pas là sa pensée, l'aurait-elle souffert si longtemps dans son voisinage?

Tandis qu'on devisait ainsi dans les groupes, le bruit se répandit que la sainte elle-même était descendue de sa montagne, et qu'on l'avait vue sur le chemin de Tanger. Elle parut, en effet, au sommet de la colline, et s'arrêta devant la mosquée ouverte. Le peuple s'y porta en masse; chacun voulait baiser le bas de son vêtement, ou du moins la trace de ses pas; la dévotion des Riffins était la plus passionnée, soit que la peur

les eût saisis, soit qu'ils eussent vraiment à cœur d'obtenir leur pardon. C'était un spectacle grand à la fois et touchant que de voir une jeune fille abandonnée régner sur ces grossières multitudes par sa faiblesse même et par la seule puissance de la pensée et de l'amour. Pudiquement enveloppée dans les plis de son haïk blanc, et ses cheveux noirs flottants sur ses épaules, elle fixait sur la foule un regard calme et dominateur; elle fit signe de la main qu'elle voulait parler; le silence s'établit aussitôt.

— Le prophète, dit-elle, m'a révélé ses volontés; il a pris sous sa protection le Chrétien qui vit sur ma montagne, et il le place sous la garde de ses élus. Les pensées d'Allah ne sont pas les pensées des hommes; ses voies ne sont pas leurs voies. Adorez ses décrets. Malheur à qui oserait les traverser! Le mortel sur qui son œil s'abaisse, fût-il même infidèle, devient inviolable et sacré pour les croyants. Quiconque attenterait de nouveau à l'hospitalité sainte dans la per-

sonne du Chrétien, celui-là aurait le sort des Riffins : la mort sur la terre et la damnation dans l'éternité !

Le peuple écouta Agla avec un religieux recueillement ; quand elle eut cessé de parler, la foule s'ouvrit respectueusement devant elle, et elle reprit à pas lents le chemin de sa montagne. Les dévots les plus fervents la suivirent quelque temps, mais à distance ; et, sur un geste d'elle, ils s'arrêtèrent, n'osant troubler sa solitude.

— Est-ce clair? dit Aboul d'un air de satisfaction lorsque la sainte eut disparu. Quand je vous disais que Sidi Chrétien est venu chez nous pour se convertir!

XV.

LA CONFRONTATION.

Robert s'était retrouvé lui-même dans cette nuit de péril et d'alarmes : en face du danger ce n'était plus le même homme ; l'action réveillait toutes les puissances assoupies en lui par l'oisiveté ; il avait l'œil à tout ; son esprit fécond en ressources créait les moyens et les dirigeait vers

le but qu'il voulait atteindre. Ici pourtant il se reprochait d'avoir été prévenu par M. de Dorpat et par son espion; ce n'est pas que le coup d'œil lui eût manqué, puisqu'il les avait pénétrés l'un et l'autre, et qu'il était sur ses gardes; mais il s'était laissé gagner de vitesse par eux, c'est là ce qu'il ne se pardonnait pas. Et cependant quel moyen avait-il, dans son isolement et dans son ignorance du pays, d'échapper à une trame ourdie avec tant de secret, et une si profonde scélératesse? La force des choses l'avait livré à la merci de son ennemi, et placé dans la position la plus fausse et la plus irritante, celle d'un homme qui sait, qui voit qu'on lui tend un piége et qui ne peut l'empêcher; comme la Cassandre grecque, il avait la conscience du danger, il le voyait venir, et il n'en était pas moins condamné à attendre l'événement. Mais enfin la Providence était venue à son aide sous la figure d'Agla; il lui était doux de devoir son salut à l'amour.

Toutefois sa position vis-à-vis de M. de Dorpat ne laissait pas d'être meilleure que la veille, il le tenait maintenant par son complice, et les rôles étaient intervertis. Il songeait au moyen de tirer parti de l'aventure, lorsque le Russe parut lui-même.

— J'ai voulu être le premier, lui dit-il, à vous féliciter, et j'espère n'avoir été prévenu par personne ; je me devais cela à moi-même, car je ne suis pas en paix avec ma conscience : quand mes collègues voulaient vous dissuader de venir habiter ce coupe-gorge, je vous ai encouragé dans votre résolution, et je traitais leurs craintes de chimère ; je vois trop maintenant qu'elles étaient fondées, et je rends justice à ces messieurs ; ils connaissent le pays mieux que moi ; je n'avais pas l'idée de ces affreux Riffins.

— Je suis touché de votre sollicitude, monsieur le consul, et je sais que depuis longtemps

vous voulez bien vous occuper de moi, beaucoup plus que je ne le mérite.

— J'espère, si vous le permettez, m'en occuper bien davantage encore ; voici ce que je vous propose : après ce qui vient de se passer, il est impossible que vous songiez à demeurer un jour de plus ici ; venez chez moi, je vous offre l'hospitalité et je vous prie de considérer ma maison comme la vôtre ; là du moins vous serez en sûreté.

— Qui sait?

— Oh! quant à cela, soyez sans craintes; les Riffins n'iront pas vous chercher jusque-là.

— Les Riffins ne sont pas les seuls ennemis que j'aie à redouter, ni les plus dangereux.

— Soyez tranquille, nous ferons bonne garde. Vous acceptez, n'est-ce pas?

— Mille grâces ! je ne saurais vous causer un si grand embarras.

— Comment un embarras! dites un plaisir, et ne m'en privez pas.

— Ce pourrait bien n'en pas être un pour tout le monde.

— Je vous comprends ; votre consul sera jaloux, et vous ne voulez pas le désobliger ; mais considérez que vous avez été son hôte assez longtemps, et que chacun doit avoir son tour. Madame de Dorpat se joint à moi pour réclamer la préférence. C'est une chose arrangée, je vous enlève.

— Un moment, monsieur, vous ne me tenez pas encore ; je crains que vous n'ayez vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

— En effet, j'ai promis à ma femme de vous

ramener, elle y compte, et vous ne voudriez pas me faire manquer à ma parole.

— Pardonnez-moi, monsieur, vous y manquerez, car je compte ne point quitter le jardin d'Amérique. Mais puisque j'ai l'honneur de vous voir, j'en vais profiter pour vous demander quelques renseignements sur une affaire qui nous intéresse tous les deux.

— A vos ordres, monsieur le chevalier; parlez.

— Connaissez-vous Benchimol?

— Ben.... comment dites-vous?

— Je dis Benchimol, mon interprète.

— Ah! votre interprète; j'ignorais qu'il s'appelât ainsi, et c'est la première fois que je l'entends nommer. Je ne le connais que pour l'avoir rencontré avec vous.

— Vous ne le connaissiez pas avant?

— Non.

— Eh bien! vous allez faire connaissance avec lui.

Robert alla ouvrir la porte du cabinet où était enfermé son prisonnier, et le ramena avec lui. M. de Dorpat subit la confrontation sans sourciller; il toisa le juif de la tête aux pieds avec un sang-froid imperturbable, comme un homme qu'on regarde pour la première fois, et se tournant tranquillement du côté de Robert :

— Avez-vous à vous plaindre de cet homme? lui demanda-t-il d'un air négligent.

— Benchimol, dit Robert sans répondre au consul, monsieur dit qu'il ne te connaît pas. Tu m'as donc menti?

— Que signifie ceci? demanda M. de Dorpat

d'un ton blessé ; quel intérêt ce juif peut-il avoir à être connu de moi?

Benchimol reprit un peu de courage en se voyant renier si impudemment; il essaya de jouer au plus fin; il prétendit que la peur lui avait fait dire tout ce qu'on avait voulu; qu'il n'avait jamais eu de relations avec le consul de Russie; qu'il n'avait pas l'honneur d'être connu de lui, et qu'il était innocent lui-même de tout ce dont il s'était accusé dans un moment de saisissement et d'effroi.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit Robert, je vais porter ma plainte au kaïd, et la justice aura son cours : ce sera à elle et plus à moi que tu auras affaire. Je produirai mes témoins, tu sais toi-même qu'ils sont bien instruits, et nous verrons comment tu leur répondras.

Pris dans ce terrible dilemme, Benchimol

perdit l'assurance qu'il avait voulu se donner, et retomba dans sa servile humilité ; il sentait son cas mauvais ; car il avait l'esprit assez compréhensif et assez retors pour apprécier nettement sa position. Il ignorait quels témoins Robert avait sous la main ; mais ce qu'il n'ignorait pas, c'est qu'ils étaient effrayamment bien informés, et il ne voyait pas la possibilité de lutter contre des témoignages aussi accablants. S'il avait su que ces témoins mystérieux n'étaient autres qu'Agla, il eût tremblé bien davantage, car les santons des deux sexes ont l'horreur des juifs ; un mot d'eux suffit pour les faire condamner en justice et massacrer dans la rue. Dans tous les cas, Benchimol se trouverait sans garantie, sans protection devant un tribunal fort prévenu d'avance, et dont il avait plus d'une fois éprouvé la partialité. Accusé par Robert, chargé par ses redoutables témoins, il ne serait défendu par personne, et son arrêt serait bientôt prononcé. C'est en vain qu'il voudrait alors se ré-

clamer de M. de Dorpat, le consul de Russie le renierait comme il venait de le faire, et avec bien plus de force encore ; car, prendre l'accusé sous son patronage serait avouer sa connivence avec lui ; bien loin donc de travailler à le tirer d'affaire, le Russe se tiendrait pour trop heureux de voir et faire au besoin disparaître en lui un complice incommode.

Aucune de ces considérations n'échappa à Benchimol ; elles se pressaient toutes à la fois dans son esprit, et lui firent abandonner son système de défense : le moins périlleux, sinon le plus sûr, était d'être véridique ; il revint donc à ses premiers aveux, et persévéra dans la vérité par intérêt. Recommençant sa confession de la nuit, il répéta devant M. de Dorpat tout ce qu'il avait dit en son absence, et se porta son accusateur en règle ; il rejeta sur lui tout le crime ; il n'avait été, lui, qu'un instrument aveugle et passif ; il n'avait contre le chevalier Robert aucun mo-

tif d'inimitié ; il ne l'avait jamais vu ; il n'était entré à son service qu'à l'instigation du consul de Russie, et pour servir des projets qu'il ignorait profondément ; en un mot, il chargea tellement son complice, il entra dans des détails si minutieux, et rappela des circonstances si particulières, si nombreuses, si écrasantes, qu'il y avait de quoi décontenancer en cour d'assises le plus effronté coquin. Mais Dorpat ne se laissa pas désarçonner ; il écouta en silence et sans changer de visage le foudroyant réquisitoire de son co-prévenu, et quand il eut fini :

— Cet homme est fou, dit-il froidement, ou c'est un misérable qui veut me tirer de l'argent ; je m'étonne, monsieur le chevalier, que vous prêtiez l'oreille à de pareils rêves ; tout ce bel échafaudage s'écroule devant ce simple adage de droit. Celui-là a fait le crime à qui il sert ; or, je vous le demande, quel intérêt puis-je avoir à vous enlever?

Robert sentit la portée de cette artificieuse interrogation ; elle le plaçait dans l'alternative de se compromettre lui-même, ou de passer pour un homme crédule jusqu'à l'absurdité. Il s'aperçut aussi que le Russe voulait mettre les formes de son côté, et qu'il avait sur lui les avantages de la ruse et de la dissimulation ; il essaya de garder son sang-froid, mais il était pâle de colère, et ses lèvres, devenues blanches, tremblaient convulsivement.

— J'ignore, répondit-il d'une voix basse et altérée, quel intérêt vous pouvez avoir à me nuire ; mais ce que je sais, c'est que cet homme a dit la vérité. L'imagination la plus ténébreuse ne saurait inventer un si noir tissu d'iniquité.

— Je suis flatté, monsieur, de la préférence que vous donnez à ce misérable ; j'avais cru, jusqu'à ce jour, que ma parole valait celle d'un juif ; je vois bien que je vivais à cet égard dans une illusion, et je vous remercie de m'en

avoir averti ; je profiterai de la leçon pour l'avenir.

— Ah ! monsieur, s'écria Robert en saisissant le bras de Dorpat, ne faites pas de l'ironie ; je ne suis pas d'humeur à la supporter.

— Et vous, monsieur, veuillez ne pas faire de violence, car je hais les scènes, et je n'étais pas préparé à celle-ci.

— Pourtant vous deviez la prévoir en vous risquant ici, et être prêt à tout. Votre empressement à venir le premier m'offrir vos félicitations hypocrites prouve assez vos inquiétudes ; votre coup manqué, vous espériez me faire prendre le change à force d'audace, et éloigner de vous les soupçons ; mais pour cela il vous aurait fallu choisir des complices plus sûrs et moins lâches ; vous vous êtes pris vous-même au piége que vous m'aviez tendu.

— Permettez-moi, monsieur, dit Dorpat en

se levant pour partir, d'abréger un entretien qui commence à devenir embarrassant pour tous les deux, et auquel je ne comprends plus rien. Si vous croyez avoir à vous plaindre de moi, accusez-moi publiquement, et l'on me fera mon procès.

— Eh! qui voulez-vous qui vous le fasse? Sans doute que partout ailleurs la justice me donnerait raison de vous, et de votre infâme guet-apens; mais ici à qui porter plainte?

— Je conviens que le cas peut être délicat, mais ce n'est pas ma faute à moi si je ne suis justiciable ici de personne, et si ma qualité de consul me place malgré moi sous la sauvegarde du droit des gens.

— Vous et vos pareils vous appelez droit des gens le privilége odieux de l'impunité; mais ne vous y fiez pas trop, le droit éternel de la justice domine tous les autres; il parle d'autant plus

haut qu'il est moins écouté, et son oubli prépare son triomphe.

— Vous avez l'air de me menacer.

— Oui, je vous menace ; vous m'avez déclaré la guerre, il faut bien que je l'accepte, et je la soutiendrai par tous les moyens qui sont en mon pouvoir : à défaut d'une justice regulière, je saurai, quand il le faudra, exercer des représailles que nos positions respectives rendent légitimes et nécessaires.

— Voyons, dit M. de Dorpat, intimidé, causons sans nous fâcher ; vous me faites-là, convenez-en, une scène qui n'a pas le sens commun : ce n'est pas ainsi que l'on agit entre gens du monde, et vous manquez à tous les usages, à toutes les convenances. Il est heureux qu'on ne nous entende pas, car nous serions ridicules.

— Ridicules! ah vous appelez cela ridicule? Mais au fait vous avez raison, je suis ridicule de perdre mes paroles avec un homme de votre sorte; je voulais éviter les explications, mais l'indignation a été plus forte que moi, et m'a emporté plus loin que je ne voulais aller. Que m'importe après tout? Aux termes où nous en sommes venus, et après ce qui s'est passé, je n'ai plus de ménagements à garder avec vous; quoi que je dise, et quoi que je fasse, vous n'en serez ni plus ni moins mon ennemi, et je dois m'attendre à tout de votre part.

— J'entreprendrais en vain de combattre des préventions si obstinées; je vois bien qu'on vous a monté la tête contre moi, et dans l'état d'exaltation où vous êtes, je perdrais mon temps à vouloir vous ramener.

— Vous faites bien de ne pas le tenter, car vous échoueriez; vos dénégations ne signifient

rien; vous n'avez pas le droit d'être cru sur parole.

— Monsieur !...

— Eh ! croyez-vous donc que j'ignore qui vous êtes? interrompit Robert avec impétuosité. Allez, je connais vos antécédents; vous n'êtes qu'un consul de raccroc, et vous faites ici, comme... ailleurs, votre métier d'homme de police et d'agent provocateur.

— Un pareil affront...

— Que parlez-vous d'affront? On ne fait pas d'affronts aux gens de votre espèce, et ils n'ont le droit de s'offenser de rien. D'ailleurs de quoi vous plaignez-vous? Je vous désigne par votre qualité, tant pis pour ceux qui en ont une dont l'énoncé seul est une injure. Si le bourreau se blesse quand on l'appelle bourreau, à qui la faute? Vous voyez bien que je vous sais par

cœur, et que je ne suis pas dupe des grands airs que vous affectez ni du bon ton dont vous vous piquez. Vous êtes bien l'homme de votre pays, le véritable Moscovite, un fruit pourri avant d'être mûr, un barbare passé à la détrempe et enduit d'une mauvaise couche de civilisation; encore n'avez-vous des barbares que la ruse, vous n'en avez pas l'audace ; mais on vous pénètre au premier coup d'œil; vous avez beau vous faire le champion des usages et des convenances, toutes ces formes mielleuses ne sont qu'un masque, et il vous cache si mal qu'on vous lit derrière, l'espion se fait jour à travers l'homme du monde, et perce chez vous par tous les pores.

— L'espion ! moi, un espion?

— Oui, vous; vous en portez la tache indélébile au front. Eussiez-vous des millions de rente, fussiez-vous ambassadeur ou prince, vous seriez encore un espion, vous ne serez jamais

qu'un espion, et tout le monde vous tient pour ce que vous êtes. Car enfin, continua-t-il de plus en plus exaspéré, il faut qu'une fois je vous dise ce que j'ai sur le cœur; ce sera du moins un soulagement; et si je ne me contenais, je vous briserais là, sous mes pieds, comme le plus vil instrument de la tyrannie la plus infâme et la plus sanglante.

— Benchimol!... s'écria le Russe effrayé.

Et se tournant vers le juif d'un air de connaissance, il l'appelait à son secours d'un ton suppliant.

— Ah! vous le reconnaissez maintenant que vous avez besoin de lui, reprit Robert avec un sourire de dédain, et son nom vous revient en mémoire; mais n'espérez pas qu'il vienne à votre aide; je suis sûr qu'en ce moment ce juif vous regarde en pitié; pour moi, je vous méprise plus que lui, car c'est vous qui l'avez

séduit et corrompu. Au lieu d'apporter chez les barbares les vertus de l'Europe, vous leur en apportez tous les vices : c'est là un sacrilége, une impiété; et n'eussiez-vous commis que ce crime, vous mériteriez un châtiment qui servît d'exemples à vos pareils. Je sais bien que ce sont là des scrupules qui vous font rire, mais vous ne triompherez pas toujours dans votre impunité; un jour viendra, j'en ai l'espoir, où le vent du ciel vous balaiera vous et vos souillures, et où la justice de Dieu passera sur vous.

— A moins de me tuer, dit Dorpat en faisant effort sur lui-même pour ne pas paraître trop effrayé, je ne vois pas ce que vous pouvez avoir encore à me dire; il me semble que vous avez épuisé l'insulte.

— Rassurez-vous, répondit Robert avec plus de calme, je ne veux point vous tuer, quoique le soin de ma conservation l'exigeât peut-

être, et que j'en aie le droit puisque vous m'avez placé dans le cas de légitime défense ; mais je veux bien, pour le moment, abandonner mon droit, sauf à en user plus tard. Je n'ajouterai rien non plus à ce que l'indignation m'a dicté, j'en aurais trop à dire ; qu'il vous suffise de savoir que votre mine est éventée, et que vous êtes démasqué. La partie n'est pas égale entre nous, je le sais ; vous jouissez ici de priviléges que je n'ai point, mais votre inviolabilité même rétablit l'équilibre entre nous, et nous replace l'un vis-à-vis de l'autre sur le terrain du droit naturel ; or, vous savez aussi bien que moi ce qu'il tolère et autorise, et j'ai en mon pouvoir plus de moyens que vous ne croyez. Quoi qu'il arrive vous n'aurez à vous plaindre que de vous-même ; c'est vous qui avez engagé la lutte et commencé les hostilités, soyez donc prêt à en accepter toutes les conséquences. Je vivais ici comme un voyageur paisible et inoffensif ; je ne songeais point à vous ; c'est vous

qui êtes venu me chercher dans ma retraite; prenez garde d'avoir réveillé le lion; vous ne connaissez pas l'homme auquel vous avez affaire, et vous vous êtes aventuré dans un défilé d'où vous ne sortirez pas avec honneur. Je n'ai point l'humeur aggressive, mais malheur à qui m'attaque! Je veux bien ignorer les motifs de votre provocation et la récompense que vous en espériez; il y a là-dessous quelque honteux mystère où je ne veux pas descendre, mais songez que les rôles sont désormais changés; vous avez cru que j'étais à votre merci, c'est vous maintenant qui êtes à la mienne; je garde votre complice en otage, et il me répondra de vous; à la première démarche équivoque de votre part, je produirai son témoignage au grand jour, et j'agirai en conséquence; je suis sur mes gardes et j'ai l'œil sur vous, tenez-vous pour averti. A ces conditions je vous rends la liberté.

Dorpat ne se le fit pas dire deux fois; il re-

partit immédiatement pour Tanger, et ne se vanta à personne de sa visite ou du moins de l'accueil qu'il avait reçu. Sa femme seule eut ses confidences et l'assista dans ses projets de vengeance.

Quant à Robert, il sentait que sa position, pour être meilleure vis-à-vis de Dorpat, n'en restait pas moins la même vis-à-vis des autres consuls; il espérait seulement avoir intimidé son ennemi le plus ardent, le plus actif, et avoir gagné encore un peu de temps : c'est tout ce qu'il voulait et pouvait vouloir.

Le Russe parti, il remit Benchimol sous les verrous, et le consigna sévèrement à son valet.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

